4889

Digitized by Google

Salek. LX 22 [13]

EXPLICATION

DES

ÉVANGILES.

38n
5998hh

EXPLICATION
DES
EVANGILES
DES DIMANCHES,

ET DE QUELQUES-UNES DES PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE.

PAR C.-G. DE LA LUZERNE,

Ancien Evêque de Langres.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

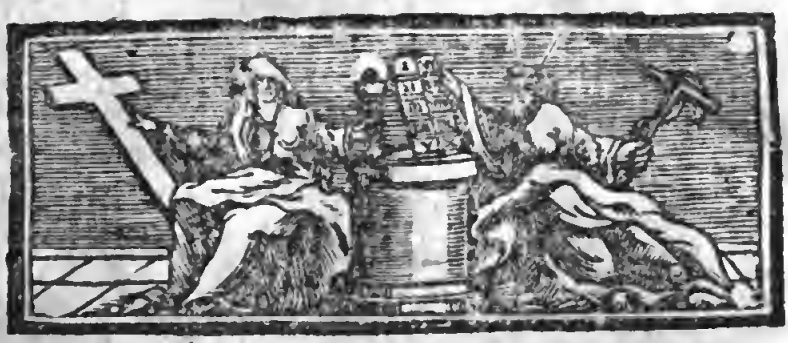
TOME SECOND.

A LYON,

Chez SAVY, Libraire, grand'rue Mercière, N.° 18.

1807.

VITTORIO EMANUELE III° - BIBLIOTECA NAZIONALE - NAPOLI



EXPLICATION
DES
EVANGILES
Des Dimanches, et de quelques-unes des principales Fêtes de l'année.

ÉVANGILE
Du cinquième Dimanche après l'Epiphanie.

Parabole de la semence du bon grain et de l'ivroie.

En ce temps-là Jesus proposa au peuple une autre parabole, en disant : le royaume des cieux est semblable à un homme qui avoit semé du bon grain dans son champ; mais pendant que les hommes dormoient, son ennemi vint, sema de l'ivroie parmi le froment, et se retira. Or, quand

l'herbe fut poussée et montée en épi, l'ivroie parut aussi. Alors les serviteurs du père de famille vinrent lui dire : Seigneur, n'avez-vous pas semé du bon grain dans votre champ ? d'où vient donc qu'il y a de l'ivroie ? Il leur répondit : c'est l'ennemi qui a fait cela. Ses serviteurs lui repartirent : voulez-vous que nous allions la cueillir ? non, dit-il, de peur qu'en cueillant l'ivroie, vous ne deraciniez avec elle le froment. Laissez croître l'une et l'autre jusqu'à la moisson, et au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : recueillez d'abord l'ivroie, liez-la en gerbe pour la brûler, et amassez le froment dans mon grenier. *S. Matth.* chap. XIII, vers. 24, 30.

EXPLICATION.

Jesus-Christ, à la prière de ses apôtres, a daigné donner l'explication de cette parabole. Unissons-nous aux apôtres, pour le supplier de nous faire parfaitement comprendre les importantes vérités qu'elle renferme, et sur-tout de pénétrer nos cœurs des instructions salutaires et abondantes qu'elle contient.

Le royaume des cieux est semblable à un homme qui avoit semé du bon grain

dans son champ. Jesus-Christ nous apprend dans la suite de l'évangile, que cet homme est lui-même, son champ le monde, le bon grain les justes. Dieu ne sème dans son champ que du bon grain, c'est-à-dire, qu'il n'a rien créé qui ne fût juste et droit. Les désordres qui existent ne sont pas son ouvrage; ils y ont été surajoutés et apportés par des mains étrangères. Il répugneroit à sa sagesse, à sa sainteté, à sa miséricorde, à sa justice même, de créer le mal. Parmi les œuvres de ses mains, il en est que nous appelons des maux; mais c'est la foiblesse de notre foi, jointe à notre présomption, qui nous en fait juger ainsi. Ignorant le but pour lequel Dieu les a faites, nous prétendons cependant les juger d'après les lumières de notre raison. Disons même plus: c'est presque toujours notre faute qui en fait des maux. Elles ne sont telles que parce que nous n'en faisons pas l'usage auquel la Providence les a destinées. Si nous savions supporter avec patience, avec résignation, les privations, les pertes, les souffrances, les douleurs, les maladies que Dieu nous envoie, loin d'être des maux pour nous, ce seroient des sources abondantes de biens. Il n'y a qu'un mal réel,

c'est le péché : c'est le seul mal essentiel qui existe, le seul dont nous ne puissions pas faire un bien : et Dieu lui-même, avec sa toute-puissance, ne peut pas faire qu'il cesse d'être un mal. Aussi le péché est-il la seule chose dans le monde que Dieu n'ait pas faite. Comment donc existe-t-il? quel en est l'auteur?

Mais pendant que les hommes dormoient, son ennemi vint, sema de l'ivroie parmi le froment, et se retira. Voilà le véritable auteur du péché; c'est l'ennemi de Dieu, et en même temps le nôtre. Ce fut par ses séductions envers nos premiers parens, que le péché pénétra pour la première fois dans le monde, et gâta le magnifique ouvrage qui venoit de sortir pur et accompli de la main de Dieu. C'est encore par les séductions qu'il emploie continuellement auprès de nous, qu'il reproduit le péché, et qu'il ne cesse d'en infecter la terre. Mais il ne doit pas nous suffire de connoître la main qui nous apporte le péché. Jesus-Christ nous donne encore dans ce peu de paroles, deux instructions très-importantes, l'une sur le temps que son ennemi prend pour semer l'ivroie, l'autre sur la manière qu'il emploie.

En premier lieu, c'est pendant que

l'on est endormi que l'ennemi vient répandre son ivroie : leçon importante pour les pasteurs des ames, et généralement pour tous ceux qui sont chargés de la conduite des autres. Le sommeil de leur sollicitude est le moment que saisit le démon pour séduire les ames qui leur sont confiées. Ils doivent donc, considérant les suites de leur négligence, ne se relâcher jamais de leurs soins ; ils sont responsables de ces ames ; Dieu les leur redemandera un jour. Il leur dira comme à Caïn : où est ton frère ? qu'en as-tu fait ? le cri de son sang est monté de la terre jusqu'à moi (1). Que ce soit votre crime qui l'ait immolé, ou votre insouciance qui l'ait laissé perdre, c'est toujours entre vos mains qu'il s'est perdu ; votre ame répondra de la sienne (2). Et ce n'est pas seulement à ceux qui sont chargés du soin des ames qu'est faite cette leçon, elle s'adresse à tous les hommes. Elle nous avertit tous de la vigilance dans laquelle la crainte de

(1) Et ait Dominus ad Caïn : ubi est Abel frater tuus ?.... quid fecisti ? Vox sanguinis fratris tui clamat ad me de terrâ. *Genes.* IV, 9 et 10.

(2) Sanguinem autem ejus de manu tuâ requiram. *Ezech.* III, 18.

notre ennemi doit nous tenir sans relâche. Notre vie sur la terre est une guerre continuelle (1). Tel qu'un lion rugissant, le démon tourne sans cesse autour de nous, épiant le moment de nous dévorer (2). Nous dormons, mais le démon veille. Si nous cessons un moment d'être sur nos gardes, c'est alors qu'il vient à l'improviste fondre sur nous. Aussi, entre les diverses vertus, une des plus spécialement recommandée est la vigilance chrétienne. Veillez, nous dit Jesus-Christ, parce que vous ne savez pas le jour et l'heure (3). Veillez pour ne pas donner prise à la tentation (4). Veillez en tout temps (5).

En second lieu, considérons le moyen qu'emploie le démon pour nous surprendre. Après avoir semé l'ivroie pendant le sommeil, et sans être aperçu, il se retire pour ne pas être découvert.

---

(1) Militia est vita hominis super terram. *Job.* VII, 1.

(2) Adversarius vester diabolus tanquàm leo rugiens circuit, quærens quem devoret. 1. *Pet.* V, 8.

(3) Vigilate itaque, quia nescitis diem, neque horam. *Matth.* XXV, 13.

(4) Vigilate, et orate ut non intretis in tentationem. *Matth.* XXVI, 41.

(5) Vigilate itaque omni tempore. *Luc.* XXI, 36.

Il sait que s'il se montroit tel qu'il est, bien loin de séduire, il inspireroit l'horreur. Son piége n'est dangereux que parce qu'il n'est pas aperçu. Il cache avec un art extrême la fosse où il veut nous entraîner. Il la recouvre des appâts les plus propres à nous attirer; et variant ses amorces selon nos inclinations, nos goûts, nos passions, il offre à chacun de nous l'objet le plus flatteur. Il étale aux regards de l'ambitieux, les dignités et les honneurs; de l'avare, les richesses; de l'intempérant, les festins et les débauches; du libertin, les voluptés. Il attaque chacun par son côté foible. Partout où vous verrez un attrait qui vous porte à quelque péché, reconnoissez une embûche du démon. Cette flatterie qui éveille votre orgueil, c'est le démon qui l'a suggérée, ce conseil qui vous égare, c'est le démon qui l'a inspiré; cet exemple qui vous entraîne, c'est le démon qui l'a suscité; cette occasion qui vous séduit, c'est le démon qui l'a préparée. Voyez donc, mes frères, nous dit l'apôtre saint Paul, avec quelle précaution vous devez marcher (1),

(1) Videte itaque, fratres, quomodò cautè ambuletis. *Ad Ephes.* V, 15.

puisqu'environnés des filets du démon, vous êtes à chaque pas près d'y tomber.

Or l'herbe ayant poussé, et étant en épi, l'ivroie parut aussi. L'ivroie ne paroît pas aussitôt qu'elle est semée. Elle commence par jeter des racines, puis elle s'élève avec le bon grain ; enfin elle pousse des épis, et c'est seulement alors qu'on peut aisément la discerner. Souvent plus abondante que le froment, elle le gâte ou elle l'étouffe, et finit par occuper seule la terre que le maître avoit préparée pour une récolte utile. Image sensible et bien douloureuse de ce qui se passe dans le champ de Dieu. Le péché, après y avoir été apporté sans être aperçu, y jette dans le secret des racines profondes. Le pécheur ne décèle pas d'abord ses penchans vicieux, et pendant qu'il les cache aux autres, et quelquefois à lui-même, ils font dans son cœur des progrès d'autant plus grands, que n'étant pas connus, on ne prend aucune mesure pour les arrêter. Concevons de-là, quelle attention nous devons apporter à démêler les inclinations dangereuses qui se forment dans nous, et le soin avec lequel nous devons les combattre dans leur commencement. Foibles dans leur naissance, elles peuvent être

réprimées sans difficulté. Vous pliez aisément l'arbre encore jeune ; vous arrachez sans peine la plante qui n'a jeté que peu de racines. Mais si vous les laissez grandir et se fortifier, il vous faudra faire de grands efforts. Les passions accrues par le temps, et sur-tout corroborées par l'habitude, seront devenues bien plus difficiles à dominer et à extirper.

Cependant sur le champ du Seigneur l'ivroie s'élève avec le bon grain, c'est-à-dire, les pécheurs grandissent en même temps que les justes, et au milieu d'eux. Les vices des uns, les vertus des autres prennent de continuels accroissemens. Mais on est encore quelque temps sans pouvoir les distinguer. Dans ce déplorable mélange, que sommes nous? pouvons-nous nous flatter d'être le pur froment qu'a semé le père de famille? n'avons-nous pas à craindre d'être la malheureuse ivroie qu'a répandue son ennemi? Examinons avec une profonde attention nos dispositions intérieures. Ne cherchons pas à nous faire une illusion qui nous seroit funeste. Travaillons avec une continuelle activité à arracher de notre cœur les semences vicieuses qui l'infectent, et à y faire germer et fruc-

tifier les semences de sanctification et de vie que Dieu y a placées.

Ce n'est qu'au temps où les épis se développent, que se montre clairement la différence du froment et de l'ivroie. Jusqu'à ce moment le discernement n'a pas été facile; et pour le faire il auroit fallu une grande attention. Ce n'est que lorsqu'ils se manifestent par leurs œuvres, que les justes et les pécheurs se font reconnoître. Jusques-là ils n'ont été connus que de Dieu; mais ils sont restés confondus aux yeux des hommes. Il est même défendu de former sur eux des jugemens défavorables sur de simples probabilités, de présumer mal de leurs dispositions, d'interpréter en mauvaise part leurs intentions. Leurs actions positives et formelles sont la marque que Jesus-Christ nous donne pour distinguer les bons et les mauvais. Vous les reconnoîtrez par leurs fruits, nous dit-il : les épines ne donnent point de raisins : on ne cueille pas des figues sur les ronces. Le bon arbre est celui qui rend de bons fruits; le mauvais, celui qui en porte de mauvais (1). Placés au milieu des

(1) A fructibus eorum cognoscetis eos. Numquid colligunt de spinis uvas, aut de tribulis ficus?

uns et des autres, obligés de vivre avec tous, une grande circonspection nous est nécessaire vis-à-vis de ceux qui ne se sont pas encore fait connoître par leurs actions. La charité nous interdit à leur égard les jugemens téméraires; mais elle ne nous défend pas une prudente réserve. Nous leur devons de ne pas mal penser d'eux, jusqu'à ce qu'ils nous en ayent donné un légitime fondement; mais nous nous devons à nous-mêmes de ne pas nous livrer à eux indiscrettement, jusqu'à ce que nous ayons pu nous assurer de leurs principes par leur conduite. Il y a certainement un milieu entre la mauvaise opinion conçue sur de simples apparences, et la familiarité accordée de même sur des apparences; et c'est dans ce milieu que nous devons nous tenir envers ceux que nous n'avons pas eu encore le temps de connoître. Mais lorsqu'enfin l'herbe montée en épi a fait reconnoître l'ivroie; lorsque les pécheurs jetant enfin le voile, se sont déclarés par leurs actions, quelle doit être envers eux notre conduite? la suite de cet évangile nous l'apprendra.

Sic omnis arbor bona fructus bonos facit, mala autem arbor malos fructus facit. *Matth.* VII, 16, 17 et 18.

Les serviteurs du père de famille vinrent lui dire : Seigneur, n'avez-vous pas semé du bon grain dans votre champ ? d'où vient donc qu'il y a de l'ivroie ? il leur répondit : c'est l'ennemi qui a fait cela. Ses serviteurs lui repartirent : voulez-vous que nous allions la cueillir ? Les serviteurs dont l'indolence avoit laissé semer l'ivroie sans l'apercevoir, dont la négligence l'avoit laissé croître sans la remarquer, nous donnent encore ici l'exemple d'un zèle répréhensible et dangereux. Leur motif est louable sans doute ; ils veulent purger le champ de leur maître de l'ivroie qui l'infecte; mais leur ardeur est outrée, et leurs moyens trop violens. Ainsi voyons-nous des hommes d'ailleurs pleins de religion, et trop souvent même des pasteurs de l'église, animés d'un zèle que la religion réprouve, et qui a beaucoup de conformité avec celui des serviteurs de notre évangile.

Zèle impatient qui veut tout faire en un moment. Aussitôt qu'on a parlé, on voudroit que tout changeât de face. On ne connoît ni les momens favorables pour opérer le bien, ni les délais nécessaires pour le préparer, ni les mesures propres à l'assurer. On veut arriver tout de

suite au but. On dit comme ces serviteurs : *voulez-vous que nous allions.* On ne considère pas que la précipitation nuit presque toujours à l'effet qu'on veut atteindre.

Zèle aveugle et sans lumières. Parce que l'on aperçoit un abus quelquefois léger, souvent même imaginaire, on se porte à le réformer. On heurte sans aucun égard toutes les opinions, toutes les affections coupables ou légitimes. On ne voit pas qu'à un abus que l'on attaque, on en substitue plusieurs, et que pour un mal qu'on empêchera peut-être, on fait naître des maux plus graves ; on étouffe de très-grands biens. C'est là ce que l'apôtre appelle un zèle qui n'est pas selon la science (1).

Zèle dur et cruel, qui confondant dans sa haine le pécheur avec le péché, poursuit l'un et l'autre avec la même fureur ; provoque sans cesse les châtimens ; n'attire jamais les bénédictions ; qui dans ses emportemens, semble désirer plus la destruction du coupable que sa conversion ; et que Jesus-Christ censure sévèrement dans ses apôtres, en leur di-

(1) Æmulationem Dei habent, sed non secundùm scientiam. *Ad Rom.* x, 2.

sant : vous ne savez pas de quel esprit vous êtes (1).

Tout cela n'est pas le zèle que la religion inspire ; ce sont les saillies de l'homme, et non les vertus du chrétien ; ce sont les imprudences du ministre, et non les fonctions du ministère. Le vrai zèle n'est autre chose que la charité ; il est ce que la charité a de plus pur et de plus sublime. La charité en excitant son ardeur, réprime ses écarts ; la charité modère sa pétulence ; la charité éclaire et règle ses mouvemens ; la charité adoucit ses transports. Si par l'obstination de quelques pécheurs, le zèle se voit forcé de prononcer les peines de l'église, c'est encore la charité qui les inflige ; et dans la punition même du coupable, elle ne s'occupe que de procurer son bonheur.

Et le père de famille dit, non : de peur qu'en cueillant l'ivroie, vous ne déraciniez en même temps le froment. Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson. Voilà le zèle indiscret des serviteurs réprimé par leur maître. La réponse qu'il leur fait, et sa conduite au sujet de l'ivroie qui désole son champ,

(1) Nescitis cujus Spiritûs estis. *Luc.* IX, 55.

nous fournissent deux instructions importantes : l'une, sur la tolérance de Dieu envers les pécheurs ; l'autre, sur la manière dont nous devons nous comporter à leur égard.

Le père de famille souffre dans son champ jusqu'à la moisson, l'ivroie qui occupe la place du blé, qui attire la nourriture du blé, qui peut étouffer et gâter le blé. Ainsi, Dieu tolère les pécheurs tant qu'ils sont dans le monde, et jusqu'à ce qu'il les moissonne; quoiqu'ils remplissent des places où pourroient être des justes; quoiqu'ils nuisent aux justes; quoiqu'ils puissent même corrompre les justes. Entrons dans les vues de la Providence, et examinons les motifs de sa conduite à cet égard. Nous en trouverons de deux espèces : les uns relatifs aux pécheurs eux-mêmes que Dieu tolère, les autres relatifs aux justes parmi lesquels ils vivent.

Par rapport aux pécheurs, la tolérance dont Dieu use envers eux, est un bienfait de son infinie miséricorde. Il n'en est pas de l'ordre moral comme de l'ordre physique. L'ivroie peut y devenir du bon grain, et c'est là l'intention de Dieu en le laissant subsister. Ce n'est pas la mort de l'impie qu'il

veut, c'est sa conversion et sa vie (1). Il a pitié de ses créatures égarées, et il daigne dissimuler leurs péchés, espérant toujours leur pénitence (2). C'est pour donner place au repentir, qu'il leur accorde le don du temps. (3). C'est pour leur pardonner qu'il les attend (4). Confondons-nous en actions de grâces dans la contemplation de cette inaltérable bonté. Si, lorsque nous étions sous le joug du péché, la justice divine fût venue nous saisir, où serions-nous maintenant? combien même d'entre nous peuvent encore se dire, que deviendrois-je, où irois-je, si dans ce moment actuel, le juge suprême venoit me demander le compte que je lui dois rendre un jour? nous sommes des criminels qui pourrions à chaque instant recevoir notre arrêt de mort, et pour qui chaque moment

---

(1) Numquid voluntatis meæ est mors impii, dicit Dominus Deus, et non ut convertatur à viis suis; et vivat! *Ezech.* XVIII, 23.

(2) Misereris omnium, quia omnia potes, et dissimulas peccata hominum propter pœnitentiam. *Sap.* XI, 24.

(3) Quoniam judicans das locum in peccatis pœnitentiæ. *Sap.* XII, 19.

(4) Propterea expectat Dominus ut misereatur vestri. *Isa.* XXX, 18.

de vie, est une grâce nouvelle. Mais ce n'est pas assez de reconnoître les bienfaits signalés dont Dieu nous comble sans cesse, en nous tolérant malgré nos offenses; la reconnoissance qu'il exige de nous, c'est que nous en profitions. Le prix qu'il veut de son inépuisable patience (il nous le déclare dans ses livres saints), c'est que nous fassions pénitence, et que nous implorions par nos larmes son indulgence (1).

Par rapport aux justes, le mélange des pécheurs avec eux leur présente au premier coup d'œil de grands inconvéniens. Il les expose à leurs persécutions, et, ce qui est plus funeste encore, à la contagion de leurs exemples. Mais avec un peu de réflexion, il est aisé de se persuader qu'il leur procure encore de plus grands avantages, et qu'il est aussi pour eux un bienfait de la céleste miséricorde.

En premier lieu, le spectacle des méchans sert à l'instruction des bons. De même que les exemples des saints du ciel et de la terre montrent ce que

(1) Quia patiens Dominus est, in hoc ipso pœniteamus, et indulgentiam ejus fusis lacrymis postulemus. *Judith.* VIII, 14.

l'on doit pratiquer, de même les scandales des pécheurs passés et présens, apprennnent ce que l'on doit éviter, indiquent les sources les plus communes des vices, font voir les occasions les plus ordinaires des chutes, découvrent les passions les plus familières à l'humanité. En étudiant le cœur humain dans ses égaremens, on apprend à se défier du sien. En contemplant ce nombre immense de pécheurs de toute espèce qui inondent la terre, le chrétien fidèle voit ce qu'il auroit pu être, ce qu'il peut encore devenir. L'aspect continuel de la foiblesse humaine, le retient dans l'humilité et dans la vigilance.

En second lieu, les vices des méchans servent à perfectionner et à consolider les vertus des bons. C'est dans les persécutions que la vertu s'épure, c'est dans les tentations qu'elle se fortifie. Elle a besoin pour se soutenir, de s'exercer. Les épreuves de tout genre que lui font subir les pécheurs en la tenant dans une continuelle activité, l'empêchent de se ralentir. C'est un foyer qui s'enflamme plus vivement quand il est tourmenté. Elle n'est jamais plus brillante que quand elle se présente triomphatrice des illusions, des séductions, des exemples, des

mépris, des menaces, des tentations, des persécutions d'un monde aussi avide de corrompre les autres, qu'ardent à se corrompre lui-même.

En troisième lieu, la réunion avec les méchans fait éclore dans les bons des vertus qui n'auroient pas eu l'occasion de naître. Quand l'église a été attaquée par les hérésies, elle a suscité des docteurs pour sa défense. Pour se soustraire aux scandales, dont le monde fourmille, les anachorètes sont allés peupler les déserts. La crainte des libertins et des débauchés, a rempli les cloîtres de vierges. Si la terre n'avoit pas eu ses tyrans, le ciel n'auroit pas ses martyrs.

Cette tolérance de Dieu pour les méchans, nous montre la conduite charitable que nous devons nous-mêmes tenir envers eux, lorsque nous les connoissons comme tels. Mais nous avons à concilier avec la charité que nous leur devons, un devoir absolument différent, et qui peut même y paroître contraire. C'est de nous garantir par un éloignement prudent, de la société avec eux, qui pourroit nous corrompre nous-mêmes. Car le propre de l'ivroie est de gâter le froment : et telle est sa déplorable abondance dans le champ du Seigneur,

que le blé le plus pur a toujours la contagion à craindre. La pratique et la conciliation de ces deux devoirs, qui semblent opposés entr'eux, demandent quelques éclaircissemens. Commençons par examiner ce que nous prescrit la charité envers le prochain.

D'abord, elle exige que nous conservions pour lui les sentimens fraternels, et qu'en détestant son péché, nous n'en chérissions pas moins sa personne. Tout notre prochain a droit à notre amour : et des malheureux livrés au plus grand des maux, n'ont-ils pas des titres à notre commisération ?

Un second devoir imposé par la charité, c'est de prier pour les pécheurs. Les prières des justes attirent sur ceux qui ne le sont pas, la grâce de la conversion. Ce fut aux vœux de saint Etienne et de sainte Monique, que l'église dut ses deux grandes lumières, Paul et Augustin. Et vous qui avez eu le bonheur d'être ramenés de vos égaremens, pouvez-vous douter que ce ne soit aux prières des justes que vous ayiez dû le bienfait de votre retour ? Laisserez-vous manquer ces infortunés, du secours sans lequel vous auriez péri vous-mêmes?

Un autre devoir encore envers les pé-

cheurs, est de les tolérer, de les traiter avec douceur, de ne point prétendre les exclure de sa propre autorité des assemblées des fidèles. Et quel est donc le simple fidèle qui croiroit avoir droit de rejeter ceux que Dieu lui-même supporte? En voulant indiscrettement retrancher l'ivroie, on courroit le risque, comme le dit Jesus-Christ, de déraciner le froment. Peut-être cet homme, aujourd'hui pécheur, est-il destiné par la Providence à devenir bientôt un vase d'élection. Peut-être est-il appelé à une plus haute sainteté que vous, dont la sévérité veut le frapper des ses anathèmes. A l'église seule appartient le pouvoir d'exclure de ses assemblées les errans et les pécheurs; et elle a dicté sur cette matière, des règles qui unissent à une charitable modération, une justice exacte, et dont il n'est permis à qui que ce soit de s'écarter.

Nous devons encore au pécheur, de travailler autant qu'il est en nous à sa conversion. Il en existe deux moyens: le premier, le principal, le plus efficace, le plus exempt d'inconvéniens, c'est notre exemple. Donnons-lui l'horreur de ses vices par le spectacle de nos vertus; et qu'en voyant ce que nous sommes,

il apprenne à rougir de ce qu'il est. L'autre moyen est de donner aux pécheurs de salutaires avis, de sages exhortations. Mais celui-là, plus direct encore que le premier, doit être employé avec plus de prudence. L'indiscrétion que l'on mettroit dans son exercice, pourroit le rendre plus préjudiciable qu'utile. Il faut commencer par distinguer ceux à qui l'autorité dont ils sont revêtus, impose l'obligation de faire aux pécheurs des remontrances religieuses, de ceux qui n'ont d'autre mission que celle de la charité. Les premiers sont les seuls tenus, à titre de justice, aux avertissemens salutaires, et ils peuvent y mettre plus de force et de véhémence, selon le genre et la mesure de leur autorité. Mais, et les uns en obéissant à la justice, et les autres en satisfaisant à la charité, doivent avoir devant les yeux cette considération essentielle. Leur objet unique dans les avis qu'ils donnent aux pécheurs, étant et ne pouvant être que son avantage et son retour à une meilleure vie, ils doivent s'abstenir avec grand soin de tout ce qui pourroit les éloigner de ce but. Ils doivent craindre de le rebuter par des exhortations déplacées et hors de saison, de l'aigrir par des discours durs, amers,

fâcheux, violens. Ils doivent épier et saisir les momens favorables aux inspirations de la grâce, proportionner leurs discours, leur ton, leurs manières aux dispositions connues du sujet, à l'ascendant qu'ils ont sur son esprit, et à toutes les circonstances qui peuvent en faciliter le succès; et il faut observer qu'en général c'est la douceur qui fait la force de la prédication évangélique, et que même les reproches, les discours sévères, les corrections quelquefois utiles au pécheur, et quelquefois nécessaires à la libération de sa propre conscience, doivent être toujours accompagnés du langage et de l'esprit de charité qui en préparent et qui peuvent seuls en assurer l'effet (1).

Mais si la charité que nous devons au prochain, nous prescrit de nous rapprocher de lui toutes les fois que nous pouvons lui être utiles, la charité que nous devons à nous-mêmes de préférence, nous ordonne de nous éloigner de ceux dont la société nous seroit nuisible. Le pré-

(1) Fratres, etsi præoccupatus fuerit homo in aliquo delicto, vos, qui spirituales estis, hujusmodi instruite in spiritu lenitatis, considerans te ipsum, ne et tu tenteris. *Ad Gal.* VI, 1.

cepte et l'exception émanent du même principe : c'est la même vertu que nous pratiquons lorsque nous nous unissons à nos frères, et lorsque nous nous en séparons. Un proverbe vulgaire, que l'esprit saint a daigné consacrer, dit que l'on devient semblable aux insensés que l'on fréquente (1). Gardez-vous, dit le grand apôtre, de vous laisser séduire : les mauvais discours sont la corruption des bonnes mœurs (2); et l'expérience de tous les temps et de tous les lieux, ne suffit-elle pas pour nous apprendre que le commerce des pécheurs est un des plus séduisans attraits au péché, et une des armes les plus redoutables du démon? Il est difficile de se maintenir long-temps en santé, en respirant souvent un air pestilentiel. La société habituelle des méchans produit deux grands maux : le danger pour soi-même, le scandale pour le public. Ainsi, quelqu'agréable, quelqu'avantageux que puisse être leur commerce, on doit absolument se l'interdire dans trois cas :

---

(1) Amicus stultorum similis efficietur. *Proverb.* XIII, 20.

(2) Nolite seduci : corrumpunt mores bonos colloquia mala. 1. *ad Corinth.* XV, 33.

lorsqu'on

lorsqu'on ne peut pas les servir; lorsqu'on peut craindre leur séduction; lorsqu'on pourroit scandaliser par des liaisons suspectes.

Mais cet éloignement des pécheurs, que prescrit la prudence, admet des exceptions et des modifications. En premier lieu, il est soumis à la loi d'un ordre supérieur, qui prescrit l'observation des devoirs d'état, et qui unit intimement ceux qui ont entr'eux des liaisons nécessaires, formées par la nature ou par la loi. Que l'épouse ne se croie pas autorisée à rompre avec son époux, le fils avec le père, le frère avec le frère, l'inférieur avec le supérieur, à raison des péchés auxquels ils les voient adonnés. Leur devoir est, non de s'en séparer, mais de les supporter; non de fuir le mauvais exemple, mais de s'en garantir. Ainsi, ceux que leur état astreint à secourir les malades dans la contagion, doivent constamment rester au milieu d'eux. Les précautions qui préservent du mauvais air, leur sont recommandées; l'éloignement leur est interdit. En second lieu, la fuite des pécheurs ne doit pas faire cesser envers eux les égards, les prévenances, les honnêtetés qui sont en usage dans la société, et que

l'apôtre met au rang des devoirs de la charité (1) : elle restreint seulement ces civilités à ce qu'exige la bienséance. En troisième lieu, le devoir de se retirer d'eux ne dispense pas des offices de charité qui leur sont dus, soit de ceux de l'ordre temporel dont ils peuvent avoir besoin, soit de ceux de l'ordre spirituel qui leur sont malheureusement trop nécessaires. La mesure de sagesse est de se tenir à une distance telle qu'on ne soit pas atteint de leur contagion, mais qu'on puisse aisément se rapprocher d'eux pour les servir. Ce n'est pas la rupture, c'est la réserve que la religion recommande.

Ces principes sur la conduite à tenir envers les pécheurs, sont nécessairement très-généraux et même vagues; mais il est impossible de tracer des règles précises sur une matière qui dépend de circonstances si multipliées et si variables. C'est à un zèle éclairé à en faire l'application, et à les adapter aux conjonctures dans lesquelles il peut se trouver.

Et au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Recueillez d'abord l'ivroie, et liez-là en gerbes pour la

(1) Charitate fraternitatis invicem diligentes : honore invicem prævenientes. *Ad Rom.* XII, 10.

brûler; mais amassez le froment dans mon grenier. Ce temps de la moisson, Jesus-Christ nous l'apprend, est la consommation du siècle. Là, finit la patience divine; là, l'infinie miséricorde a posé son terme; là, s'ouvre le règne de la justice, règne éternel et immuable. Il commence par la séparation que font les ministres de cette justice suprême, les anges figurés par les moissonneurs du bon grain et de l'ivroie, des justes et des pécheurs, jusque-là mêlés et confondus. Naissance, richesses, puissance, force, talens, science, génie, tout ce qu'aveugles mortels nous considérons, nous révérons, nous chérissons, nous recherchons, tout a disparu, tout a péri. Il ne reste plus entre les hommes qu'une distinction: la vertu ou le vice, et elle règle la différence de leur sort pour l'éternité. L'ivroie est entassée en bottes pour être brûlée; les méchans sont amoncelés dans un feu qui les dévorera sans cesse, sans les consumer jamais. Le froment est recueilli dans le grenier du père de famille; les bons sont portés dans le sein de Dieu, pour y jouir d'un bonheur sans cesse renouvelé et jamais fini: alternative épouvantable à la fois et consolante, qui devroit faire le sujet de nos éternelles

méditations. De quel côté serai-je placé dans cette terrible séparation? que deviendrai-je dans cette catastrophe de l'univers? Une éternité de la plus grande félicité, d'une félicité au-dessus de ce que la raison humaine peut concevoir; une éternité de tourmens qui excèdent tout ce que l'imagination peut se figurer; voilà les deux destinations entre lesquelles, tant que je suis sur la terre, je reste suspendu. Il m'est encore possible d'éviter l'une; le temps m'est accordé pour mériter l'autre. Ah! qu'à chaque action que je me prépare à faire, cette pensée profonde et salutaire vienne se présenter à mon esprit. Pourrai-je avoir l'affreuse intrépidité de commettre un péché, quand j'envisagerai ses suites, quand je contemplerai, et les biens dont il me prive, et les malheurs auxquels il me livre?

ÉVANGILE

Du sixième Dimanche après l'Epiphanie.

Parabole du grain de sénevé et du levain.

JESUS proposa au peuple une parabole, et dit : Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé qu'un homme prend et sème dans son champ. Ce grain est à la vérité la plus petite de toutes les semences ; mais quand il s'est élevé, c'est le plus grand de tous les légumes, et il devient un arbre : en sorte que les oiseaux du ciel viennent se reposer sur ses branches. Il leur dit encore cette autre parabole : Le royaume des cieux est semblable au levain qu'une femme prend et met dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que le tout soit levé. Jesus dit au peuple toutes ces choses en paraboles; et il ne leur parloit pas sans paraboles, afin que fût accomplie cette parole du prophète : J'ouvrirai ma bouche pour proférer des paraboles, et je ferai sortir de mon cœur des choses cachées depuis le commencement du monde. (*Matth.* XIII, 31 *et* 35.)

EXPLICATION.

Jesus proposa au peuple une parabole, et dit : Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé qu'un homme prend et sème dans son champ. Ce grain est à la vérité la plus petite de toutes les semences ; mais quand il s'est élevé, c'est le plus grand de tous les légumes, et il devient un arbre : en sorte que les oiseaux du ciel viennent se reposer sur ses branches. Jesus-Christ, dans le cours de sa prédication, parle souvent du royaume des cieux, et cette expression présente, selon la circonstance de ses discours, diverses significations. Quelquefois, et c'est le sens le plus naturel, elle signifie l'église triomphante qui règne avec Dieu dans le ciel ; mais ce n'est point ainsi qu'on doit l'entendre dans cette occasion. D'autres fois elle exprime l'église militante, qui est le royaume de Dieu sur la terre, et qui tend de tous ses efforts à se réunir à son royaume céleste. Quelquefois enfin le Sauveur entend le règne intérieur de Dieu dans l'ame fidelle, par la grâce et par la charité. Les saints pères ont entendu et expliqué dans ces deux derniers

sens, les paraboles de cet évangile, et peut-être, en les proposant, Jesus-Christ avoit-il en vue l'une et l'autre interprétation ; mais quoiqu'elles en soient susceptibles, il nous semble que de ces paraboles, la première s'applique plus naturellement au règne de Dieu dans son église, et la seconde à son règne dans l'ame chrétienne.

La plus petite des semences devenue au bout d'assez peu de temps le plus grand des légumes, est l'emblême naturel des foibles commencemens et des rapides progrès du christianisme. Elle étoit bien hardie, l'injonction que faisoit Jesus-Christ à ses apôtres, d'aller réformer toutes les nations : mais ce qui l'est bien davantage encore, ce qui dut frapper d'étonnement ceux qui l'entendoient, c'est qu'il promît affirmativement le succès ; c'est que cet Homme si pauvre, qui n'avoit pas où reposer sa tête, osât prédire avec assurance, que bientôt l'univers seroit soumis à sa loi, et que la poignée de disciples qui le suivoit, seroit incessamment remplacée par tous les peuples de la terre. Mais nous, de quelle admiration ne devons-nous pas être saisis? Ce qui étoit pour les contemporains de Jesus-Christ une prophétie, n'en est plus

une pour nous : cet événement inimaginable lorsqu'il fut annoncé, nous le voyons, nous en jouissons, nous en faisons nous-mêmes partie. Pour concevoir un aussi immense projet, il falloit l'imagination d'un Dieu; pour le prédire, sa prescience; pour l'exécuter, sa toute-puissance. Et quels sont donc les moyens extraordinaires qu'a employés cet homme divin, pour opérer sur la face du globe une aussi vaste révolution? Ici notre étonnement redouble, toutes nos pensées se confondent. Tout ce que la prudence humaine auroit pu imaginer pour persuader les hommes, et les amener à la foi, la prudence divine le rejette; et au contraire, tout ce qui semble opposé au but qu'elle se propose, c'est ce qu'elle y emploiera. Pour s'attacher des disciples, Jesus-Christ leur promettra les fatigues, les travaux, les tortures, la mort. Pour se soumettre le monde, il commencera par mourir du supplice le plus infame; et c'est de la croix qu'il passera sur les autels. C'est pour nous que la Providence a opéré ce grand prodige. Elle a voulu que l'établissement même de la foi fût dans tous les temps la confirmation et la preuve de la foi. Elle a voulu que nous qui, après une longue suite de

siècles, serions appelés à contempler le magnifique édifice de la religion, n'y puissions trouver aucune trace d'une main humaine, et que nous y vissions pour toute empreinte la main divine qui l'a élevé. Contemplons donc avec attention ce long miracle de l'établissement du christianisme, aussi frappant au moins que tous ceux qui l'avoient précédé, et qui en est le complément et la preuve. Comparons les obstacles qui s'opposoient à cette vaste entreprise, aux moyens qui les ont surmontés; et dans la foiblesse même de ces moyens, reconnoissons le sceau de la Divinité.

En premier lieu, considérons le caractère du siècle où apparut à l'univers la religion chrétienne. De tous ceux qui s'étoient écoulés depuis la création, c'étoit sans contredit le plus éclairé. Jesus-Christ s'étoit fait précéder dans le monde par les plus beaux génies dont la nature humaine se glorifie. Ces esprits si brillans, qui sont encore après un si long-temps l'objet de notre admiration, que nous regardons comme nos modèles, et que nous désespérons d'atteindre, avoient rempli la terre de leurs productions. Jamais les sciences et les lettres n'avoient été portées à un si haut degré de per-

fection. Jamais le goût n'avoit été plus délicat, les talens plus multipliés, les connoissances plus répandues, les opinions plus discutées, les questions plus approfondies. La philosophie, au faîte de sa gloire, tenoit le sceptre de l'esprit humain, et divisée en diverses sectes, paroissoit régner sur plusieurs empires. Chacun aspiroit à l'honneur d'être philosophe; les empereurs eux-mêmes y prétendoient : c'étoit le ton général, et comme une mode universelle. Tout ce qu'il y avoit d'hommes un peu instruits, religieusement attachés à leur secte philosophique, y plaçoient leur amour propre, et employoient tout ce qu'ils possédoient de talens, de connoissances, de raison, d'éloquence, à la faire prévaloir.

Qu'il disparoisse de dessus la terre, ce vain enthousiasme philosophique. Qu'une philosophie nouvelle, car c'est ainsi que plusieurs saints pères ont appelé la religion de Jesus-Christ, vienne réformer la raison humaine, lui faire connoître son véritable usage, lui découvrir ses limites, la soumettre à la foi, l'épurer par sa morale. Mais quels seront les moyens proportionnés à une aussi grande et aussi difficile entreprise? où Jesus-Christ trouvera-t-il des hommes

capables d'opérer une aussi prodigieuse révolution? Que toutes nos spéculations se confondent en voyant où il va chercher les coopérateurs de son grand ouvrage. Il ramasse sur les sables de la mer douze pêcheurs, de l'intelligence la plus bornée, dépourvus d'éducation, n'ayant aucune notion des premiers élémens des sciences, aucune idée des arts, aucune teinture des lettres. Voilà les instrumens avec lesquels il va changer la face de l'univers. Voyez-les à son ordre partir, et se jeter audacieusement au milieu du monde, non pas dans les petites bourgades, où ils ne trouveroient que des hommes aussi peu instruits qu'eux, mais dans les villes les plus célèbres, centres des talens et des lumières. Voyez-les dans Rome, dans Athènes, dans Corinthe, dans Ephèse, dans Antioche, défier hardiment les génies les plus puissans et les plus exercés. Et quel sera le résultat de ce combat d'un genre nouveau, de la simplicité contre la dialectique la plus subtile, de l'ignorance contre l'érudition la plus profonde, de la grossièreté contre l'éloquence la plus brillante? O nouvel étonnement! la philosophie défendue par une multitude de savans, soutenue par tout ce que

l'esprit humain peut fournir de moyens et de ressources, la philosophie est abattue. L'évangile, prêché par douze pauvres pêcheurs, sans esprit et sans connoissances, l'a renversée, et règne à sa place sur l'univers. Témoins de ce prodigieux succès, recherchez-en les causes où vous voudrez; demandez-les à tous les principes des actions humaines. De quelque côté que vous vous tourniez, à quelques recherches que vous vous livriez, quelques efforts que vous fassiez, vous ne pourrez en trouver d'autre que celle qu'assignoient les apôtres eux-mêmes : c'est qu'il a plu à Dieu de choisir l'ineptie pour confondre la sagesse; la foiblesse, pour triompher de la force; ce que le monde a de plus méprisé, pour soumettre ce qu'il a de plus honoré; ce qui n'existe en quelque sorte pas, pour détruire ce qui existe de plus grand (1).

En second lieu, autant s'étoient perfectionnées les lumières du genre hu-

---

(1) Quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes; et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia; et ignobilia mundi, et contemptibilia elegit Deus, et ea, quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret. 1. *ad Corinth.* 1, 27 *et* 28.

main, autant, et bien plus encore, s'étoient dégradés ses principes religieux. Dans le monde qu'il avoit créé, Dieu étoit généralement méconnu. Excepté un petit peuple, resserré dans un coin de la terre, où il vivoit presqu'ignoré, toutes les nations avoient, sinon effacé entièrement, au moins absolument défiguré l'image de la Divinité. Des diverses idolâtries imaginées dans tous les pays et dans tous les temps, s'étoit formé le paganisme. Cet amas de cultes, dont aucun n'étoit exclusif, parce qu'aucun n'étoit véritable, que rien ne divisoit, et qu'un intérêt commun avoit réunis, étoit devenu la religion de l'univers connu. Des préjugés de tout genre attachoient fortement les peuples à leurs superstitions.

Préjugés d'éducation. L'incrédule, qui prétend aujourd'hui réduire les principes de la foi à ces premières impressions qui se gravent dans l'esprit encore tendre, et qui y laissent des traces durables, devroit au moins sentir combien alors ces mêmes impressions avoient de force pour repousser la foi. Outre la mythologie générale, commune à tous les peuples, chaque nation, chaque ville, chaque famille avoient leurs divinités

particulières, dont elles espéroient une protection spéciale, qu'elles révéroient, qu'elles chérissoient comme la portion la plus précieuse de l'héritage de leurs pères.

Préjugés d'imagination. Les fables du paganisme, embellies de tous les charmes de la poésie, à laquelle elles devoient en grande partie la naissance, présentoient à l'esprit les images les plus agréables. Tout étoit animé par ces brillantes fictions. Les champs, les bois, les eaux, toute la nature étoit peuplée de divinités. Dans les astres même qui brilloient sur sa tête, le payen admiroit ses dieux, et les hommes célèbres qui avoient mérité de le devenir. Les apothéoses de ces premiers héros, la solennité des fêtes par lesquelles on les honoroit, la pompe des sacrifices qui leur étoient offerts, la magnificence des jeux et des spectacles, où des nations entières couroient de divers côtés se rassembler pour célébrer leur mémoire; toutes les parties de cette religion avoient pour objet de réveiller l'attention, d'amuser l'esprit, de ranimer sans cesse l'imagination. Ces brillantes rêveries, ces illusions séduisantes, ces songes flatteurs entretenoient doucement le genre humain dans le som-

meil de ses erreurs, où il se plaisoit, et dont le réveil ne pouvoit que lui être désagréable et pénible.

Préjugés d'antiquité. Emerveillés de leurs fictions, les peuples ne connoissoient rien qui fût plus ancien qu'elles. Les fables dont ils embellissoient leur origine, la reportoient aux divinités de qui ils faisoient descendre leurs fondateurs : et trouvant leur culte antérieur à leurs lois, ils croyoient que rien ne l'avoit précédé. Leur religion, déjà si chère, leur devenoit infiniment vénérable par l'autorité de tant de siècles, et par cette longue perpétuité, qui étoit à leurs yeux un garant de sa vérité.

Enfin, préjugé de politique. Le monde connu étoit alors presque en entier réuni dans un seul état, et l'état soumis à un seul maître. Mais un lien intime unissoit la religion à l'état. La politique du sénat avoit formé cette union ; celle des Césars la resserra encore. Le sacerdoce et l'empire, réunis dans la même main, augmentoient réciproquement le respect pour l'un, la soumission à l'autre. De superbes temples décoroient les villes, et attiroient le concours des peuples. De nombreux colléges de prêtres, en augmentant la pompe du culte, multi-

plioient les intéressés à sa conservation. Des vestales décorées de superbes priviléges, entretenoient continuellement le feu sacré, emblême de celui du patriotisme. Toutes les entreprises publiques commençoient par des actes religieux : on offroit de pompeux sacrifices ; on consultoit les augures, on interrogeoit les oracles. Les destinées de Rome sembloient attachées à celles des dieux auxquels elle croyoit devoir sa grandeur.

Au milieu de cette religion, si solidement fondée, si universellement révérée, retentit tout-à-coup l'annonce d'une religion nouvelle, absolument différente de toutes les autres, qui étoient venues successivement s'incorporer à l'ancienne. C'est une religion insociable ; c'est un culte incompatible avec tous les cultes antiques ; c'est un Dieu ennemi de tous les autres dieux. Peuples égarés dans la région de l'erreur, tout ce que vous avez cru, est des fables ; tout ce que vous avez révéré, est des chimères ; tout ce que vous avez adoré, est des démons. Arrachez de vos cœurs les principes que vous suçâtes avec le lait ; abjurez au pied des nouveaux autels, les dogmes que par une succession immémoriale vous ont transmis vos ancêtres ; effacez de vos

esprits vos séduisantes fictions ; brisez les ressorts de vos gouvernemens, et que vos souverains consentent à perdre l'appui que prêtoient à leur autorité vos pompeuses cérémonies. Les apôtres l'ont dit : ils ont ordonné aux nations de fouler aux pieds tout ce qui avoit été jusque-là l'objet de leurs respects. Et qu'y substitueront-ils ? par où remplaceront-ils tout ce qu'ils anéantissent ? Au lieu de ces divinités, que l'imagination multiplioit, et embellissoit à son gré, ils présentent aux adorations de la terre un homme né parmi le peuple le plus méprisé, et dont la vie passée dans l'humiliation et dans la bassesse, a été terminée par l'arrêt d'un président romain, dans le supplice le plus infame, dans un supplice que Rome n'inflige qu'aux esclaves, et dont ses citoyens ne doivent pas être souillés. A ces fictions enchanteresses, qui charmoient et élevoient les esprits, ils substituent des mystères qu'il est ordonné de croire, défendu de sonder, impossible d'approfondir. Quelle force s'est donc trouvée dans ces dogmes si austères, dans ce culte tout spirituel, pour que le genre humain se soit vu contraint de leur sacrifier tout ce que depuis une multitude de siècles il étoit

accoutumé à révérer et à chérir? Je cherche le paganisme, et je ne le vois plus. Il a disparu de la terre qu'il gouvernoit; et le christianisme règne à sa place. Toutes les idoles sont en poudre, et Jesus-Christ est sur tous les autels.

En troisième lieu, en dégradant la religion, le genre humain avoit aussi corrompu la morale. C'étoit une réciprocité d'erreurs et de vices qui s'entretenoient mutuellement. Le cœur avoit séduit l'esprit, et l'esprit maintenoit, aggravoit la dépravation du cœur. L'homme ayant divinisé ses passions, s'y livroit avec une entière sécurité. Parvenu à adorer ce qu'il avoit pratiqué, il ne rougit plus de pratiquer ce qu'il adoroit. Une fois en possession de l'empire du ciel, les vices ne trouvèrent plus de résistance à l'empire de la terre. Rome sur-tout, devenue la maîtresse et le modèle du monde, lui donnoit hautement l'exemple de tous les crimes. En envahissant les nations, elle s'étoit approprié leurs trésors, leurs dieux et leurs vices. La pudeur ne peut soutenir la lecture des satires qui dévoilent ses dissolutions. Par la licence avec laquelle les hommes les plus vertueux peignent ses désordres, jugeons de l'effrénée liberté avec laquelle

les autres les commettoient. Les pauvres opprimés étoient la pâture des riches, qui les dévoroient par leurs usures. Un luxe, dont les détails paroissent incroyables, même à notre siècle, insultoit fastueusement à la misère publique. L'ambition érigée en vertu, regardée comme une grandeur d'ame, après avoir long-temps troublé la république, l'avoit enfin abattue, et menaçoit sans cesse le trône qu'elle avoit élevé. Des vengeances, colorées par la politique, avoient souvent rempli de proscriptions, et inondé du sang le plus précieux, et la ville, et tout l'état. Imaginez toutes les passions déchaînées, se livrant avec fureur à leur impétuosité, et vous concevrez une idée de la morale de ce peuple romain, autrefois si vertueux et si retenu.

Tel que jadis, au nom du Dieu vivant, Jonas se présenta à Ninive, tels s'avancent vers Rome Pierre et Paul, au nom de Jesus-Christ. Et quel est donc, dit saint Chrysostôme, le motif qui les pousse? quel est l'espoir qui les anime? Ils le déclarent hautement : ils viennent attaquer de front toutes les passions, braver les tempêtes et les orages qu'elles exciteront contr'eux, et les soumettre à

l'évangile. Ils viennent remplacer les jouissances du luxe par les rigueurs de la mortification ; enchaîner les projets de l'ambition dans les liens de l'abnégation ; abaisser les prétentions de l'orgueil sous le joug de l'humilité ; étouffer les fureurs de la vengeance dans les embrassemens de la charité ; répandre les trésors de l'avarice dans les profusions de l'aumône ; éteindre le feu de la volupté par les larmes de la pénitence. Ils viennent, réformateurs universels, changer toutes les idées, abolir toutes les coutumes, plier toutes les habitudes, redresser tous les penchans. Ils viennent arracher aux hommes tout ce dont ils faisoient leur bonheur, et les réduire à la vie qu'ils ont regardée jusque-là comme la plus triste et la plus infortunée. Quel sera le succès de cette entreprise si difficile, et aux yeux de la prudence humaine si téméraire? Rome est chrétienne; elle se glorifioit d'être la capitale du monde ; elle a maintenant acquis la gloire de l'être du royaume céleste. Le joug qu'elle imposoit aux nations est brisé; mais elles s'assujettissent à sa domination religieuse. La chaire des pontifes remplace le trône des Césars. De ce point élevé, d'où découloient sur la terre tous les genres de

corruption, se répandent dans toutes les régions les préceptes sévères de l'évangile. Les peuples contemplent encore Rome, pour régler leur croyance sur la sienne; mais elle présente maintenant à leur croyance, la foi triomphatrice des anciennes superstitions.

En quatrième lieu, à tous ces obstacles qui sembloient devoir arrêter au premier pas la propagation du christianisme, un autre plus insurmontable encore à tous les efforts humains, vient se joindre. L'orgueil philosophique humilié, les préjugés de tout genre combattus, les passions réprimées, ont intéressé à leur cause les maîtres de la terre, plus vains, plus entêtés, plus corrompus encore que leurs sujets. Voilà les Néron, les Domitien, armés de toute leur cruauté, et poursuivant de toute leur puissance la religion naissante. Ici commence et va durer pendant trois cents ans, entre l'empire et l'église, une lutte d'un genre extraordinaire, que les siècles précédens n'avoient jamais vue, et qui fera l'étonnement et l'admiration de tous les siècles qui suivront.

Jetez un moment les yeux sur les affreuses conséquences qu'entraînoit la profession du christianisme. Se déclarer chrétien, étoit, en s'assujettissant à la pratique

des vertus les plus austères, se livrer à l'ignominie et aux supplices des crimes les plus détestés. La foi des chrétiens étoit accusée d'athéisme; leurs assemblées, des barbaries les plus atroces; leur culte, des dissolutions les plus honteuses. Tout chrétien étoit, aux yeux du peuple aveuglé, un infame, ennemi des mœurs; un scélérat, ennemi de la patrie; un rebelle, ennemi des Césars; un impie, ennemi des dieux. A tous ces titres, il n'y aura plus de tourmens assez cruels pour ses crimes. Les spoliations, les bannissemens, les emprisonnemens, la mort, seront leurs moindres supplices. Il n'est permis à leurs bourreaux de les faire mourir que lorsqu'ils se seront lassés à les tourmenter. Tout ce que la rage des hommes, guidée par les fureurs de l'enfer, peut inventer de tortures, est souvent réuni sur un seul chrétien. Tantôt on varie les tourmens pour les faire plus douloureusement ressentir; tantôt on les supend pour se donner le plaisir d'en voir prolonger la durée. Il n'y a ni considération qui garantisse; le sexe le plus foible, l'âge le plus tendre, sont une proie à ces barbaries rafinées: ni asile qui y dérobe; la fureur persécutrice va arracher ses victimes aux antres profonds qui les cachent. Son œil, éclairé

par la haine, perce les ténèbres qui les couvre. Trois siècles entiers s'écoulent sans que le glaive destructeur s'arrête; ou s'il semble quelquefois se reposer, ce n'est que pour frapper de nouveau et avec une plus cruelle violence.

Et comment, au milieu de ces épouvantables persécutions, l'église, encore dans la foiblesse de son enfance, peut-elle se soutenir? Disons plus : comment sous les coups dont elle est continuellement frappée, peut-elle croître et se fortifier? Les colonnes qui soutenoient l'édifice sont abattues, et l'édifice n'en devient que plus solide. Dans l'ordre des choses humaines, le meurtre des chefs est l'anéantissement de leur parti, ici il en est l'agrandissement. Le zèle ardent des apôtres paroissoit nécessaire à l'affermissement de la religion; c'est par leur mort que la religion s'affermit. Où court cette multitude de chrétiens sortis de leur tombeau? Ils volent au même martyre, pour devenir à leur tour une semence de nouveaux chrétiens. Plus on en massacre, plus il en existe. Pour un que l'on égorge, mille entourent les échafauds, avides d'y monter. La cruauté des supplices est l'attrait qui fait les chrétiens (1). Paul,

(1) Ne quicquam tamen proficit exquisitior

de persécuteur devenu apôtre, trouve une multitude d'imitateurs, et les bourreaux eux-mêmes ambitionnoient de devenir victimes. Nous ne sommes que d'hier, disoit Tertullien, et nous remplissons tout votre empire, vos îles, vos châteaux, vos campagnes, vos assemblées, vos camps, vos palais, votre sénat, votre barreau (1). Ils pourroient, ces chrétiens si nombreux, en fuyant la persécution, faire de l'état une vaste solitude; mais la persécution même les retient; c'est aux supplices qu'ils aspirent. Ils pourroient, ces hommes animés de ce généreux mépris de la vie, opposant la force à la violence, faire à leur tour trembler leurs ennemis; mais un devoir sacré les soumet à leurs persécuteurs. En bravant le fer qui les frappe, ils respectent la main qui l'emploie. Sous les coups de leurs tyrans, ils ne cessent de prier pour eux, et leurs derniers vœux sont encore pour la prospérité de leurs

---

quæque crudelitas vestra, illecebra est magis sectæ. Plures efficimur, quoties metimur à vobis, semen est sanguis christianorum. *Tertull.* apol. L.

(1) Hesterni sumus, et vestra omnia implevimus, urbes, insulas, castella, municipia, conciliabula, castra ipsa, tribus, decurias, palatium, senatum, forum. *Ibid.* XXXVII.

bourreaux. Ainsi de persécution en persécution, le christianisme s'élevant sans cesse par les efforts qu'on fait pour l'abattre, monte enfin sur le trône. La croix brille sur la couronne des Césars. Les oracles du Christ sur les persécutions de sa religion ont eu leur exécution : d'autres oracles vont s'accomplir. Les souverains, devenus les nourriciers de l'église, l'adorent le front prosterné dans la poussière, et baisent avec respect la trace de ses pas (1).

Le doigt de Dieu est ici, s'écrièrent les magiciens de Pharaon, frappés des miracles de Moïse, et de leur impuissance à les imiter. Plus obstinés et plus coupables, les incrédules, à la vue du plus éclatant des prodiges, s'opiniâtrent à ne pas en reconnoître l'auteur. Le monde s'est soumis à l'évangile ; ils ne peuvent le nier : ils contestent à Dieu ce grand ouvrage. A quoi donc l'attribueront-ils ? Veulent-ils que l'univers ait cru sans raison, et que la propagation du christianisme se soit faite sans cause suffisante ? Prétendent-ils que son établissement est

(1) Et erunt reges nutritii tui, et reginæ nutrices tuæ : vultu in terram demisso adorabunt te, et pulverem pedum tuorum lingent. *Isa.* XLIX, 23.

dû à des causes naturelles, et que des motifs humains l'ont fait adopter? Entre ces deux absurdités nous leur laissons le choix. S'ils préfèrent l'hypothèse d'un effet sans cause, qu'ils nous le fassent concevoir: qu'ils nous fassent comprendre comment une erreur grossière, palpable, facile à découvrir, a pu triompher à-la-fois de toutes les lumières de l'esprit, de tous les préjugés de l'humanité, de toutes les passions du cœur, de toute l'autorité des lois? Qu'ils expliquent le charme secret qui a pu engager l'universalité des hommes, à sacrifier à cette erreur leurs goûts, leurs affections, leurs plaisirs, leurs intérêts, leur honneur, leur vie. Ce seroit un mystère plus incompréhensible que tous ceux qu'ils rejettent, un miracle plus étonnant que ceux dont ils contestent la réalité.

S'ils aiment mieux attribuer à des motifs humains l'honneur du triomphe de la foi, qu'ils nous les fassent connoître. Qu'ils nous disent quelles sont les armes qui ont procuré à l'évangile cette éclatante victoire: qu'ils cherchent dans la nature des causes qui agissent à-la-fois dans les régions les plus éloignées, dont le temps n'affoiblisse point l'influence, qui aient un égal empire sur tous les âges, sur tous

les sexes, sur toutes les conditions, sur tous les caractères, sur toutes les humeurs, et qui, à une universalité aussi étendue, joignent une force assez puissante pour déterminer aux sacrifices de tout genre : qu'ils nomment la cause naturelle qui auroit pu opérer cette révolution dans tout le genre humain.

Sera-ce l'esprit de parti, l'attachement à sa secte ? Tertullien répondoit, il y a seize cents ans : Nous fûmes autrefois des vôtres. On devient, on ne naît pas chrétien (1). L'esprit de parti ne fait pas changer de parti : on ne montre pas l'attachement à sa secte en la quittant. Que l'on accuse de cette opiniâtreté les païens qui refusoient de se convertir ; mais il est déraisonnable de l'imputer aux prosélytes chrétiens, qui commençoient par fouler aux pieds leurs antiques opinions.

Sera-ce l'inconstance du peuple, sa légèreté naturelle, son goût pour les nouveautés ? Ce n'est ni l'inconstance qui fait les changemens stables, ni la légèreté qui inspire les attachemens véhémens, ni le goût frivole de la nouveauté qui produit les sacrifices pénibles.

---

(1) Aliquandò de vestris fuimus. Fiunt, non nascuntur christiani. *Tertull. Apol.* XVIII.

Sera-ce l'amour du merveilleux ? Le motif au contraire eût dû retenir les peuples dans le paganisme. Nos mystères sont-ils plus séduisans que ses fictions ? nos préceptes sévères plus attrayans que les exemples de ses divinités ?

Sera-ce la crédulité et la propension à croire les prodiges ? Des miracles qui obligent à tout sacrifier, des miracles pour lesquels il faut mourir, ne sont pas adoptés sans un grand examen. On ne se fait pas égorger par crédulité. Et d'où seroit venu aux apôtres ce pouvoir étonnant de persuader à tous les hommes à-la-fois qu'ils voyoient des miracles, qu'en effet ils n'auroient pas vu ? Ce seroit de tous les miracles le plus incroyable, puisqu'il ne pourroit venir ni de Dieu, ni des hommes.

Sera-ce la force de la raison et la conviction des absurdités du paganisme ? Que les incrédules s'accordent donc avec eux-mêmes. Si, comme ils le disent, la raison d'alors amenoit au christianisme, comment peuvent-ils prétendre que la raison d'aujourd'hui doit en éloigner ? Si ce sont les absurdités reconnues du paganisme qui ont opéré les succès de notre religion, comment n'ont-elles été aperçues que quand le voile qui les couvroit a été déchiré de la main des apôtres ? Qui a donné

à leur voix la force de réveiller le genre humain, du profond sommeil où il étoit plongé depuis tant de siècles.

Prétendra-t-on affoiblir ce vaste miracle de la conversion du monde, en lui opposant d'autres doctrines qui se sont pareillement établies? celle de *Mahomet*, celle de *Luther*. Que l'on nous présente donc un parallèle qui ait quelque proportion, quelqu'apparence de justesse : qu'on nous produise une doctrine qu'aucun préjugé n'appuie, et qui renverse toutes les idées reçues; qui ne favorise aucune passion, et qui les proscrive toutes; qui ne relâche aucun précepte moral, et qui les aggrave tous; que ne soutiennent ni l'habileté des politiques, ni l'érudition des savans, ni l'éloquence des orateurs, ni le crédit des grands, et qui au contraire résiste à tous ces moyens, et en triomphe; que la puissance des souverains ne protège pas, et qui en soit constamment persécutée; qui n'emploie pour s'établir d'autre force que la pâtience à souffrir; qui ne fasse couler d'autre sang que celui de ses défenseurs; qui s'élève sous les coups qu'on lui porte, et qui se propage de ses pertes. Que l'on compare les siècles de *Mahomet* et de *Luther* à celui des apôtres; les moyens de *Mahomet* et de *Lu-*

ther à ceux des apôtres ; les obstacles éprouvés par *Mahomet* et par *Luther*, à ceux surmontés par les apôtres. Mais que l'on ne nous donne pas des disparates pour des comparaisons, et que l'on n'assimile pas des révolutions favorisées, aidées, servies par une multitude de principes humains, à celle contre laquelle combattoient toutes les causes humaines réunies.

Déistes, vous confondez les athées par le spectacle de cet univers qui n'a pu exister sans que Dieu lui donnât l'être. Par une inconséquence déplorable, vous n'êtes pas frappés du spectacle de son autre ouvrage bien plus parfait encore, de cette admirable religion, qui n'a pu avoir que Dieu pour auteur. Vous multipliez les difficultés pour vous donner le droit funeste de ne pas y croire. Considérez que l'établissement merveilleux de cette religion retourne contre vous tous vos raisonnemens. C'est malgré tous vos sophismes, toutes vos subtilités, toutes vos railleries, que faisoient encore valoir les préjugés, les intérêts et les passions, que l'univers s'est soumis à la foi. Toutes vos allégations ont été connues, et pesées dans la balance d'une raison intéressée à les adopter. Le genre humain a prononcé,

malgré les sacrifices auxquels il s'obligeoit, que toutes vos raisons étoient vaines et frivoles; il a rendu cet arrêt solennel lorsque les faits que vous contestez, encore tout récens, pouvoient être facilement vérifiés : il l'a rendu, il n'a pu le rendre que dans la plus entière connoissance de cause, et parce qu'il n'a pu résister aux preuves victorieuses de la divinité du christianisme. Tous vos raisonnemens ont fait partie des obstacles, que la foi dans sa marche triomphante a écrasés sous ses pieds. Ils sont maintenant les ornemens de son triomphe, et vous n'avez à lui opposer que des ennemis qu'elle a terrassés. Concluons, et disons avec saint Augustin, que celui qui demande d'autres preuves de la religion, et qui exige de nouveaux prodiges, est lui-même un prodige étonnant, puisque la foi du monde entier ne peut pas déterminer la sienne (1).

Il leur dit encore cette autre parabole : Le royaume des cieux est semblable au levain qu'une femme prend et met dans trois mesures de farine, jus-

(1) Quisque adhuc prodigia ut credat inquirit, magnum ipse est prodigium, qui mundo credente non credit. *S. Aug. de civ. Dei*, lib. XXII, VIII, 1.

qu'à ce que le tout soit levé. Nous voyons dans ce levain l'emblême de la grâce, qui apporte dans le cœur de l'homme sa fermentation salutaire, la pénètre de son influence, lui ôte sa pesanteur et son insipidité, l'élève, et le met en action. Ce levain sacré est souvent dans son commencement bien peu considérable: une grande abondance n'est pas toujours nécessaire pour produire par degrés de grands effets. La première grâce qui conduit à la conversion, et qui prépare le grand ouvrage du salut, est quelquefois comme imperceptible. Une bonne pensée, une inspiration sainte, un pieux désir, un mouvement affectueux, une lecture instructive, un exemple édifiant, l'assistance à un office, l'attention à la prédication, une aumône faite, une tentation surmontée, une occasion évitée, un accident, un chagrin, une maladie, une perte, voilà le levain précieux qui suffit pour opérer, avec le temps, la plus haute perfection. O vous, qui avez le bonheur de le recevoir dans votre ame, gardez vous d'arrêter, de contrarier; favorisez au contraire, excitez de tout votre pouvoir son utile fermentation : elle pénétrera par degrés votre ame toute entière, s'en emparera, se répandra dans toutes ses fa-

cultés, et après l'avoir successivement réformée, elle finira dans le grand jour par la transformer entièrement. Tels sont les progrès de la grâce dans l'ame qui lui est fidelle. Petite dans son origine, elle prend de rapides accroissemens : elle se complaît dans le cœur qui se complaît en elle ; elle s'y dilate, et s'y consolide à-la-fois : semblable à une plante qui, cultivée avec soin dans une bonne terre, étend en même temps ses rameaux et ses racines. Une première grâce, si je sais y correspondre, sera un titre pour en obtenir d'autres qui à leur tour pourront encore m'en mériter de nouvelles. Ainsi que la succession des générations peupla en peu d'années la terre auparavant inhabitée ; ainsi la continuité des grâces qui naissent l'une de l'autre a bientôt rempli de vertus le cœur qui en étoit vuide. Heureuse réciprocité de cause et d'effet ! la fidélité de l'ame à la grâce multiplie en elle les grâces, et la multiplicité des grâces augmente la fidélité à y répondre. Les grâces font germer les vertus, et les vertus attirent les grâces. Ainsi le premier pas que fait le chrétien dans la voie du salut, est non-seulement un encouragement à y persévérer, mais un aide pour s'y soutenir : plus on y

marche, plus on y acquiert de forces. Lancé dans la carrière, et muni des bénédictions divines, que lui ont attirées ses premiers efforts, le juste, dit le prophète, court de vertus en vertus, de grâces en grâces, jusqu'à ce qu'il arrive à la cité céleste, où il trouvera le bonheur suprême dans la vue et dans la jouissance éternelle du Dieu des dieux (1).

Mais s'il est un levain salutaire qui fait fermenter l'ame pour le bien, et qui la perfectionne, il en existe un autre malheureusement beaucoup plus commun, et dont la funeste fermentation infecte l'ame qui le laisse pénétrer dans elle : c'est ce levain des pharisiens et des saducéens, dont Jesus-Christ avertit de se garantir (2) ; levain d'autant plus dangereux que, selon l'apôtre, il n'en faut qu'une petite quantité pour corrompre une masse entière (3). De même qu'une seule grâce reçue avec fidélité, et cultivée avec soin, peut devenir le principe

(1) Benedictionem dabit legislator, ibunt de virtute in virtutem : videbitur Deus deorum in Sion. *Psalm.* LXXXIII, 8.

(2) Qui dixit illis : Intuemini, et cavete à fermento pharisæorum et saducæorum. *Matth.* XVI, 6.

(3) Modicum fermentum totam massam corrumpit. *Ad Galat.* V, 9.

de la plus haute perfection ; de même un seul péché véniel auquel on ne fait pas attention, un seul défaut que l'on néglige, une seule passion que l'on croit ou que l'on affecte de croire innocente, peut précipiter dans les plus honteux désordres. Les grands pécheurs, dont la vie débordée et scandaleuse vous paroît et est en effet l'opprobre de l'humanité, n'ont pas commencé par des excès. Et vous-même, qui avez encore le malheur d'être retenu dans les liens du péché mortel, ou qui avez eu le bonheur d'en être retiré, rappelez-vous les pas qui vous y conduisirent. La première pensée à laquelle vous vous arrêtâtes indiscrètement, le premier désir que vous n'étouffâtes pas, le premier regard que vous ne réprimâtes pas, la première parole libre que vous entendîtes sans répugnance, voilà ; si vous voulez remonter jusque-là, la première cause de toutes vos chutes. Ils sont bien loin peut-être, même de votre souvenir, les temps de ces premiers combats entre votre innocence et la tentation, où les principes de vertus placés dans votre cœur y disputoient le terrain aux maximes du vice, leur opposant d'abord une résistance vigoureuse, se défendant ensuite plus foi-

blement, leur cédant par degrés, et leur abandonnant une partie de la place, jusqu'à ce qu'enfin, entièrement chassés par elles, ils l'ayent livrée toute entière à leur tyrannie. On commence par se laisser aller à une faute que l'on croit légère, qui le seroit peut-être en elle-même, mais qui ne peut pas l'être dans ses suites. De ce moment on a déjà perdu cette fleur de l'innocence, cette pudeur du péché, qui en est le premier frein. On a commencé à l'envisager sans horreur; bientôt on le contemple avec complaisance; insensiblement on s'y familiarise. Déjà le remords du péché véniel est banni du cœur. On s'occupe non des moyens de plaire à Dieu, mais des moyens de lui déplaire moins: on ne cherche plus par quelles actions on pourra mériter ses grâces, mais on calcule jusqu'à quel degré on pourra l'offenser sans provoquer ses redoutables vengeances. Et cependant les saints exercices sont rallentis, les pratiques pieuses négligées, les bonnes œuvres interrompues. Ce n'est encore là que l'état de tiédeur dont on ne découvre pas le danger, et qui par-là même est beaucoup plus dangereux: on n'est pas encore dans l'abyme, mais on glisse sans s'en apercevoir sur le penchant qui y entraîne.

Les grâces sont devenues moins abondantes, et on n'en sent pas la privation ; les tentations plus violentes, et le charme qui les environne en cache l'horreur. Après tant de pas faits vers le crime, il n'en reste plus qu'un. Et pourra-t-on, voudra-t-on s'y arrêter ? Après avoir franchi tant d'obstacles, respectera-t-on le dernier ? Si on a succombé si souvent lorsqu'on avoit encore toute sa force, se soutiendra-t-on mieux quand on l'aura perdue presque toute entière ? Ainsi un seul grain de ce levain funeste que vous avez laissé se former dans votre ame, a fini par l'infecter totalement.

Jesus dit au peuple toutes ces choses en paraboles ; et il ne parloit pas sans parabole, afin que fût accomplie cette parole du prophète : J'ouvrirai ma bouche pour proférer des paraboles, et je ferai sortir de mon cœur des choses cachées depuis le commencement du monde. Plusieurs raisons engageoient le Sauveur à user de paraboles dans ses discours. C'étoit une manière de parler, usitée chez les nations orientales, et nous voyons souvent les prophètes employer l'allégorie. L'imagination vive des peuples de ces régions leur faisoit goûter ces expressions figurées qui réveillent l'at-

tention, et attachent plus fortement au discours par le besoin d'en chercher le sens. Jesus-Christ jugeoit aussi souvent à propos de cacher sous des emblèmes, les grandes vérités qu'il annonçoit, parce que ses auditeurs étoient mal disposés à les recevoir. Il leur parloit selon leur portée, c'est-à-dire, non pas toujours selon la capacité de leur esprit, mais quelquefois selon la disposition de leur cœur. Un des évangélistes remarque que dans le particulier, il développoit le sens de ses paraboles à ses disciples, mieux disposés et plus dociles (1). Ainsi, ceux qui ne profitoient pas de ses discours faute de les comprendre, ne pouvoient l'imputer qu'à eux-mêmes, puisqu'il daignoit les expliquer à ceux qui s'en rendoient dignes par le désir qu'ils en avoient. Enfin un dernier motif qui engageoit Jesus-Christ à parler en paraboles, et que l'auteur sacré nous fait remarquer, étoit l'accomplissement des prophéties. C'étoit un des caractères qui devoient faire reconnoître le Messie, qu'il s'exprimeroit de cette manière ; et Jesus-Christ qui les

(1) Sine parabolâ autem non loquebatur eis. Seorsùm autem discipulis suis disserebat omnia. *Marc.* IV, 34.

réunissoit tous, ne vouloit pas manquer à la plus petite circonstance. Nous voyons cette réunion précieuse de tout ce qui avoit été prédit, effectuée dans la personne de notre divin Maître. Toutes les prédictions émanées des envoyés de Dieu, dans le cours des siècles, viennent se réunir sur lui comme des rayons à leur centre commun. Elles étoient l'objet de la foi des justes de l'ancienne loi; elles sont le fondement de la nôtre. Plus heureux qu'ils ne l'étoient, puisque nous possédons ce qu'ils ne faisoient qu'espérer, méritons cette préférence qui nous a été donnée, en conformant nos œuvres à notre croyance; c'est la reconnoissance que Dieu exige de nous.

ÉVANGILE

Du dimanche de la septuagésime.

Parabole des ouvriers envoyés pour travailler à la vigne.

JESUS dit cette parabole à ses disciples: Le royaume des cieux est semblable à un père de famille, qui sortit de grand matin pour louer des ouvriers qui travaillassent

à sa vigne. Etant convenu avec ces ouvriers d'un denier pour le travail de la journée, il les envoya à sa vigne. Etant sorti vers la troisième heure, il en vit d'autres qui se tenoient sur la place sans rien faire, et il leur dit : Allez aussi, vous autres, à ma vigne; je vous donnerai ce qui sera raisonnable : et ils y allèrent. Il sortit encore sur la sixième heure et sur la neuvième; et il fit la même chose. Enfin il sortit vers la onzième heure, et il en trouva encore d'autres qui restoient là, à qui il dit : Pourquoi demeurez-vous ici toute la journée oisifs? C'est, lui répondirent-ils, parce que personne ne nous a loués. Allez aussi, reprit-il, dans ma vigne. Le soir étant venu, le maître de la vigne dit à son économe : Appelez tous les ouvriers, et donnez leur le payement, en commençant par les derniers, et continuant jusqu'aux premiers. Ceux donc qui étoient venus vers la onzième heure, s'étant présentés, reçurent chacun un denier. Les premiers s'approchant s'attendoient à avoir davantage; mais ils ne reçurent aussi que chacun un denier, et en le recevant ils murmuroient contre le père de famille, disant : ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et vous les

égalez à nous, qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. Mais s'adressant à l'un d'eux, il lui dit : Mon ami, je ne vous fais point d'injustice. N'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier? Prenez ce qui vous appartient, et retirez-vous : je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux? Votre œil doit-il être mauvais, parce que je suis bon? C'est ainsi que les derniers deviendront les premiers, et que les premiers seront les derniers : car il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. (*Matth.* XX. 1, 16).

EXPLICATION.

Jesus dit cette parabole à ses disciples : Le royaume des cieux est semblable à un père de famille, qui sortit de grand matin pour louer des ouvriers, qui travaillassent à sa vigne. Etant convenu avec ces ouvriers d'un denier pour le travail de la journée, il les envoya à sa vigne. Etant sorti vers la troisième heure, il en vit d'autres qui se tenoient sur la place sans rien faire, et il leur dit : Allez aussi, vous autres, à ma vigne; je vous donnerai ce qui sera raisonnable : et ils y allèrent. Il

sortit encore sur la sixième heure et sur la neuvième ; et il fit la même chose. La plupart des pères de l'église, expliquant cette parabole, disent qu'elle signifie la préférence donnée aux gentils sur le peuple juif, qui avoit été choisi et appelé avant eux. Et il est en effet assez vraisemblable que c'étoit là l'objet le plus direct du divin Sauveur, en proposant cette allégorie. Mais elle présente aussi un autre sens pareillement adopté par plusieurs saints pères, également naturel, que probablement Jesus-Christ avoit de même en vue, et auquel nous nous arrêterons, parce qu'il s'applique plus directement à nous, et qu'il nous fournit des instructions plus abondantes. Nous y voyons une image de la miséricorde infinie qui daigne recevoir le pécheur, dans quelque temps qu'il revienne à elle. Le père de famille, c'est Dieu ; les ouvriers, nous ; la vigne, le service de Dieu ; les heures de la journée, les âges de la vie ; le denier, la récompense céleste.

Les ouvriers loués dès l'aube du jour, pour travailler à la vigne du père de famille, représentent donc ici ceux qui se sont attachés au service du Seigneur, dès leur tendre jeunesse. Les autres ouvriers

qui ne sont venus qu'aux heures suivantes, sont l'emblème des hommes, qui, ayant eu le malheur de passer leurs premières années dans l'oubli de Dieu, reviennent de leurs égaremens, et lavés dans les eaux de la pénitence, reprennent une vie chrétienne, les uns dans l'adolescence, les autres dans l'âge viril, les autres dans la décadence de l'âge, les autres enfin dans la décrépitude. C'est le père de famille qui va les chercher, pour les faire travailler à sa vigne. Dans tous les temps de notre vie, le père de tout le genre humain, notre premier, notre plus véritable père vient continuellement à nous, pour nous presser de travailler à notre sanctification. C'est lui qui fait vers nous les premières démarches. Il vient nous chercher sur la place publique, c'est-à-dire, au milieu des dissipations, des agitations, des affaires, des plaisirs du monde. De quelques crimes que nous nous soyions rendus coupables envers lui, sa bonté miséricordieuse nous prévient, nous offre le pardon, nous engage, nous excite, nous presse vivement de le mériter. Il semble que notre réconciliation avec lui, soit un plus grand avantage pour lui que pour nous. Il nous y exhorte par les mi-

nistres qu'il ne cesse de nous envoyer. Il nous y exhorte par les objets religieux qu'il expose à nos regards ; par les exemples de vertus, dont il nous rend témoins ; par les disgrâces, dont il nous afflige, qu'il fait même quelquefois ressortir de nos péchés ; par les morts subites, dont il frappe autour de nous les imitateurs, et peut-être les complices de nos désordres, par tous les événemens en un mot, dont il ne cesse de nous entourer. Il nous y exhorte sur-tout par les sentimens qu'il excite au dedans de nous. N'en doutez pas, ces mouvemens intérieurs que vous éprouvez, ces saintes pensées, ces pieux désirs, ces velléités salutaires qui se présentent de temps en temps à vos esprits, ces remords qui vous troublent, ces inquiétudes qui vous agitent au souvenir de vos péchés ; ce sont autant d'inspirations que Dieu vous envoie, d'exhortations qu'il vous adresse. Pécheurs, qui depuis long-temps avez abandonné la voie du Seigneur, rappelez-vous, si votre mémoire peut les contenir, toutes les instances de tout genre, qu'en tout temps, en tout lieu, il vous a faites pour vous y ramener. C'est vous qui vous y êtes opiniâtrément refusés. Il vous adressoit les plus pressantes invitations,

et vous les repoussiez avec dureté! Vous craigniez même de les entendre. Vous redoutiez la persuasion. La pensée seule d'être regagnés par ses sollicitations, vous effrayoit. Ainsi, étouffant sa voix dans vos cœurs, fermant l'oreille à sa parole, plus il vous appeloit, plus vous vous éloigniez; plus il vous poursuivoit, plus vous fuyiez. Rentrez en vous-mêmes, et voyez si ce n'a été là l'histoire de toute votre vie. Et dans ce moment même ne continue-t-il pas encore de vous attirer à lui? ne persévérez-vous pas dans vos fatales résistances? Ah! cessez enfin d'opposer vos rebuts à sa tendresse. Ayez pour votre ame autant de pitié, qu'il vous en témoigne (1). Ayez autant de désir de votre bonheur, qu'il vous en montre. A quelqu'heure que vous soyiez, mettez-vous, comme les ouvriers de cet évangile, à travailler à sa vigne, et commencez à mériter les récompenses qu'il vous promet.

C'est au travail qu'il les attache : et par là il nous montre que la vie chrétienne n'est pas une vie d'oisiveté, de dissipation, de plaisir. Et pour nous le faire

(1) Miserere animæ tuæ placens Deo. *Eccli.* XXX, 24.

mieux sentir, il choisit pour point de sa comparaison, la culture de la vigne qui est celle qui exige les soins les plus continus et les plus pénibles. C'est notre ame qu'il nous ordonne de cultiver, et qu'il appelle sa vigne. En effet, n'est-elle pas véritablement à lui? ne réunit-il pas sur elle tous les titres de propriété? Elle lui appartient parce qu'il l'a créée, parce qu'il l'a rachetée de son sang, par toût ce qu'il a fait pour elle. Elle lui appartient bien plus qu'à nous. Nous ne l'avons que comme un dépot qu'il nous a confié, et dont nous aurons à lui rendre compte. Hélas! combien en est-il, dont il pourroit dire ce qu'il disoit par son prophète, de sa vigne alors si chérie, de son peuple de prédilection: jugez entre moi et ma vigne. Qu'ai-je dû faire pour elle, que je n'aie pas fait? Je m'attendois pour prix de tous mes soins, qu'elle me rapporteroit des raisins bons et abondans; elle ne m'a rendu que des fruits sauvages (1). Craignons pour notre ame la sentence dont il menace cette vigne ingrate. Il

(1) Judicate inter me et vineam meam. Quid est quod debui ultrà facere vineæ meæ, et non feci ei? An quòd expectavi ut faceret uvas, et fecit labruscas? *Isa.* V, 3 *et* 4.

l'abandonnera à elle-même, et arrachant la défense dont il l'avoit environnée, il la livrera aux bêtes pour la dévaster, et aux hommes pour la fouler aux pieds (1). Cultivons avec soin cette vigne précieuse qu'il nous confie. Hélas! depuis que le premier péché, en souillant la terre, l'a privée de sa fertilité, et en infectant l'homme, l'a dépouillé de son innocence, l'une fut condamnée à n'engendrer de son propre fond que des ronces et des épines, l'autre à ne produire par lui-même que des œuvres mortes ou vicieuses. Notre ame, de même que la terre, ne peut plus rapporter de fruits, que par une culture assidue. Voyez cette vigne négligée, que le sol endurci cesse de féconder, que recouvrent et qu'étouffent les ronces et les épines, que les bêtes des champs viennent de tous côtés ravager. Malheureux! c'est l'état où vous laissez votre ame en négligeant d'y travailler. Le cœur desséché a perdu toute sa sensibilité pour Dieu, et s'est fermé aux bons désirs. Les inclinations vicieuses se

(1) Et nunc ostendam vobis quid ego faciam vinæ meæ : auferam sepem ejus, et erit in direptionem ; diruam maceriam ejus, et erit in conculcationem. *Isa.* V, 5.

sont accrues, les habitudes fortifiées ; les vices, en même temps qu'ils ont jeté de profondes racines, ont étendu leurs branches meurtrières. L'ennemi du salut, devenu maître de votre ame, l'a dévastée. Ah ! ne différez pas de réparer ces funestes ravages. Rendez-vous à la voix pressante de ce bon père de famille qui vous invite, qui vous engage à travailler à sa vigne chérie. Emondez ces rameaux inutiles, ces superfluités qui la surchargent. Arrachez ces attachemens criminels qui l'infectent. Déracinez jusqu'au dernier rejeton de ces abominables passions qui la suffoquent. Labourez-la avec un soin continuel, pour y faire pénétrer la rosée de l'onction sainte. Mettez-la par l'assiduité de vos travaux, en état d'être présentée au Père de famille, aussi sainte qu'il vous l'a remise après votre baptême, et de plus chargée de fruits abondans et mûrs pour l'éternité.

Ce travail de la vigne du Seigneur, est un travail continuel. Le mercenaire, c'est saint Chrysostôme qui fait cette comparaison, emploie la journée entière à l'œuvre du maître qui le salarie ; il se réserve à peine une heure pour sa nourriture et pour ses propres besoins. Ainsi nous devons tous nos momens au Maître qui

qui nous donne notre pain quotidien. Chaque heure de la journée que nous donnons à des occupations étrangères, est un larcin que nous lui faisons. Ne nous faisons pas cependant de cette obligation une idée exagérée qui pourroit nous rebuter. Ne croyons pas que nous devions nous livrer sans relâche aux exercices religieux. Nous travaillons réellement à notre sanctification, soit quand nous remplissons les devoirs de notre état, soit quand nous nous rendons capables de les remplir. L'occupation que nous prescrit le Père de famille, est celle de l'état où il nous place. Telle est son indulgente bonté, que nos actions les plus indifférentes peuvent elles-mêmes devenir religieuses. L'intention dans laquelle nous les faisons, les sanctifie. Faites en vue de Dieu, elles lui sont agréables, et à nous méritoires. Il daigne accepter l'offrande de nos repas, de notre sommeil, de nos délassemens. Soit que vous mangiez, dit son grand apôtre, soit que vous buviez, soit que vous fassiez toute autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu (1).

(1) Sive ergo manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite. 1. *Cor.* x, 31.

Ne nous effrayons donc pas de l'obligation de travailler sans cesse à notre sanctification, puisqu'en nous l'imposant, la Providence nous en a aussi multiplié les moyens ; et ne murmurons pas d'un devoir qui nous est rendu aussi facile.

Ce n'est pas jusqu'à une certaine heure du jour, que le père de famille envoie les ouvriers dans sa vigne ; c'est jusqu'à ce que le jour soit terminé. C'est à la continuité du travail qu'il attache sa récompense. Celui, qui dans le cours de la journée abandonne l'ouvrage, n'a rien à espérer ; image sensible de la persévérance avec laquelle nous devons soutenir jusqu'à la fin de notre vie, le travail de notre sanctification. C'est l'état où nous serons trouvés au moment de notre mort qui décidera notre éternité ; et la vie la plus sainte terminée par une faute mortelle, aura pour récompense l'enfer. Il est donc des vérités terribles, même pour les plus justes ; et celui qui se sent le plus ferme, doit sans cesse trembler de tomber (1). Jesus Christ, il est vrai, nous a promis le salut ; mais en nous l'assurant, il y met la condition que nous persévé-

(1) Qui se existimat stare, videat ne cadat. 1. *Ad Corinth.* X, 12.

rions à y travailler jusqu'à la fin (1). Il n'est pas permis dans ce travail de se lasser ; et sitôt qu'on l'abandonne, tout ce qu'on a fait est anéanti. Que devons-nous donc penser d'un grand nombre de chrétiens, dont la vie est une alternative continuelle de conversions et de rechutes? que l'approche d'une solennité, qu'une prédication, qu'un revers, qu'une incommodité ramène à Dieu, et que la moindre occasion, la plus légère tentation en éloigne aussi facilement ; dont on ne sait jamais s'ils adorent Baal ou le Dieu d'Israël, parce que passant de l'un à l'autre avec une continuelle mobilité, ils ne sont franchement à aucun des deux, et que dans l'impuissance de les servir en même temps, ils les font se succéder sans relâche?

Jesus-Christ fait ici de la journée l'emblème de notre vie ; et cette comparaison est un des points les plus exacts de sa parabole. Quand nous nous considérons dans l'immensité de matière qui compose l'univers, notre imagination se confond à la vue du peu d'espace que nous y occupons. La durée de notre vie est un point encore plus petit dans l'éter-

(1) Qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit. *Matth.* X, 22.

nité. Car enfin, entre le grain de sable et le monde entier il y a une proportion, mais entre toute la suite des siècles et l'éternité il n'y en a aucune. Transportons-nous en esprit dans la région de l'éternité où nous devons être transportés en réalité ; considérons de cette distance les diverses périodes de temps qui nous semblent ici bas séparées par de si grands intervalles : entre la vie de l'homme le plus âgé, et celle de l'insecte éphémère, quelle différence apercevrons-nous ? Et c'est de ce jour si court, que nous avons à passer sur la terre, de ce jour, qui, à peine sorti des ténèbres de la nuit, y est aussitôt replongé, que nous sommes uniquement occupés ! Notre soin unique est de passer agréablement ces momens si peu nombreux, si rapides, qui se poussent, qui s'entraînent les uns les autres, et qui nous entraînent avec eux dans leur course. A ce jour qu'aucune nuit ne terminera, à cette félicité qui ne doit jamais avoir de fin, à peine donnons-nous quelques légères pensées. C'est le présent seul qui nous touche : il semble que l'avenir ne doive jamais arriver. Et ce qui est plus inconséquent encore, ce n'est que dans l'affaire essentielle du salut, que nous sommes aussi

absurdes. Pour tous les minutieux intérêts de plaisirs, de richesses, d'ambition, nous ne sommes que trop prévoyans. Nous bâtissons projets sur projets; nous nous épuisons en vues lointaines; nous vivons de désirs, nous nous repaissons d'espérances. Il semble alors que nous n'existions que dans l'avenir. Il n'y a que notre intérêt principal, notre seul véritable intérêt pour lequel nous soyions insoucians, et que nous ne sachions pas prévoir; c'est le seul qui soit nul à nos yeux.

Enfin il sortit vers la onzième heure, et en trouva encore d'autres qui restoient là, à qui il dit : Pourquoi demeurez-vous ici toute la journée oisifs? C'est, lui répondirent-ils, parce que personne ne nous a loués. Allez aussi, leur dit-il, dans ma vigne. Combien en est-il parmi nous qui méritent un semblable reproche! En jetant les yeux sur la place publique, sur ce monde où nous sommes tous rassemblés, combien le père de famille ne découvre-t-il pas d'oisifs? ce vice si funeste, dont l'Esprit saint a dit, et dont un proverbe trivial répète qu'il engendre les autres vices (1),

(1) Multam enim malitiam docuit otiositas. *Eccli.* XXXIII, 29.

est malheureusement un des plus communs. Et même parmi les personnes qui se piquent d'une sorte de régularité, combien en voyons-nous qui imaginent allier les douceurs coupables de la fainéantise aux règles sévères de la religion? on prétend ne pas faire de mal, par ce qu'on ne fait rien. Est-ce donc pour ne rien faire, que Dieu nous a mis dans ce monde? Ne nous a-t-il pas imposé le travail comme peine du premier péché? Lorsqu'il nous accorde le bienfait du temps, est-ce pour que nous le perdions, que nous le consumions, que nous le dissipions dans de vaines inutilités? Quand il nous place dans la société, son intention est-elle que nous en soyions les fardeaux; que nous en recueillions tous les avantages, sans en supporter aucune charge? C'est sur-tout dans les classes distinguées et opulentes, que ce vice est malheureusement le plus ordinaire. Mais de ce qu'on n'a pas besoin du travail pour subsister, en est-il moins nécessaire au salut? osera-t-on présenter au juge suprême l'excuse que l'on donne au monde de son état et de sa richesse? C'est au contraire dans les conditions plus élevées que la fainéantise est, et plus coupable, parce qu'elle entraîne des

conséquences plus fâcheuses ; et plus inexcusable, parce qu'elle ne peut s'autoriser d'aucun prétexte.

Comme il n'y a qu'une seule chose nécessaire, il n'y a qu'un seul travail réel : toute autre occupation est aux yeux de Dieu de l'oisiveté. Il est égal devant lui de ne rien faire, ou de ne pas faire ce que l'on doit. En vain ils s'agitent, ils se tourmentent, ils s'épuisent, tous ces hommes que nous voyons continuellement en mouvement, pour des objets étrangers au salut, auquels leurs préjugés et ceux du monde attachent une si haute importance. Dès que ce n'est pas le travail de la sanctification, ou qu'il n'y a pas rapport, le Père de famille leur dit comme aux ouvriers de l'évangile : *Pourquoi demeurez-vous toute la journée oisifs?* Ce n'est que le travail de sa vigne qu'il récompense : tout autre est stérile, et loin de mériter ses grâces, attire sa colère. Considérez l'arbre qu'il ordonne de jeter au feu : ce n'est pas celui qui donne de mauvais fruits, c'est celui qui n'en produit pas de bons (1). Ce n'est pas le serviteur

(1) Omnis arbor, quæ non facit fructum bonum, excidetur, et in ignem mittetur. *Matth.* VII, 19.

infidèle, c'est le serviteur inutile, qu'il fait jeter dans les ténèbres extérieures (1).

La réponse que font ces ouvriers est, il faut l'avouer, dans l'ordre temporel trop souvent fondée. Combien d'infortunés languissent dans la misère par l'inhumanité des riches, qui refusent de les employer! Ce n'est pas la fainéantise qui les perd. Ce travail que tant d'autres rejettent loin d'eux, les malheureux le désirent avec ardeur : ils voient avec désespoir leurs bras réduits à l'inaction, et leurs familles à l'indigence ; et ils ne restent effectivement dans leur oisiveté meurtrière, que parce que personne n'a voulu les louer. Mais dans l'ordre spirituel, dans le sens de notre parabole, cette réponse ne peut pas être une justification. Nous naissons loués au service du père de famille qui nous a donné l'être, et astreints au travail de sa vigne. Nous en avons contracté un autre engagement plus fort encore dans notre baptême. Nous ne pouvons nous en dispenser sans manquer à cette double obligation ; obligation sacrée et inviolable qui n'admet, ni exception, ni excuse. En tout

(1) Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores. *Matth.* XXV, 30.

temps, en tout lieu, en toute situation nous pouvons y vaquer. En nous faisant de la sanctification un devoir de tous les momens, Dieu nous l'a rendue possible dans toutes les circonstances; et on ne peut se figurer une seule occasion de la vie où nous n'ayions pas, et l'obligation, et la possibilité d'y travailler.

Le soir étant venu, le maître de la vigne dit à son économe : Appelez les ouvriers, et donnez-leur le payement, en commençant par les derniers, et continuant jusqu'aux premiers. Ceux donc qui étoient venus vers la onzième heure, s'étant présentés, reçurent chacun un denier. C'est le soir de la journée, au moment où elle finit, et où le travail cesse, que se fait la distribution de la récompense. Il s'avance continuellement le soir de notre vie; chaque instant en s'enfuyant rapproche de nous celui qui doit être notre dernier. Le temps qui nous avoit été accordé pour notre travail s'abrège sans cesse. Et combien déjà y en a-t-il de consumé! La nuit vient, dit le divin Sauveur, où il n'est plus donné à personne de travailler. Et la conséquence qu'il en tire est que tant que le jour luit, il ne doit jamais discontinuer

l'œuvre de celui qui l'a envoyé (1). Cette obligation seroit-elle moins impérieuse pour nous que pour lui?

Quand il sera arrivé ce soir de la vie, ce moment où se termineront nos travaux, et où commencera leur récompense, nous comparoîtrons devant l'économe du Père de famille, devant Jesus-Christ établi par son Père juge des vivans et des morts. Au sortir du corps, où elle fut si long-temps renfermée, notre ame se trouvera subitement transportée au pied de son tribunal, et l'état où elle sera présentée fera son sort éternel. Elle restera pendant l'éternité entière, ou ornée et brillante des vertus que nous y aurons cultivées, ou souillée et défigurée par les péchés dont nous l'aurons infectée. Un seul et même instant verra la citation, l'arrêt, l'exécution. C'est pour nous préparer à cet épouvantable moment, que tous les autres nous sont donnés; toutes nos actions doivent nous y disposer, toutes nos pensées s'y rapporter, toutes nos vues y tendre : effrayante, mais par là même salutaire considéra-

(1) Me oportet operari opera ejus qui misit me; donec dies est. Venit nox quandò nemo potest operari. *Joan.* IX, 4.

tion, qu'il est souverainement important d'avoir sans cesse devant les yeux. A chaque occasion de chute qui se présente, à chaque séduction qui nous est offerte, à chaque tentation qui nous attaque, rappelons-nous cette idée préservatrice : C'est sur cela que je serai jugé. Pourrons-nous devant une telle pensée avoir la force de commettre un seul péché?

On s'étonne de voir le maître de la vigne accorder une récompense égale aux ouvriers qui n'ont travaillé qu'une heure, et à ceux qui ont soutenu le travail de la journée entière; et souvent dans la religion on a abusé de cette partie de la parabole. L'hérétique a prétendu en conclure que dans le royaume des cieux les récompenses des saints sont toutes égales; et le libertin a cherché à s'en prévaloir pour autoriser le retardement de sa conversion. Mais nous disons à l'un et à l'autre : Est-ce dans des allégories qu'il faut chercher la précision de la doctrine, et la stricte rigueur des règles? Convient-il de tordre, de presser toutes les circonstances d'une parabole pour en exprimer des circonstances étrangères à l'objet de la parabole? Non, l'intention du divin Sauveur n'a pas été d'annoncer par là une

égalité de gloire entre les saints qui règnent dans le ciel. La même bouche qui a dit que le denier étoit donné également à tous les ouvriers, a déclaré que dans la maison du Père céleste il y a beaucoup de demeures (1); et montrant quel doit être le plus grand dans le royaume des cieux, a enseigné que ce seroit celui qui se seroit abaissé comme un enfant sur la terre (2). Tous reçoivent la même récompense, mais ils ne la reçoivent pas tous égale : elle est la même dans sa nature, parce qu'elle consiste dans la possession de Dieu; la même dans son effet, parce qu'elle comble tous leurs vœux, sans rien laisser à désirer pour leur bonheur; la même dans sa durée, puisqu'elle n'a de terme que l'éternité : mais elle n'est pas pour cela la même dans son intensité. Sa mesure dans les uns et dans les autres est différente. Ainsi les réprouvés subissent dans l'enfer le même châtiment, quoique leurs peines soient toutes proportionnées à leurs crimes.

---

(1) In domo Patris mei mansiones multæ sunt *Joan.* XIV, 2.

(2) Quis putas, major est in regno cœlorum?.... Quicumque ergò humiliaverit se sicut parvulus iste, hic est major in regno cœlorum. *Matth.* XVIII. 1 *et* 4.

Gardons-nous pareillement de la criminelle et fatale pensée, qu'en accordant la même récompense aux ouvriers venus dans les différentes heures, Jesus-Christ nous autorise à retarder jusqu'au soir de notre vie l'ouvrage de notre sanctification. Pécheurs, qui voulez vous prévaloir de ce misérable raisonnement, savez-vous si le soir de votre vie n'est pas déjà arrivé; si, tandis que vous comptez encore sur de longs jours, la mort n'étend pas déjà vers vous son bras, et ne commence pas à déployer sur vos têtes le voile funèbre dont elle va vous ensevelir? Les ouvriers de la onzième heure reçoivent le même prix que ceux de la première : mais s'ils ne sont pas venus plutôt au travail, c'est qu'ils n'y ont pas été appelés plutôt. Ils ont été fidèles, comme les autres, à la première invitation ; ils ont travaillé, comme les autres, jusqu'à la fin de la journée. Leurs intentions, leur zèle ont été les mêmes, et c'est-là ce qui leur vaut du Père de famille la même récompense. Y avez-vous le même titre, vous qu'il a si souvent et si inutilement invités; vous, qui passez jusqu'au dernier moment de votre vie dans des dissipations, dont les moins coupables sont celles qui ne sont que frivoles.

Examinons le véritable sens de cette partie de la parabole, et considérons l'instruction que renferme ce denier également accordé à ceux qui ont inégalement travaillé. Ce n'est pas d'après le temps, c'est d'après la ferveur du service que Dieu distribue ses récompenses : il a égard, non à la quantité, mais à la qualité des œuvres ; il ne les compte pas, mais il les pèse. Ils sont heureux, sans doute, ceux qui, dès leur première jeunesse, se sont chargés du joug du Seigneur, et ils ont de grands avantages : mais enfin la longueur du travail peut être compensée par l'ardeur. Le voyageur qui s'est mis en route trop tard peut, en précipitant sa marche, atteindre, et même surpasser celui qui, parti de grand matin, a marché plus lentement. Celui-là a toujours suffisamment travaillé à la vigne du Seigneur, qui a bien travaillé. Telle est l'indulgente bonté de notre Père qui est aux cieux, que tout le temps perdu en frivolités, ou consumé en vices avant la conversion, a disparu de devant ses yeux : il ne voit plus que la pénitence, qu'il estime, non par sa durée, mais par son amertume ; non par la multiplicité des exercices, mais par la profondeur du repentir. Pécheurs revenus à Dieu sur le

soir de votre vie, que cette idée est consolante, qu'elle est encourageante pour vous! Non, si votre conversion est véritable et entière, elle n'est plus tardive. Ne vous affligez pas du peu de temps qui vous reste pour déplorer, pour réparer, pour expier vos péchés. Veuillez l'employer, et vous en aurez suffisamment; et votre pénitence sera parfaite dès qu'il ne manquera rien à vos désirs.

C'est ainsi que juge celui qui, lisant dans le fond des cœurs, prononce d'après leurs dispositions les arrêts de sa justice: mais les jugemens des hommes qui ne peuvent voir que l'extérieur, sont souvent bien différens. Il n'est que trop commun parmi ceux-mêmes qui se piquent de religion et de régularité, de juger le prochain avec une légèreté téméraire; de faire entre soi et les autres des comparaisons infectées, toujours d'orgueil, souvent de malignité, quelquefois de fausseté. Vous n'apercevez que des surfaces, et vous prétendez juger l'intérieur! vous vous préférez à ce frère converti depuis peu, parce que, dites-vous, depuis long-temps vous êtes dans la voie du salut! Savez-vous si depuis qu'il y est rentré, il n'a pas fait de grands pas qui l'ont fait déjà vous devancer de très-loin?

Et combien ne voyons-nous pas de pénitens qui, excités par le souvenir même de leurs fautes, se sont élevés au rang des plus grands saints! Ces pécheurs même, que votre piété fastueuse dédaigne, et avec qui, semblable au pharisien de l'évangile vis-à-vis du publicain, vous faites de vous-même un parallèle insultant, sont peut-être destinés à une plus haute perfection que vous; peut-être sont-ils, comme Paul et Augustin, prêts à devenir des vases d'élection; peut-être, comme tant d'autres pécheurs, et des livres saints, et des annales de l'église, vont-ils être incessamment les modèles d'une sainteté à laquelle vous êtes incapable d'atteindre. C'est à vous, autant qu'aux juifs de son temps, que le Sauveur adresse ces paroles: Je vous le dis en vérité, les publicains et les prostituées vous précéderont dans le royaume de Dieu (1). Ce n'est pas sur vos frères, c'est sur vous-même que vous devez tourner, peut-être avec plus d'équité, mais certainement avec plus d'utilité, la sévérité de vos jugemens. Ce fut une grande grâce sans doute que

(1) Amen, amen dico vobis quia publicani et meretrices præcedent vos in regnum Dei. *Matth.* XXI, 31.

Dieu vous accorda, quand il vous appela dès votre jeunesse au bonheur inestimable de le servir; mais ce fut de sa part une pure grâce, et il est injuste à vous d'en tirer vanité. Loin de vous enorgueillir, elle doit au contraire vous humilier, parce qu'elle vous oblige à une reconnoissance particulière, et qu'elle vous impose de plus grands devoirs. Plus la somme des talens que vous avez reçue en dépôt est forte, plus sera considérable le compte que vous aurez à en rendre. David conjure le Seigneur de ne pas entrer en jugement avec lui, parce qu'aucun homme ne peut être justifié en sa présence (1). Vous imaginez-vous l'être? Vous confiez-vous, comme faisoient les juifs, sur la multiplicité de vos œuvres pieuses? Mais démêlez-vous avec certitude dans vous-même le motif dont elles procèdent, et qui seul peut faire leur mérite? Etes-vous assuré qu'elles ne sont souillées par aucun péché? Savez-vous positivement ce que doivent rabattre de leur prétendue valeur les imperfections, les négligences, les fautes journalières

(1) Non intres in judicium cum servo tuo, Domine: quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens. *Psalm.* CXLII, 2.

auxquelles vous êtes si sujet ? En donnant le même prix aux ouvriers qui sont venus aux diverses heures, Jesus-Christ leur apprend à tous qu'ils ne doivent pas se préférer les uns aux autres : il ranime l'espérance des derniers qui pourroient craindre de n'avoir pas assez de temps pour mériter ; il rabat la présomption des premiers, qui pourroient se figurer qu'ils ont de plus grands droits que les autres. Il va leur donner une leçon plus forte encore.

Les premiers s'approchant, s'attendoient à recevoir davantage ; mais eux aussi reçurent chacun un denier. En le recevant ils murmuroient contre le Père de famille, disant : Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et vous les égalez à nous, qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. Mais s'adressant à l'un d'eux, il lui dit : Mon ami, je ne vous fais point d'injustice. N'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier ? Prenez ce qui vous appartient, et retirez-vous : je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux ? Votre œil doit-il être mauvais, parce que je suis bon ? Jésus-Christ nous présente ici l'exemple de ce vice déplorable, qui dans

l'enfer est le principal supplice des damnés, et qui sur la terre en est l'anticipation. Les autres passions, dans leur dépravation, procurent au moins quelques plaisirs; l'envie ne se repaît que de chagrins. Elle tourmente celui qui en est atteint, bien plus encore que ceux qui en sont l'objet. C'est une vipère qui commence par déchirer le sein qui l'a conçue. Tout ce qui contribue au bonheur des autres fait le désespoir de l'envieux : il sembleroit que tout ce qu'ils possèdent, et qu'il voudroit leur ravir, ce sont eux qui le lui ont enlevé. Toute vertu l'importune, tout talent l'offusque, tout succès l'attriste; et comme il déteste tout ce qui a quelques qualités, il en est à son tour détesté, et encore plus méprisé: il est l'ennemi de la société entière. Ce malheureux vice n'est pas, à beaucoup près, aussi rare qu'on pourroit le croire. Ce fut lui qui rougit la terre du premier sang; et depuis ce crime, combien d'autres n'a-t-il pas continué à faire commettre? S'il ne paroît pas aussi commun qu'il l'est en effet, c'est parce qu'on s'attache avec grand soin à le cacher. Telle est la juste honte qu'il inspire, qu'on ne se l'avoue pas à soi-même; on s'efforce de se le dissimuler, et souvent on y par-

vient. Rentrez en vous-même, et sondant les replis de votre conscience, examinez si les détractions, si les murmures que vous vous êtes si souvent permis, et que vous coloriez aux yeux du public et aux vôtres des prétextes de bien public, de justice, de franchise, n'ont pas eu pour principe un sentiment secret d'envie, et pour motif réel le chagrin d'une réputation qui vous faisoit ombrage, le dépit d'une élévation que vous jalousiez. Cessez enfin de vous faire une illusion funeste; et puisque vous sentez toute la bassesse de cette affreuse passion, arrachez-en de votre cœur jusqu'aux dernières racines.

Les ouvriers de notre évangile étoient d'autant plus inexcusables dans leurs murmures, qu'ils n'avoient envers le maître de la vigne d'autre titre que sa promesse, à laquelle il étoit fidèle, puisqu'il leur donnoit le prix convenu. Nous sommes vis-à-vis de Dieu dans la même situation; nous n'avons aucun droit sur lui et sur ses grâces. Enfans de colère, par nous-mêmes nous ne méritons que ses châtimens; tous les biens qu'il verse sur nous sont, relativement à nous, des dons purement gratuits de sa miséricorde. Nous n'avons pour les réclamer d'autre titre que la promesse qu'il a daigné nous faire

de ses récompenses, si nous travaillons à sa vigne avec constance. C'est par fidélité à son engagement, et non par justice pour nos mérites, qu'il nous les accorde; c'est à lui-même bien plus qu'à nous qu'il les doit. Convaincus de cette essentielle vérité, certains que tous les bienfaits dont sa bonté ne cesse de nous combler, il pourroit sans injustice nous les refuser: d'abord pénétrons-nous de la vive reconnoissance qu'ils doivent nous inspirer; ensuite ne nous offensons pas si nous n'en recevons point de plus étendus et de plus abondans. Enfin gardons-nous sur-tout de murmurer, quand nous en voyons d'autres plus favorisés des dons de Dieu dans l'ordre de la nature, de la fortune ou de la grâce. Soyons d'avance sur la terre comme nous espérons être un jour dans le ciel, heureux du bonheur de tous nos frères, jouissans du bien qui leur arrive. En servant Dieu avec toute la fidélité et le zèle dont nous sommes capables, désirons qu'il soit servi plus parfaitement encore par les autres. Que le spectacle des hommes pieux qui sont plus avancés que nous dans la carrière de la sainteté, nous anime d'une noble émulation de les atteindre, et non d'une basse jalousie de les ravaler. Que votre nom

soit sanctifié sur la terre comme il l'est dans le ciel, disons-nous à Dieu tous les jours dans la prière qu'il nous a enseignée; que ce sentiment soit toujours dans notre cœur, comme l'expression en est journellement dans notre bouche.

La réponse du Père de famille aux ouvriers mécontens, nous présente encore une instruction. Il donne à tous ce qu'il leur a promis ; il accorde à quelques-uns davantage, et il déclare qu'il est le maître d'en user ainsi. Par-là il nous apprend à distinguer les devoirs de justice, des œuvres de charité. Nous devons les premiers strictement et rigoureusement. Rien ne peut nous autoriser à retenir ce qui appartient à autrui; mais si nous ne pouvons lui refuser ce qui lui est dû, nous pouvons lui accorder davantage. Il nous est sévèrement défendu de rester vis-à-vis de lui en deçà de la ligne de la justice; mais il nous est permis, et même recommandé, d'aller au-delà; et c'est là où commence la bienfaisance. La bienfaisance ne contrarie jamais la justice, elle l'excède toujours; elle ne fait jamais le bien des uns aux dépens des autres; mais en rendant aux uns ce qui leur appartient, elle accorde aux autres plus qu'il ne leur est dû. La bienfaisance,

qui est une partie essentielle de la charité, est prescrite de même que la justice ; mais ses devoirs ne sont pas aussi exactement circonscrits : sa dette est également rigoureuse ; mais sa quotité, les personnes à qui elle est due, la manière de l'acquitter, ne sont pas déterminées avec la même précision : son exercice admet quelque latitude, souffre les prédilections, permet les préférences. Vous êtes strictement tenu de faire du bien à vos frères ; mais les circonstances sont rares où vous êtes tenu d'en faire à tel plutôt qu'à tel autre. La conséquence de cette vérité est que, comme les ouvriers de cet évangile, j'ai tort de me plaindre, quand les bienfaits que j'ai désirés ne tombent pas sur moi. Dès que ce sont des bienfaits, je n'y avois pas droit ; on a pu, sans me faire injustice, les verser sur un autre. On ne m'a pas nui, parce qu'on a manqué de me donner ce qui ne m'étoit pas dû. Si cette règle si simple, et dont la vérité est si frappante, étoit observée, combien de plaintes et de murmures seroient supprimés !

C'est ainsi que les derniers deviendront les premiers, et que les premiers seront les derniers. Il ne faut pas prendre cette proposition dans son universalité

absolue, et croire que tous ceux qui se sont livrés tard au service de Dieu précéderont pour cela ceux qui l'ont servi de bonne heure. Loin de nous cette pensée, aussi injurieuse à la sagesse qu'à la justice divine, et qui tendroit à encourager les délais de la conversion, si sévèrement condamnés. L'idée du divin Sauveur est seulement que parmi ceux qui sont les derniers dans l'ordre de la vocation, plusieurs deviendront les premiers dans l'ordre de la gloire; que l'on verra des pénitens plus pénétrés d'humilité, plus enflammés de charité, s'élever au-dessus des justes moins animés de ces vertus; et que ceux qui auront travaillé à leur salut moins long-temps, mais plus fortement, dépasseront ceux qui y auront mis plus de temps et moins d'ardeur.

Car il y aura beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. Vérité terrible, mais incontestable, que nous ne pouvons trop souvent, trop profondément méditer. L'Esprit saint, pour que nous en soyions plus vivement frappés, nous la rappelle fréquemment. Considérez Noé seul avec sa famille, sauvé des eaux du déluge; Loth et ses filles échappant aux flammes de Sodome; deux Israélites parmi tous ceux qui sont sortis d'Egypte, parvenant

à

à la terre promise. Voyez dans Isaïe, les élus comparés au petit nombre d'olives restées après la récolte (1). Ecoutez le Sauveur déclarant que la porte de la perdition est large, et la foule qui s'y précipite, nombreuse ; que celle du salut est étroite, et que peu de personnes la trouvent (2). Mais est-il nécessaire de recourir à l'autorité sacrée pour se convaincre du petit nombre de ceux qui seront sauvés ? Jetez les yeux sur le monde ; et sans parler même des peuples qui vivent dans les ténèbres de l'erreur, examinez si parmi les hommes éclairés des lumières de la foi, il en est beaucoup qui ayent droit à la récompense divine. Comparez la loi de Jesus-Christ à son exécution ; ses principes, aux maximes mondaines ; ses règles, à nos mœurs. Retranchez de la masse des hommes avec lesquels vous passez vos jours, d'abord tous ceux qui

(1) Hæc erunt in medio terræ, in medio populorum : quomodò si paucæ olivæ, quæ remanserunt, excutiantur ex oleâ. *Isa.* XXIV, 13.

(2) Intrate per angustam portam : quia lata porta, et spatiosa via est, quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam. Quàm angusta porta, et arcta via est, quæ ducit ad vitam : et pauci sunt, qui inveniunt eam. *Matth.* VII, 13 *et* 14.

se font une gloire de n'avoir point de religion ; ensuite ceux qui, sans avoir cette funeste manie, vivent comme s'il n'y avoit pas de Dieu, s'abandonnent sans frein et sans mesure à toute l'impétuosité de leurs passions ; enfin ceux qui, plus modérés dans leurs désirs, ne se permettent que les défauts qui les flattent le plus, remplissent d'ailleurs les devoirs qui les gênent le moins, et qui voudroient, dans leurs vaines pensées, arriver par les aisances, par les agrémens, par les plaisirs de la vie, au bonheur du ciel. Que restera-t-il, grand Dieu ! pour le salut ? Cherchez, parmi ceux mêmes qui se disent chrétiens, les vertus chrétiennes : l'humilité, l'abnégation, la mortification, la résignation, la charité, qui sont dans notre sainte loi, non de simples conseils, mais de strictes préceptes. Après cet examen, vous sera-t-il encore possible de douter de la maxime de notre évangile, qu'il y a peu d'élus ?

Quel est donc l'aveuglement, quelle est l'inconséquence de ceux qui prétendent justifier leur conduite par les exemples qui les environnent ; qui croient s'excuser de l'omission des devoirs ou de la pratique des vices, en disant qu'ils ne font que ce que tout le monde fait, et

qu'agir autrement, seroit se singulariser ! Cette excuse que vous alléguez, fait elle-même votre condamnation. C'est précisément parce que le monde agit ainsi, que vous devez agir autrement. Le monde, vous ne pouvez en douter, est dans la voie de perdition : le suivre, c'est donc évidemment courir à votre perte. En vous associant à ses actions, vous partagez son sort. Dès que vous imitez ses exemples, vous vous soumettez à sa condamnation. Votre raisonnement revient à dire que vous aimez mieux vous damner avec la multitude, que vous sauver avec le petit nombre. C'est en se singularisant par leurs vertus, que tous les saints sont parvenus à la gloire : il n'y a pas pour vous d'autre moyen de salut que pour eux. Quand les libertins vous traitent d'homme singulier, commencez à croire que vous êtes dans la route du ciel, et n'estimez votre conduite qu'autant qu'elle sera différente de la leur.

Le nombre des élus est petit. En conclurons-nous avec les disciples : Qui donc peut être sauvé (1) ? Désespérerons-

(1) Auditis autem his, discipuli mirabantur valdè dicentes : Quis ergo poterit salvus esse ? *Matth.* XIX, 25.

nous de notre salut? Ah! gardons-nous de cette fatale pensée, ce seroit le plus grand de nos malheurs. Concluons au contraire du petit nombre des élus, que nous devons faire tous nos efforts pour en être. Lorsque dans les temps de contagion, la mort se promène sur nos villes et sur nos campagnes, moissonnant un grand nombre de têtes, courez-vous au-devant de ses coups? ne cherchez-vous pas même à vous préserver de ses atteintes, à vous séquestrer de la foule des mourans, à vous éloigner de leur air empesté? Les précautions que vous prenez pour la vie de votre corps, employez-les au salut de votre ame. Fuyez l'air pestilentiel qu'exhalent tant de malades qui vous environnent; garantissez-vous de leur souffle contagieux. Connoissant les causes de leurs maux, évitez-les avec soin; et vivant autrement qu'ils n'ont vécu, méritez de ne pas éprouver leur triste sort.

ÉVANGILE

Du dimanche de la Sexagésime.

Parabole de la semence tombée sur différens terrains.

COMME le peuple s'assembloit en foule, et qu'on accouroit des villes vers Jesus, il leur dit en parabole : Un semeur sortit pour semer son grain ; et comme il le semoit, une partie tomba le long du chemin, où elle fut foulée aux pieds, et les oiseaux du ciel la mangèrent : une autre partie tomba sur un terrain pierreux ; et après avoir levé, elle sécha, parce qu'elle n'avoit pas d'humidité : une autre tomba parmi les épines, lesquelles venant à croître en même temps, l'étouffèrent : une autre partie tomba sur la bonne terre, et ayant levé, porta du fruit au centuple. En disant cela il s'écrioit : Que celui là entende, qui a des oreilles pour entendre. Ses disciples lui demandèrent ce que signifioit cette parabole. Il leur dit : il vous a été accordé de connoître les mystères du royaume des cieux ; mais aux autres, il est parlé

en paraboles, afin qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en entendant ils ne comprennent point. Voici donc le sens de cette parabole. La semence est la parole de Dieu. Ce qui tombe le long du chemin, marque ceux qui écoutent: mais le diable vient ensuite, et enlève la parole de leur cœur, afin qu'ils ne soient pas sauvés en croyant. Ce qui tombe sur un terrain pierreux, indique ceux qui, ayant écouté la parole, la reçoivent avec joie: mais ils n'ont point de racines; ils ne croient que pendant un temps, et au moment de la tentation, ils se retirent. Ce qui est tombé parmi les épines, a rapport à ceux qui ont écouté la parole, mais en qui elle est ensuite étouffée par les sollicitudes, par les richesses, et par les plaisirs de la vie, et qui ne rapportent point de fruit. Enfin, ce qui tombe en bonne terre, ce sont ceux qui, ayant écouté la parole avec un cœur bon et excellent, la retiennent, et rendent du fruit par la patience. (*Luc.* VIII. 4 *et* 15).

EXPLICATION.

Comme le peuple s'assembloit en foule, et qu'on accouroit des villes

vers Jesus, il leur dit cette parabole. Cette multitude qui s'empresse autour de Jesus-Christ, qui accourt auprès de lui, et des villes, et des campagnes, est bien propre à nous édifier. Nous lisons même dans saint Matthieu et dans saint Marc, que la foule étoit telle, que pour pouvoir lui donner plus facilement ses instructions, se trouvant sur le bord de la mer, il fut obligé de monter sur une barque, d'où il proposa sa parabole au peuple qui étoit sur le rivage (1). Et c'est ce même peuple, aujourd'hui si empressé, et en apparence si docile, qui dans peu de temps demandera à haute voix sa mort, et criera qu'on le crucifie. Image sensible, et en même temps bien douloureuse, de ce qui se passe tous les jours au sein du christianisme. Nous voyons souvent les chaires chrétiennes entourées d'un concours d'auditeurs, dont l'attention et le recueillement présentent à nos regards le spectacle le plus édifiant ; mais, hélas ! au sortir de ces saintes assemblées, un grand nombre de ces mêmes hommes nous offre un spec-

(1) Et congregatæ sunt ad eum turbæ multæ, ita ut in naviculam ascendens sederet ; et omnis turba stabat in littore. *Matth.* XIII, 2. *Marc.* IV, 1.

tacle tout différent. Combien d'entr'eux passent avec indifférence du temple, aux lieux de leurs dissolutions; tout pleins des vérités saintes, courent en perdre le souvenir dans des plaisirs criminels, et, selon l'expression de l'apôtre, crucifier de nouveau dans eux-même, le Dieu dont peu auparavant ils écoutoient avec une apparente docilité les instructions (1)! Chrétiens, qui êtes coupables de cette déplorable contradiction, cherchez-en dans vous-même le principe. Ce sont les dispositions que vous apportez à la parole sainte, les sentimens dans lesquels vous l'écoutez, qui vous la rendent inutile. Elle est encore aussi forte, aussi puissante que lorsque dans la bouche de Jonas, elle convertit Ninive. C'est vous qui n'êtes pas ce qu'étoient les ninivites: aussi pécheurs qu'eux, vous êtes plus endurcis. Vous écoutez comme eux la voix de Dieu; mais vous ne l'écoutez pas avec le même esprit: vous ouvrez comme eux vos oreilles à la vérité pour l'entendre; mais au contraire d'eux, vous fermez vos cœurs pour ne pas la recevoir. Jesus-Christ, dans la parabole qu'il propose

(1) Rursùm crucifigentes sibimetipsis Filium Dei. *Ad Heb.* VI, 6.

aux juifs, et dans l'explication qu'il daigne en donner à ses apôtres, nous montre quels sont les obstacles que nous mettons à l'effet de la prédication évangélique.

Un semeur sortit pour semer son grain.... La semence est la parole de Dieu. Considérons quelle est la parole de Dieu, et où nous devons la trouver. La parole de Dieu est celle qui a été prêchée d'abord par Jesus-Christ, que son père en avoit chargé; ensuite par ses apôtres, qu'il a envoyés, comme il avoit été envoyé lui-même (1), leur ordonnant d'enseigner toutes les nations, et leur promettant son assistance tous les jours, jusqu'à la consommation du siècle (2); enfin par les successeurs, qu'en vertu de ce précepte et de cette promesse, les apôtres se sont donnés, et qui, de génération en génération, ont

(1) Sicut misit me Pater, et ego mitto vos. *Joan.* XX, 21.

(2) Et accedens Jesus locutus est eis, dicens: Data est mihi omnis potestas in cœlo, et in terrâ. Euntes ergo docete omnes gentes: baptisantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritûs sancti: docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis. Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi. *Matth.* XXVIII, 18, 19 *et* 20.

continué leur ministère. Tel est donc le signe auquel on doit reconnoître la parole de Dieu, et la distinguer de la parole des hommes : la perpétuité du ministère. Ainsi, le catholique est assuré d'entendre la vraie parole de Dieu, parce que le pasteur, le prédicateur qui la lui annoncent sont envoyés pour l'instruire, par son évêque, qui lui-même tient sa mission par une succession non interrompue des apôtres, de Jesus-Christ, de Dieu le père. C'est constamment la même mission étendue dans toutes les parties de la catholicité, et prolongée dans toute l'étendue des siècles : mais cette parole divine n'existe que dans l'église catholique. Les évêques, légitimes successeurs des apôtres, ont seuls le droit de dire, comme eux : Nous sommes les ambassadeurs de Jesus-Christ ; c'est Dieu lui-même qui exhorte par notre bouche (1). Seuls, ils doivent être considérés comme les ministres de Jesus-Christ, et comme les dispensateurs des mystères de Dieu (2). Hors de l'église il n'y a point de parole

(1) Pro Christo ergo legatione fungimur, tanquàm Deo exhortante per nos. II. *Cor.* V, 20.

(2) Sic nos existimet homo ut ministros Christi; et dispensatores mysteriorum Dei. I. *Cor.* IV, 1.

de Dieu, parce que ce n'est pas de sa part, avec son autorité, en vertu de sa mission, qu'elle est annoncée. C'est la parole de *Luther* et de *Calvin*, que prêchent les ministres de leurs sectes. C'est la parole des auteurs de leur scission, que prêchent les ministres schismatiques, depuis le schisme de Novatien, jusquà celui qui désole l'église gallicane; et les uns et les autres tiennent leur mission des hommes, et non de Dieu: ils répandent une parole humaine; ils ne prêchent point la parole divine.

De ces vérités claires et certaines, tirons quelques conséquences morales. D'abord, que d'actions de grâces n'avons-nous pas à rendre à Dieu, de nous avoir placés au milieu de sa parole sainte, de l'entendre journellement retentir à nos oreilles, de pouvoir sans cesse nous pénétrer de ses salutaires instructions, et nous ranimer par ses vives exhortations! Il n'a point accordé le même bienfait à tant d'autres nations, à qui il n'a pas daigné manifester ses justices (1). Combien de malheureux, au sein même du christianisme, accourent aux pieds des

(1) Non fecit taliter omni nationi : et judicia sua non manifestavit eis. *Psalm.* CXLVII, 20.

chaires où leurs ancêtres entendoient la parole de Dieu, et ne trouvent plus que la parole de l'homme! Ils y cherchent le soutien de la vie, et ne reçoivent que des poisons mortels; ils interrogent la vérité, et c'est l'erreur qui leur répond. Ce n'est que sur nous, que luit la lumière céleste. Ainsi la terre de Gessen, qu'habitoit le peuple de Dieu, jouissoit seule des rayons du soleil, tandis que le reste de l'Egypte étoit plongé dans d'épaisses ténèbres.

Mais en reconnoissant ce bienfait signalé de la Providence, gardons-nous soigneusement de le perdre. Attachons-nous fortement au corps des pasteurs légitimes, seuls dépositaires de la parole divine, seuls capables de l'annoncer (1). Fuyons ces chaires empestées, où siégent des imposteurs prophétisant faussement au nom de Dieu qui ne les a pas envoyés, et qui ne leur a pas confié ses commandemens (2). Hélas! dans ces derniers temps, ce nouveau mal est

---

(1) Qui habet sermonem meum, loquatur sermonem meum verè. *Jerem.* XXIII, 28.

(2) Et dixit Dominus ad me : Falsò prophetæ vaticinantur in nomine meo. Non misi eos, et non præcepi eis. *Jerem.* XIV, 14.

encore venu se joindre à tous les autres, pour attaquer notre foi. Ce n'étoit pas assez que l'hérésie s'armât contre ses dogmes, que l'incrédulité s'efforçât de miner, et d'ébranler ses fondemens; il a fallu encore que le schisme vînt séduire ses défenseurs, et en faire de nouveaux ennemis, d'autant plus dangereux, qu'ils ont l'insidieuse prétention de la défendre, et que c'est en arborant ses étendards qu'ils tournent contre elle leurs armes. Repoussons avec fermeté leurs perfides insinuations; confondons-les, en leur faisant lire leur réprobation dans le titre même de leur mission; montrons-leur, qu'envoyés par des hommes, ils ne peuvent pas être les porteurs de la parole de Dieu.

Comme il semoit, une partie tomba le long du chemin, où elle fut foulée aux pieds, et les oiseaux du ciel la mangèrent..... Ce qui tombe le long du chemin, marque ceux qui écoutent : mais le diable vient ensuite, et enlève la parole de leur cœur, afin qu'ils ne soient pas sauvés en croyant. Sous l'emblême d'une semence qui, tombant dans différens terrains, produit différens effets, Jesus-Christ nous présente les divers auditeurs de la parole sainte, et les effets

variés qu'elle produit en eux. Il les rapporte à quatre classes différentes. La première est composée de ceux dans qui la parole divine ne pénètre point, et qu'elle ne frappe qu'à l'extérieur. Comme la semence tombée sur le grand chemin, n'entre pas dans la terre, mais reste à la surface, elle y est foulée aux pieds: image du mépris que font ces hommes de la parole sainte. Elle est enlevée par les oiseaux, qui représentent le démon occupé sans cesse à nous enlever la parole divine, et à empêcher qu'elle ne pénètre et ne fructifie dans nous. Cette première classe d'auditeurs est la plus vicieuse de toutes, parce qu'elle pèche par sa volonté même. Ce sont eux qui ferment l'entrée de leur cœur, par les dispositions qu'ils apportent à la prédication, et par l'esprit qui les y conduit. Entrons à ce sujet dans quelques détails.

Esprit de dissipation. Comme on est venu au sermon par coutume, par respect humain, par oisiveté, peut-être par des motifs plus répréhensibles encore, pour y voir des objets dangereux, ou pour se donner soi-même en spectacle, on y assiste sans aucune attention. On y assiste, c'est-à-dire, le corps est présent, mais l'esprit est éloigné. Etant rempli d'idées

étrangères, toujours profanes, quelquefois criminelles, le discours sacré est l'objet dont il s'occupe le moins. La parole sainte n'est qu'un son qui se perd dans les airs, qui frappe à peine l'oreille. Tel auditeur, au sortir de la prédication, auroit peine à dire quel en a été le sujet.

Esprit de curiosité. On veut connoître par soi-même un prédicateur dont on a entendu parler : on espère entendre des choses nouvelles. On se rend à l'assemblée des fidèles, comme immédiatement après on courra à quelqu'assemblée profane, ou à quelqu'action théâtrale, pour être récréé quelques instans par la variété de ses passe-temps. Ainsi Hérode désira de voir Jesus-Christ uniquement pour être amusé par le spectacle de quelque prodige; mais le Sauveur punit l'indiscrétion de son désir par un dédaigneux silence, et refusa de se manifester à lui. De même la vérité ne daigne pas se faire connoître à ceux qu'une vaine curiosité conduit à ses leçons.

Esprit de délicatesse mondaine. On vient à la parole divine, comme à un discours académique; non pour recevoir les instructions qu'elle renferme, mais pour admirer l'éloquence dont elle est revêtue. On néglige les vérités qu'elle enseigne;

on ne s'occupe que des ornemens qui la parent. On recherche le prédicateur, non le plus solide, non le plus instructif, non le plus persuasif, mais le plus disert, le plus fleuri, le plus agréable. Ils se disent les uns aux autres, dit le Seigneur à Ezéchiel : Venez; allons entendre quelle est cette parole du Seigneur. Un peuple nombreux vient se ranger auprès de toi ; ils écoutent ce que tu leur dis, et ils ne le font pas, puisqu'ils le regardent comme un objet d'amusement. Tu n'es pour eux que comme une douce musique, qui flatte agréablement leurs oreilles (1). Les habitans de Lystres veulent adorer Paul, comme le dieu de l'éloquence; mais ils refusent de reconnoître le Dieu qu'il leur annonce.

Esprit de critique. On va écouter un prédicateur, comme ces émissaires perfides que les pharisiens envoyoient auprès

(1) Dicunt unus ad alterum, vir ad proximum suum loquentes : Venite, et audiamus quis sit sermo egrediens à Domino. Et veniunt ad te quasi si ingrediatur populus, et sedent coràm te populus meus : et audiunt sermones tuos, et non faciunt eos ; quia in canticum oris sui vertunt illos.... et es eis quasi carmen musicum, quod suavi, dulcique sono canitur : et audiunt verba tua, et non faciunt ea. *Ezech.* XXXIII, 30, 31 *et* 32.

de Jesus-Christ pour le surprendre dans ses discours (1). On s'érige un tribunal, où on ose juger cette parole redoutable, qui au dernier jour deviendra elle-même notre juge (2). On observe avec attention, on relève avec amertume les parties foibles d'un discours; on se fait gloire d'être difficile : et tout ce que l'on conserve dans l'esprit, d'un sermon que l'on a écouté, ce sont les défauts que l'on y a remarqués. Quelquefois même on pousse l'indécence de ses censures jusqu'à la raillerie. Non content de repousser loin de soi les effets salutaires du ministère évangélique, on étouffe encore dans les autres les fruits qu'il y auroit produits. On fait l'office du démon, qui enlève la semence pour l'empêcher de germer.

Esprit de contention. On prétend prescrire aux envoyés de Jesus-Christ, et les sujets qu'ils traiteront, et jusqu'à la manière dont ils en parleront. Nous leur permettons, nous leur savons même gré de tonner contre les vices des autres;

---

(1) Et observantes miserunt insidiatores, qui se justos simularent, ut caperent eum in sermone. *Luc.* XX, 20.

(2) Qui.... non accipit verba mea : habet qui judicet eum. Sermo, quem locutus sum, ille judicabit eum in novissimo die. *Joan.* XII, 48.

mais nous voulons qu'ils respectent les nôtres : et nous applaudissons à leur zèle, pourvu que nous n'en soyions pas l'objet. Nous écoutons avec plaisir les vérités consolantes qui rassurent les consciences inquiètes ; nous nous révoltons contre les vérités terribles qui ébranlent les consciences égarées. Nous répétons, non pas hautement peut-être, mais dans le fond de nos cœurs, ce que disoient les juifs à Isaïe : Nous vous demandons, non pas ce qui est juste et droit ; mais ce qui nous plaît : donnez-nous des erreurs flatteuses, plutôt que des vérités désagréables (1). Nos passions, soulevées contre ce qui les contrarie, traitent les mouvemens du zèle, de vaines déclamations ; les peintures frappantes des mœurs, de personnalités odieuses ; les règles les plus exactes de la morale chrétienne, d'exagérations, dont on doit rabattre ce qui est de trop, c'est-à-dire, tout ce qui déplaît.

Esprit d'aveuglement. On ne veut point s'appliquer personnellement les vérités que l'on entend : on les croit inutiles pour

(1) Nolite aspicere nobis ea, quæ recta sunt : loquimini nobis placentia, videte nobis errores. *Isa.* XXX, 10.

soi, étrangères à soi. On n'est que trop clairvoyant pour tout ce qui concerne les autres : on saisit avec avidité tout ce qui peut avoir rapport au prochain ; on en jouit avec une joie maligne ; on en fait des allusions, des rapprochemens, des applications contraires, toujours à la charité, souvent à la justice et à la vérité. Il n'y a que soi-même à qui on ne pense point Tout le monde vous reconnoît au tableau de la passion qui vous domine ; dans les traits dont elle est peinte, chacun reconnoît vos traits. Cette peinture générale semble être votre portrait particulier; vous êtes le seul qui n'imaginiez pas de vous y reconnoître. Combien d'auditeurs auroient besoin d'avoir à leurs côtés un Nathan, pour leur ouvrir les yeux, et leur dire : C'est vous qui êtes cet homme.

Pouvons-nous nous dissimuler que c'est dans quelqu'une de ces coupables dispositions, que la plupart des hommes viennent se présenter à la parole divine. Dans l'auditoire le plus nombreux, combien peu d'auditeurs chrétiens! Et retournant nos pensées sur nous-mêmes, n'avons-nous pas de bien graves reproches à nous faire à cet égard ? Apportons-nous aux instructions de l'église l'attention, la do-

cilité, la pureté d'intention, le désir d'en profiter, qui peuvent seuls nous en procurer le fruit? Et comment voulons-nous que la semence précieuse de la parole fasse germer la grâce dans nos cœurs, si elle-même n'y pénètre pas? Ne nous faisons point illusion : cette parole sainte, si elle ne nous rend pas meilleurs, nous fait devenir plus mauvais. Nous en sortons nécessairement, ou avec un mérite, ou avec un tort de plus.

Une autre partie tomba sur un terrain pierreux; et après avoir levé, elle sécha, parce qu'elle n'avoit pas d'humidité... Ce qui tombe sur un terrain pierreux indique ceux qui, ayant écouté la parole, la reçoivent avec joie : mais ils n'ont point de racines; ils ne croient que pendant un temps, et au moment de la tentation ils se retirent. Cette seconde classe d'auditeurs apporte à la parole divine des dispositions moins coupables que la précédente. La précieuse semence ne reste pas chez eux à la surface : elle pénètre au dedans; elle y germe même. Pourquoi donc n'y fructifie-t-elle pas? La parole divine les éclaire; elle les touche. Pourquoi donc ne les convertit-elle pas? C'est qu'ils ne lui présentent pas assez de profondeur, pour qu'elle puisse

jeter et étendre ses racines. Elle rencontre dans eux des ames droites, mais foibles; sensibles, mais légères; aimant le bien, mais entraînées au mal. Elle y est reçue d'abord avec joie; mais l'instant d'après elle y est contrariée et combattue. Elle entre dans le cœur au milieu des passions dont il est rempli, qui la compriment, et opposent de tous côtés de durs obstacles à son accroissement. Elle y trouve un fond d'aridité funeste à son développement; et privée de l'onction qui lui seroit nécessaire, elle se dessèche, et périt bientôt faute d'aliment.

Combien en est-il parmi nous qui doivent se reconnoître à cette parabole du Sauveur! Rappelons-nous avec douleur et confusion toutes les impressions que le Seigneur avoit daigné faire sur nous, par le ministère de sa parole, et qui ont été, hélas! si passagères; tous les sentimens pieux, qui ont expiré avec les discours qui les avoient fait naître; tous les mouvemens de ferveur et de componction, qui se sont évanouis au sortir du lieu saint, comme des vapeurs qui se dissipent au grand air; toutes les résolutions, que nous avions crues si fortes, et qui sont venues se briser contre la première occasion de péché. N'avons-nous

pas même à nous reprocher d'avoir cherché volontairement à étouffer ces salutaires inspirations, pour qu'elles ne troublassent pas nos criminels plaisirs. Félix est frappé, il est même épouvanté des grandes vérités que saint Paul lui annonce; et le seul effet qui en résulte, est d'éloigner saint Paul de sa présence.

Cette disposition de légèreté et d'inconstance, que tant d'auditeurs apportent à la parole sainte, est d'autant plus funeste, qu'elle les tranquillise sur l'état présent de leur ame, et les rassure sur son état futur. Ils prennent leurs velléités transitoires pour un fond de justice et de vertu, que Dieu récompensera; et ils espèrent que quelqu'inspiration plus forte encore, quelque grâce plus puissante, les retirera un jour du péché où ils languissent. Illusion déplorable ! dangereuse suggestion de l'ennemi du salut ! C'est une erreur bien grossière de se flatter que l'abus des grâces divines ne sera pas puni par la soustraction de grâces plus abondantes. Il leur arrivera le contraire de ce qu'ils attendent. Ils ont négligé les pieux mouvemens qu'excitoit en eux la parole divine; Dieu, pour première punition, permettra qu'elle n'en excite plus aucun. A force de repousser ses salutaires

impressions, ils y deviendront insensibles; ils tomberont dans l'état de ces membres déjà morts, qui ont perdu tout mouvement, et jusqu'à toute espèce de sentiment.

Une autre partie tomba parmi les épines, lesquelles venant à croître en même temps, l'étouffèrent..... Ce qui tombe parmi les épines a rapport à ceux qui ont écouté la parole, mais en qui elle est ensuite étouffée par les sollicitudes, par les richesses et par les plaisirs de la vie, et qui ne rapportent point de fruit. Voici une troisième espèce d'auditeurs, qui apporte à la parole divine des dispositions encore plus favorables que la précédente, et dans lesquels cependant elle ne fructifie pas davantage. La semence sainte tombe dans un sol fertile, dans une ame profondément touchée des vérités qui y sont déposées; elle ne rencontre pas de pierres, c'est-à-dire, de passions violentes, qui s'opposent à sa croissance; elle trouve l'onction qui la développe: en conséquence elle y germe, elle y étend librement ses racines, elle s'élève même; et ce n'est qu'au moment de porter du fruit, qu'elle avorte. Des épines funestes, des attachemens dangereux, qui étoient foibles dans les com-

mencemens, dont on avoit eu l'imprudence de ne pas prévoir l'accroissement, se sont élevés avec elle; et gagnant successivement et par degrés le dessus, ils l'ont absolument dominée, et ont fini par l'étouffer entièrement. Examinons, et ce que sont ces épines qui désolent la moisson du Seigneur, et quels en sont les déplorables effets. Les sollicitudes, les richesses, les plaisirs de la vie, que Jesus-Christ nous représente sous l'emblême des épines, ne sont pas des choses criminelles en elles-mêmes; c'est l'abus que nous en faisons, c'est l'affection que nous y portons qui les rendent telles. Le divin Sauveur compare ces divers attachemens aux épines, parce qu'ils produisent le même effet. S'ils commencent à présenter sur notre route quelques fleurs agréables, bientôt ils l'embarrassent : ils nous font ensuite sentir leurs pointes aiguës, et ils finissent par nous en déchirer.

Voyez cet homme, qui a reçu avec docilité et avec joie la parole divine, qui en a profité, qui cultive avec soin les vertus qu'elle a fait germer dans son cœur, mais qui nourrit en même temps l'amour des choses du siècle, des richesses, des plaisirs. Comme cet amour, modéré dans ses commencemens, ne l'en-

traîne

traîne pas à des fautes graves, il imagine que l'amour sincère qu'il a pour ses devoirs n'en sera pas contrarié; il se persuade qu'il sera toujours en son pouvoir de le tenir dans la même mesure, de concilier ses principes avec ses penchans, d'allier ses inclinations et ses devoirs, de conserver ses vertus en satisfaisant ses goûts; il croit, contre la parole formelle de Jesus-Christ, qu'il pourra servir à-la-fois deux maîtres, et continuer d'aimer le monde, sans cesser d'aimer Dieu (1); et il espère acquérir le bonheur de la vie future, en jouissant des agrémens de la vie présente. Cependant ces attachemens profanes s'accroissent et se fortifient, et dans la même proportion diminuent et affoiblissent les inclinations religieuses. Ce qui est le plus malheureux, c'est qu'on ne s'aperçoit pas soi-même de l'agrandissement des uns, et de l'altération des autres, qui se font par des gradations insensibles; parce que l'on continue les mêmes pratiques, on se croit

(1) Nemo potest duobus dominis servire : aut enim unum odio habebit, et alterum diliget; aut unum sustinebit, et alterum contemnet. Non potestis Deo servire, et mammonæ. *Matth.* VI, 24.

les mêmes vertus : on prend la routine que l'on suit toujours, pour de saintes habitudes que l'on croit avoir acquises. Les actes extérieurs sont encore les mêmes; le cœur est déjà tout différent. Mais après avoir perdu le goût des pieux exercices, on ne tarde pas à en perdre aussi l'usage. On se lasse facilement de ce que l'on fait sans inclination, et avec contrainte. On trouve des occasions de se dispenser de quelques pratiques; on se fait des prétextes pour en omettre quelques autres. On se justifie facilement à soi-même ces relâchemens, que l'on juge légers, parce qu'ils ne sont pas accompagnés de désordres; et on croit encore tendre à la perfection, qu'on est déjà tombé dans la tiédeur : de cet état au péché, l'intervalle est petit. Et voilà où conduisent, de degrés en degrés, les attachemens profanes, quand on ne les déracine pas de bonne heure. Voyez avec quel soin, quelle persévérance, le cultivateur intelligent arrache les herbes vicieuses qui infectent son champ. Il faut, ou qu'elles étouffent le froment, ou qu'elles en soient étouffées : il faut que l'amour du monde soit détruit par l'amour de Dieu, ou le détruise. Plaise à Dieu,

que nous n'ayions pas été comme tant d'autres, ou que nous ne soyions pas prêts de devenir de tristes exemples de ces funestes décadences. Il n'est qu'un moyen de prévenir ce malheur : c'est d'arracher de notre cœur toutes ces vaines affections mondaines. Usons des choses de ce monde, Dieu nous le permet, puisqu'il les a créées pour nous; mais usons-en, selon le précepte du grand apôtre, comme n'en usant pas(1). Usons-en, sans nous y livrer; jouissons-en, sans nous y fixer. Que les amusemens du siècle soient le délassement de nos occupations; qu'ils n'en deviennent jamais l'objet. Permettons-leur de reposer notre esprit, ne souffrons jamais qu'ils captivent notre cœur.

Une autre partie tomba sur la bonne terre, et ayant levé, porta du fruit au centuple.... Ce qui tombe en bonne terre, ce sont ceux qui, ayant écouté la parole avec un cœur bon et excellent, la retiennent, et rendent du fruit par la patience. D'après ce que nous avons exposé, il est aisé de juger quels sont les heureux auditeurs dans lesquels la parole divine

(1) Qui utuntur hoc mundo, tanquàm non utantur. 1. *Corinth.* VII, 31.

produit des fruits abondans : ce sont ceux qui, en premier lieu, lui donnent entrée dans leur cœur, et l'écoutent avec les sentimens qu'elle demande; qui, en second lieu, après l'avoir reçue, en retiennent précieusement les impressions; qui, en troisième lieu, la cultive soigneusement en écartant les obstacles à son accroissement. Voilà cette terre fertile, cette terre de bénédiction qui, selon les textes de saint Matthieu et de saint Marc sur la même parabole, rapporte du fruit, et donne, l'une cent, l'autre soixante, l'autre trente pour un (1). Car les dispositions pieuses ne le sont pas toutes également; et la semence de la parole sainte fructifie plus ou moins, selon qu'elle trouve une terre plus ou moins bien préparée à la recevoir, plus ou moins bien cultivée quand elle y est reçue. Méritons d'en retirer les fruits les plus abondans,

(1) Qui verò in terram bonam seminatus est, hic est qui audit verbum, et intelligit, et fructum affert, et facit aliud quidem centesimum, aliud autem sexagesimum, aliud verò trigesimum. *Matth.* XIII, 23.

Et hi sunt, qui super terram bonam seminati sunt, qui audiunt verbum, et suscipiunt, et fructificant, unum triginta, unum sexaginta, et unum centum. *Marc.* IV, 20.

d'abord en perfectionnant nos dispositions à l'entendre, et ensuite en ne nous relâchant jamais de notre attention à conserver, à fomenter, à accroître ses saintes impressions.

Cette parabole nous présente une considération bien douloureuse ; c'est la quantité de semence qui se perd, ou sur le chemin, ou parmi les pierres, ou entre les épines, et la petite portion qui est reçue dans la bonne terre. En jetant les yeux sur un nombreux auditoire, on se demande avec effroi : combien y aura-t-il de personnes à qui la parole qu'elles vont entendre sera solidement utile ? Humilions-nous à cette affligeante idée, et tremblant pour nous-mêmes, travaillons de tout notre pouvoir à être du petit nombre de ceux qui sauront recueillir et conserver les fruits de la parole divine.

En disant cela, Jesus s'écrioit : Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre. Ses disciples lui demandèrent ce que signifioit cette parabole. Il leur dit : Il vous a été accordé de connoître les mystères du royaume des cieux ; mais aux autres il est parlé en paraboles, afin qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en entendant ils ne comprennent point. Cette réponse du

divin Sauveur à ses disciples, est rapportée avec plus de détail par saint Matthieu. Ils lui demandent pourquoi il parle en paraboles (1). Il leur répond en rappelant la prophétie d'Isaïe sur l'aveuglement du peuple juif : l'esprit de ce peuple s'est appesanti ; ils ont prêté l'oreille avec peine ; ils ont fermé les yeux pour ne point voir, leurs oreilles pour ne pas entendre, de peur que leurs esprits ne comprennent, qu'ils ne se convertissent, et que je ne les guérisse (2). Ainsi, commençoit dès-lors le châtiment de cette nation prévaricatrice. Souvent Jesus-Christ lui avoit exposé sa doctrine avec une simplicité, une clarté, qui la mettoient à la portée des auditeurs les moins instruits. Mais les juifs avoient refusé généralement de l'entendre. Ils ne pouvoient s'empêcher d'être frappés des

---

(1) Et accedentes discipuli dixerunt ei : Quare in parabolis loqueris eis? *Matth.* XIII, 10.

(2) Et adimpletur in eis prophetia Isaiæ dicentis : auditu audietis, et non intelligetis, et videntes videbitis, et non videbitis. Incrassatum est enim cor populi hujus, et auribus graviter audierunt, et oculos suos clauserunt : ne quandò videant oculis, et auribus audiant, et corde intelligant, et convertantur, et sanem eos. *Matth.* XIII, 14 *et* 15.

miracles qu'il ne cessoit d'opérer ; mais ils se roidissoient pour ne pas être émus des vérités importantes qu'il leur annonçoit. Ils redoutoient de connoître la vérité, et la vérité les punissoit en se présentant à eux sous des emblêmes qui la voiloient. Mais s'ils eussent voulu prêter quelqu'attention, ils eussent facilement pénétré le sens de ces figures. D'ailleurs Jesus-Christ expliquoit volontiers ses paraboles à ceux qui désiroient sincèrement d'être instruits. Ainsi ce peuple étoit absolument inexcusable de ne pas les comprendre. Nous devons craindre de tomber comme lui dans l'aveuglement volontaire, qui seroit puni de même en nous par un aveuglement pénal. Unissons-nous au contraire aux disciples fidèles, qui demandent au Sauveur d'éclairer leurs esprits; de leur faire parfaitement comprendre sa sainte doctrine; et pénétrons-nous de plus en plus de ces divins préceptes, par notre constante fidélité à les observer.

ÉVANGILE

Du dimanche de la Quinquagésime.

Jesus-Christ prédit sa passion et sa résurrection, et guérit un aveugle auprès de Jéricho.

JESUS prit les douze apôtres avec lui, et il leur dit : voilà que nous allons à Jérusalem ; et tout ce qui a été écrit par les prophètes au sujet du Fils de l'homme, sera accompli ; car il sera livré aux gentils, traité avec dérision, fouetté et couvert de crachats ; et après qu'on l'aura fouetté, on le fera mourir, et il ressuscitera le troisième jour. Mais ils ne comprirent rien à tout cela, et ce discours étoit pour eux une chose cachée, et ils n'entendoient pas ce qu'il leur disoit. Comme il approchoit de Jéricho, il se trouva un aveugle assis sur le bord du chemin, où il demandoit l'aumône. Entendant passer une troupe de gens, il demanda ce que c'étoit. On lui dit que c'étoit Jesus de Nazareth qui passoit. Il se mit aussitôt à crier : Jesus, fils de David, ayez pitié de moi. Ceux qui

alloient devant, le grondoient pour le faire taire; mais il crioit encore plus fort : Fils de David, ayez pitié de moi. Alors Jesus s'arrêtant, commanda qu'on le lui amenât. Et lorsqu'il se fut approché, il lui demanda : que voulez-vous que je fasse ? Seigneur, repartit l'aveugle, que je voie. Jesus lui dit : voyez, votre foi vous a sauvé. Et à l'instant il vit, et il le suivoit en glorifiant Dieu. Et tout le peuple qui le vit, loua Dieu. (*Luc.* XVIII, 31 *et* 43.)

EXPLICATION.

Jesus prit les douze apôtres avec lui, et leur dit : Voilà que nous allons à Jérusalem; et tout ce qui a été écrit par les prophètes au sujet du Fils de l'homme, sera accompli : car il sera livré aux gentils, traité avec dérision, fouetté et couvert de crachats; et après qu'on l'aura fouetté, on le fera mourir, et il ressuscitera le troisième jour. Le moment où Jesus-Christ avoit à consommer son douloureux sacrifice, étoit tout prêt d'arriver. Dans peu de jours devoit être célébrée la pâque, que les juifs fêtoient religieusement depuis quinze cents ans; et à cette époque devoit commencer

la pâque nouvelle, que solenniseroient avec pompe toutes les nations et tous les siècles. Le véritable Agneau pascal, l'Agneau de Dieu, l'Agneau sans tache, alloit être immolé au milieu de tous ces agneaux qui n'étoient que sa figure. Il alloit racheter, non plus un seul peuple, mais tous les peuples de la terre, de la servitude où ils languissoient. Déjà plusieurs fois le divin Sauveur avoit annoncé à ses apôtres les cruelles souffrances et la mort ignominieuse qui l'attendoient au bout de sa carrière. Cet événement étoit sans cesse présent à ses yeux. Il n'étoit descendu sur la terre, que pour y expirer dans les supplices; et il ne s'étoit chargé d'un corps, que pour le porter sur la croix. L'ordre de son Père l'y appeloit; le salut des hommes y étoit attaché. Sans cesse occupé de ce but de sa mission, il y rapportoit toutes ses pensées, toutes ses démarches. Chaque moment de sa vie étoit un pas qu'il faisoit en esprit vers le Calvaire. Connoissant clairement, et l'époque précise, et toutes les circonstances particulières de sa passion, il la contemploit avec tranquillité, et s'avançoit vers elle avec une imperturbable fermeté. Partant pour Jérusalem, où devoit se passer cette lamentable scène, il en

renouvelle la prédiction à ses apôtres. Il leur annonce les opprobres dont il sera abreuvé, les supplices dont il sera tourmenté, et la mort affreuse qu'on lui fera subir. Il leur déclare que c'est là le motif, l'objet, le terme de son voyage. Tandis qu'ils marchent à sa suite en tremblant, comme le dit un des évangélistes (1), lui seul s'avance calme et serein, et parle du sort épouvantable qui l'attend, comme d'un événement simple, et qui lui seroit étranger. Quel est donc cet homme extraordinaire, qui a le don de prédire ainsi, et sa mort prochaine, et toutes les circonstances qui l'accompagneront? Quel est cet homme qui sciemment et volontairement, assuré de sa destinée, et n'ayant rien qui le contraigne, va se livrer aux outrages, aux tourmens et à la mort? Que l'incrédulité qui lui conteste sa divinité, nous explique comment, ayant le projet de donner au monde une

(1) Erant autem in viâ ascendentes Jerosolymam : et præcedebat illos Jesus, et stupebant; et sequentes timebant. Et assumens iterùm duodecim, cœpit illis dicere quæ essent ei eventura. Quia ecce ascendimus Jerosolymam, et Filius hominis tradetur principibus sacerdotum, et scribis, et senioribus, et damnabunt eum morte, et tradent eum gentibus. *Marc.* x, 32 *et* 33.

religion nouvelle, Jesus-Christ choisit pour moyen, de subir la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse; et comment, afin de se faire adorer comme un Dieu, il imagine de se faire supplicier comme un criminel?

Voici encore une prophétie d'un genre plus extraordinaire: à l'annonce de sa mort, il joint celle de sa résurrection. Quel autre que celui qui se déclaroit le Fils de Dieu pouvoit dire: Je ressusciterai le troisième jour? Que l'on nous cite un mortel qui ait jamais osé hasarder une prédiction de cette espèce? Il étoit bien certain de sa toute-puissance, cet Homme divin qui avoit la confiance d'assurer qu'il la conserveroit même après sa mort, et qu'après qu'on lui auroit ôté la vie, il auroit encore la force de se la rendre. Il a promis sa résurrection, et cela seul montre ce qu'il avoit la certitude d'être: il l'a exécutée, et par-là il nous a donné la certitude de ce qu'il est.

Ce que Jesus-Christ disoit à ses disciples, en marchant vers son supplice, l'église nous le répète de sa part. Elle veut que nous commencions dès ce jour à méditer les mystères de la passion, qu'elle nous fera célébrer dans quelques semaines, et auxquels elle va nous pré-

parer par la sainte quarantaine. Elle rappelle spécialement aujourd'hui à ses enfans les souffrances et la mort de leur Sauveur, pour les détourner par cette pensée profonde et salutaire, des joies immodérées, des débauches, des dissolutions dans lesquelles le vulgaire consume ces derniers jours de carnaval. Ces scandaleuses orgies qui, à la honte de la religion, retracent, surpassent même souvent ce que les fêtes impures du paganisme avoient de plus licencieux, sont les préparations que l'on apporte au carême. On se dispose à la piété par le scandale, au jeûne par la crapule, à la mortification par le libertinage, à la pénitence par le péché. Dans ces jours, où des exemples trop nombreux nous invitent à des excès que la religion abhorre, qui révoltent la raison, qui quelquefois même l'altèrent, jetons les yeux sur notre Dieu, prêt à se livrer pour nous aux opprobres, aux tourmens et à la mort de la croix. Disons-nous : C'est donc par des plaisirs que je vais partager ses souffrances ; c'est par des offenses que je vais payer ses sacrifices ; c'est par des outrages que je vais reconnoître ses bienfaits. Entrons dans l'esprit de l'église ; et nous rappelant pendant combien d'années nous

avons eu le malheur de participer à ces désordres publics, allons, pour les expier, nous unir aux prières qui se font à cette intention. Prosternés devant notre divin Sauveur, présent dans son adorable sacrement, demandons-lui humblement, et pour nous-mêmes, le pardon de toutes les prévarications dont nous nous sommes rendus si long-temps coupables, et pour tant de malheureux qui, dans ces jours de débauches, se plaisent à l'offenser, la grâce de reconnoître leur égarement, et d'en faire une sincère pénitence.

Mais les apôtres ne comprirent rien à tout cela, et ce discours étoit pour eux une chose cachée, et ils n'entendoient pas ce qu'il leur disoit. Le discours du Sauveur étoit parfaitement clair. Il circonstancioit tellement les détails des maux qu'il alloit souffrir, qu'il paroissoit impossible de ne pas le comprendre. Il rappeloit même les prophéties anciennes qui avoient annoncé ses souffrances. Comment donc se fait-il qu'il ne soit pas entendu par ses apôtres, sur-tout leur ayant plusieurs fois répété les mêmes choses? Ces hommes, qui peu de temps après se trouvèrent si éclairés lorsqu'ils eurent reçu les lumières du saint Esprit, étoient encore charnels et grossiers. Ils étoient

bien persuadés que leur Maître étoit le Messie promis à Israël; mais l'idée qu'ils avoient du Messie, étoit absolument opposée à ce que leur disoit Jesus-Christ. Ils s'imaginoient, comme toute leur nation, qu'il deviendroit un monarque puissant, qui délivreroit Israël du joug des Romains, et qui étendroit au loin leur empire et sa domination. Préoccupés de ces vaines idées, dont ils pouvoient d'autant moins se départir, qu'elles flattoient leur ambition, et leur faisoient espérer des places distinguées dans le futur royaume, ils s'efforçoient de concilier cette splendeur mondaine, cette vaste puissance temporelle, dont ils s'attendoient chaque jour à voir leur Maître couronné, avec les humiliations et les souffrances qu'il leur annonçoit : et ne pouvant accorder dans leur esprit des choses aussi contraires, ils finissoient par ne rien comprendre à ce qu'il leur disoit de plus clair.

On nous entretient souvent de ces tourmens, de ces opprobres, que Jesus-Christ annonçoit à ses apôtres; et ils ne font pas sur nous plus d'impression que sur eux. Ce n'est pas que nous ayions la même prévention : et à cet égard ils étoient bien plus excusables que nous. Ce qu'ils

n'avoient pas encore vu, nous le savons. Ils avoient, sur la grandeur de leur Maître, de fausses idées que nous ne pouvons plus avoir. Ils ne croyoient pas à des souffrances qui contrarioient toutes leurs notions ; et nous ne pouvons pas en douter. La cause de leur insensibilité étoit l'ignorance ; la cause de la nôtre, est la mauvaise volonté. Nous ne sommes pas touchés de la passion de notre Sauveur, parce que nous ne voulons pas l'être. Nous nous affectons vivement au récit d'histoires fabuleuses, à la représentation de scènes théatrales, qui toutes nous sont étrangères ; et la mort si douloureuse de notre Dieu, qu'il a voulu souffrir pour nous, pour nous qui l'avions offensé, ne nous frappe pas, ne nous intéresse pas, ne nous émeut pas ! Etrange contradiction de notre cœur, dont le principe est sa malheureuse corruption ! Ces objets profanes ne nous émeuvent si puissamment, qu'en flattant nos passions : la mort sanglante de Jesus-Christ les contrarie. Ce sont nos funestes passions qui tantôt excitent, tantôt repoussent notre sensibilité. Nous sentons les conséquences, qu'entraînent relativement à notre conduite les souffrances du Rédempteur, et nous les craignons. Notre cupidité se ré-

volte contre l'abnégation, notre orgueil contre l'humilité, notre sensualité contre la mortification qu'exige de nous un Dieu dépouillé, souffrant, outragé; nous nous refusons à contempler ce spectacle lamentable que Pilate présenta aux juifs, lorsque, pour les émouvoir, il leur dit: Voilà l'Homme; nous redoutons l'effet que produiroit sur nous cette image touchante; nous l'éloignons de notre esprit, comme un censeur importun de notre vie, et lorsqu'elle nous est présentée, nous nous roidissons contr'elle; nous opposons à l'impression qu'elle pourroit nous faire, l'idée des sacrifices qu'elle nous impose. Nous nous armons pour la combattre, de nos goûts, de nos inclinations, de nos plaisirs, qu'il faudroit lui immoler; et nous nous applaudissons de la funeste victoire, que nous remportons sur notre sensibilité. Voilà, et si nous sommes de bonne foi nous en conviendrons, la véritable cause du peu de sensation que produit en nous la passion de notre Sauveur. C'est notre intérêt, c'est-à-dire, un intérêt mal entendu, le faux intérêt de notre concupiscence, qui étouffe dans nos cœurs le plus naturel, le plus tendre, le plus juste, le plus utile des sentimens.

Il peut sembler étonnant que Jesus-Christ révélât à ses apôtres les douleurs et les humiliations de sa passion, quoiqu'il connût très-clairement que ces hommes simples et attachés à leurs fausses idées, ne comprendroient rien à son discours. Mais le divin Sauveur avoit des pensées plus étendues. Il voyoit que ce qui ne faisoit dans ce moment aucune impression, en feroit dans la suite une très-profonde. Il prévoyoit que ses apôtres, un jour désabusés de leur prévention, se rappelleroient ses paroles; que rendus témoins de sa mort et de sa résurrection, ils rapprocheroient sa prophétie de l'accomplissement; et qu'alors le discours qu'il leur tenoit, seroit à leurs yeux une manifestation de plus de sa divinité. Ce n'est pas pour établir actuellement leur foi, qu'il leur parle ainsi; c'est pour la confirmer et la fortifier un jour. Il portoit ses vues encore plus loin: il pensoit à corroborer la nôtre. Sans doute l'incomparable miracle de la résurrection de Jesus-Christ est, indépendamment de toute prédiction, une démonstration positive de la divinité de sa religion. Mais les vérités les plus certaines acquièrent un nouveau poids de la multiplicité de leurs preuves. Si la certitude du christia-

nisme n'avoit d'autre appui que l'accomplissement des prophéties, ou si elle n'étoit fondée que sur les miracles, le doute seroit encore déraisonnable. Quelle conviction ne doit donc pas opérer le concert de ces incontestables motifs? N'est-ce pas le comble de l'absurdité d'hésiter encore, quand on voit toutes les circonstances de la passion de Jesus-Christ, prédites d'abord par les prophètes, ensuite par lui-même, se réaliser à la lettre, et être suivies de sa résurrection qui avoit été pareillement prophétisée? Incrédules, qui après dix-sept cents ans imaginez de révoquer en doute ces faits divins, c'est à tous les siècles qu'il vous faut les contester. Les siècles antérieurs les ont annoncés; le siècle où ils se sont passés les a attestés; les siècles postérieurs les ont crus. Voilà les autorités auxquelles vous osez opposer la vôtre.

La simplicité des apôtres qui ne comprenoient pas ce que Jesus-Christ leur expliquoit si clairement, nous présente encore une réflexion. Ce sont eux-mêmes qui en font l'aveu; et sans la candeur avec laquelle ils la déclarent, nous l'ignorerions. Et ce sont-là les hommes que l'incrédulité accuse d'avoir cherché à tromper le genre humain! Est-il une

inculpation plus injuste? Comment peut-on soupçonner d'inposture, des hommes assez sincères pour faire connoître eux-mêmes leur grossièreté et leur peu d'intelligence? Une telle alliance de franchise et de fourberie est-elle concevable? C'eût été d'ailleurs un moyen bien extraordinaire pour se donner du crédit, que de commencer par avouer son ineptie et son ignorance. Qui jamais imagina, dans la vue d'inspirer la confiance, de se donner pour un homme sans esprit, sans lumières, sans connoissances?

Comme il approchoit de Jéricho, il se trouva un aveugle assis sur le bord du chemin, où il demandoit l'aumône. Les pères de l'église ont vu dans cet aveugle le symbole de l'aveuglement spirituel où le péché plonge les hommes: état déplorable où les vives lumières de la religion ne frappent plus l'intelligence; où les vérités terribles qu'elle enseigne, une mort certaine, un jugement rigoureux, un supplice sans fin, ne font plus aucune impression; où les dogmes les plus consolans, le bienfait de la rédemption, la contemplation de la miséricorde divine, l'espoir d'une récompense éternelle, n'excitent plus aucune émotion, aucun sentiment. Ces hommes rebelles

à la lumière, comme Job les appelle (1), sont au milieu de la religion, comme l'aveugle au milieu de la nature. Environnés de ses merveilles, ils n'en jouissent pas. Leur ame, fermée comme ses yeux, est devenue de même insensible, ne reçoit plus aucune impression, ni de confiance, ni d'espoir, ni de crainte, ni d'amour. Tels que ce malheureux forcé de rester assis, et de demander l'aumône sur le bord du chemin, ils sont dans l'impuissance de rien faire d'utile; et réduits à l'inaction, ils le sont aussi à la pauvreté, sans vertus, sans bonnes œuvres, sans aucun mérite. La charité de l'église qui leur accorde le secours de ses exhortations et de ses prières, est tout ce qui leur reste.

Mais parmi tant de malheureux traits de conformité entre l'aveuglement de l'ame et celui du corps, il y a une différence bien plus lamentable encore. Celui qui n'est privé que de la vue du corps, sent au moins ce qui lui manque. Avec la connoissance de son état, il a le désir ardent de le voir finir; et s'il croit que quelque remède puisse l'en délivrer, il le recherche avec empressement. Au

(1) Ipsi fuerunt rebelles lumini. *Job.* XXIV, 13.

contraire l'infortuné livré à l'aveuglement spirituel, ne connoît pas son état; il a perdu tout sentiment, jusquà celui de son mal. Il appelle, comme dit Isaïe, mal ce qui est bien, et bien ce qui est mal. Il prend les ténèbres, où il s'égare, pour la lumière; et la lumière, où on veut le rappeler, pour les ténèbres (1). Il se croit heureux de ce qui fait l'excès de son malheur. Loin de désirer la fin de son aveuglement, tout ce qu'il redoute, c'est d'en être retiré. Il repousse les pensées salutaires qui pourroient l'éclairer; et si quelque rayon de la clarté céleste vient luire auprès de lui, il le fuit avec précipitation, et court s'enfoncer dans sa ténébreuse obcurité. Quelle ressource peut-il rester à un malade qui se jette avec vivacité sur tout ce qui irrite l'ardeur de sa fièvre, et qui rejette avec dégoût tout ce qui pourroit la calmer? Ames malheureuses, qui languissez dans ce triste état, qui cependant n'avez pas perdu tout souvenir de cette lumière dont vous jouissiez autrefois, qui sous la vile et épaisse cendre,

(1) Væ qui dicitis malum bonum, et bonum malum: ponentes tenebras lucem, et lucem tenebras. *Isa.* v, 20.

dont vous l'avez recouverte et étouffée, conservez encore quelques étincelles du beau feu qui vous embrasoit, qui sentez se ranimer par intervalle quelques foibles désirs, derniers restes d'une foi expirante, lueurs incertaines qu'elle jette avant de s'éteindre entièrement, et qui indiquent qu'elle peut être ranimée; contemplez cet aveugle, que l'Esprit saint vous présente ici pour modèle. Que son exemple vous serve à-la-fois, et d'encouragement, et d'instruction; qu'il vous excite à sortir de votre aveuglement, et qu'il vous en apprenne les moyens.

Entendant passer une troupe de gens, il demanda ce que c'étoit. On lui dit que c'étoit Jesus de Nazareth qui passoit. Il se mit aussitôt à crier: Jesus, fils de David, ayez pitié de moi. Depuis trois années que Jesus-Christ exerçoit son ministère, parcouroit toutes les parties de la Judée, en répendant ses bienfaits, calmoit les tempêtes, guérissoit les malades, délivroit les possédés, ressuscitoit les morts, et joignoit à toutes ces merveilles la prédication d'une doctrine plus merveilleuse encore, sa réputation s'étoit étendue, et remplissoit tout le pays. Elle avoit excité la jalousie de la synagogue, la haine des

pharisiens, la curiosité d'Hérode, et en même temps l'admiration du peuple, le respect et la confiance de tout ce qu'il y avoit d'hommes vertueux. Il ne marchoit plus qu'environné d'une multitude qui se précipitoit sur ses pas, empressée de contempler ses miracles, et de recevoir ses instructions. Le pauvre aveugle de Jéricho avoit certainement entendu parler de cet homme extraordinaire. *Il* n'ignoroit ni le pouvoir que Jesus exerçoit sur toute la nature, ni l'usage que sa bonté inépuisable ne cessoit d'en faire. Il savoit que cet homme divin avoit rendu la vue à plusieurs autres aveugles. Retenu par son infirmité et par sa pauvreté, il n'avoit pu aller le trouver; mais dès qu'il apprend que ce bienfaiteur universel passe auprès de lui, aussitôt se raniment dans son cœur, et le désir de de sa guérison, et la foi dans la puissance de Jesus, et l'espérance qu'il daignera faire pour lui ce qu'il a déjà fait pour tant d'autres. Il se hâte de profiter d'une occasion aussi favorable. Avant même que Jesus soit arrivé au lieu où il est, il crie vers lui pour implorer sa pitié; il ne cesse de crier pour l'obtenir.

Malheureux, qui gémissez sous le joug funeste du péché, combien de fois

Jesus-Christ

Jesus-Christ est-il passé auprès de vous, sans que vous ayiez daigné y faire attention. Il y passe encore tous les jours, et vous négligez, vous refusez même positivement d'en profiter. Cette multitude qui se rend dans les temples, vous invite par son exemple à l'y suivre. Ce temps favorable de l'avent ou du carême, vous appelle à des prédications salutaires. Cette retraite, cette mission, ce jubilé qui vont s'ouvrir, vous présentent de saints exercices. C'est Jesus-Christ qui s'offre à vous sous toutes les formes, qui cherche par divers moyens à vous attirer à sa suite. Il passe même dans vous. Ces remords, ces inspirations, ces pieux mouvemens que vous éprouvez, toutes les grâces en un mot que vous recevez, sont autant de passages de Jesus-Christ. Mais hâtez-vous de mettre à profit ces précieuses occasions. Jesus ne fait que passer. Peut-être est-ce aujourd'hui la dernière épreuve de sa bonté. Peut-être rebuté de vos refus, se prépare-t-il à vous abandonner. Peut-être serez-vous passé vous-même, avant qu'il ne revienne à vous; car notre vie, de même que sa visite, n'est qu'un passage rapide. A l'empressement de l'aveugle, joignez sa persévérance : demandez avec conti-

nuité comme avec ferveur, demandez la grâce de sortir de votre déplorable état; car le premier pas vers la conversion, est de la demander. Elle est l'ouvrage de Dieu, de même que le nôtre. Elle est un don de la miséricorde, autant et plus encore qu'un acte de notre volonté; car la volonté même de nous convertir, nous ne pouvons la tenir que de son indulgence. Dites-lui donc, comme l'aveugle : « *Fils* » de David, ayez pité de moi; ayez pitié » du triste état où vous me voyez. Faites-» moi connoître tout mon malheur, que » je ne sens pas assez vivement; donnez-» moi le désir ardent de m'en retirer, » dont je n'ai encore qu'une inpuissante » velléité; mettez dans mon cœur cette » douleur vive et profonde de mes pé-» chés qui devroit y être, et que je n'y » trouve pas; inspirez-moi ces résolu-» tions fortes, courageuses, efficaces, » que j'essaye en vain de former; brisez » ces attachemens criminels, ces habi-» tudes vicieuses que je n'ai pas la force » de rompre; réformez ces penchans, » ces inclinations funestes qui m'entraî-» nent, sans que mes efforts trop foibles » puissent me retenir. Ayez pitié de » moi, Seigneur, ayez pitié de moi. » Que cette invocation soit continuelle-

ment dans votre bouche. Ne cessez, comme l'aveugle, de la répéter jusqu'à ce qu'elle soit exaucée; elle le sera infailliblement de même, si vous la faites avec autant de ferveur et de persévérance : vous en avez pour garans, et la parole, et la promesse de Jesus-Christ, qui ne peuvent être vaines (1), et sa bonté qui ne peut être épuisée.

Ceux qui alloient devant, le grondoient pour le faire taire; mais il crioit encore plus fort : Fils de David, ayez pitié de moi. Ceux qui précédoient le Sauveur, étoient fatigués des cris de cet aveugle, qui, ne sachant pas le moment où Jesus passeroit, et voulant absolument en être entendu, répétoit continuellement, et le plus haut qu'il lui étoit possible, son invocation. Insensibles au sort de ce malheureux, ils ne sentoient que l'importunité de ses lamentations.

(1) Petite, et dabitur vobis; quærite, et invenietis; pulsate, et aperietur vobis. Omnis enim qui petit, accipit; et qui quærit, invenit; et pulsanti aperietur. *Matth.* VII, 7 *et* 8.

Et omnia quæcumque petieritis in oratione credentes, accipietis. *Matth.* XXI, 22.

Et quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, hoc faciam; ut glorificetur Pater in Filio. Si quid petieritis me in nomine meo, hoc faciam. *Joan.* XIV, 13 *et* 14.

Ils n'avoient ni l'ardeur de l'aveugle pour sa guérison, ni l'abondante charité de Notre-Seigneur. Ainsi, couvrant la contrariété qu'ils éprouvoient, du prétexte que ses cris importuneroient Jesus-Christ, ils s'efforçoient de le faire taire, ils le grondoient : un des évangélistes dit même qu'ils le menaçoient. Mais la foi de l'aveugle, et sa confiance dans le libérateur de tous les malheureux, étoient supérieures à leur contradiction. Plus ils étouffoient sa voix, plus il l'élevoit ; et opposant à leurs reproches une courageuse résistance, il crioit plus fortement encore.

Pécheurs, qui entreprenez l'important ouvrage de votre conversion, attendez-vous aux mêmes obstacles. Dès que le monde s'apercevra qu'abandonnant les voies où vous vous égariez, vous rentrez dans la route du salut, il s'efforcera de vous en détourner. Les compagnons de vos péchés, sentant que votre nouvelle vie va devenir une censure secrète de la leur, ne voulant pas que vous changiez, parce qu'ils ne veulent pas changer eux-mêmes, multiplieront leurs efforts pour affoiblir vos désirs, ébranler vos résolutions, ralentir votre marche. Insinuations, exhortations, exemples, railleries,

séductions, rien ne sera épargné pour vous ramener sur vos pas. Combien de conversions, hélas! heureusement commencées, et qui donnoient les plus belles espérances, ont avorté par l'effet de ces détestables suggestions? Combien d'ames prêtes à se donner à Dieu, en ayant la volonté réelle, ont été rendues au démon, par les conseils séducteurs, par les mauvais exemples, par les occasions dangereuses, par le respect humain? Ce n'est pas tout encore; vous serez à vous-mêmes votre plus dangereux ennemi. Vos passions, vos liaisons, vos attachemens, vos inclinations, vos habitudes soulevées contre une réforme qui va les anéantir, exciteront dans votre ame une guerre intestine : ils opposeront à vos pieux mouvemens, des mouvemens de concupiscence; à vos saints désirs, des souvenirs flatteurs; à vos résolutions, des occasions séduisantes; à votre pénitence, des plaisirs tout préparés : hors de vous, au dedans de vous, l'ennemi du salut suscitera à votre conversion des obstacles de tout genre. Seriez-vous assez malheureux, pour qu'ils pussent vous ralentir, vous arrêter? Si l'aveugle de notre évangile avoit cédé à ces voix ennemies qui lui imposoient silence, il seroit resté

toute sa vie dans son triste état. Vous ne sortirez du vôtre, plus déplorable encore, qu'en résistant avec la même fermeté, qu'en redoublant comme lui vos efforts à proportion des oppositions que vous trouverez. Votre constance surmontera, ainsi que la sienne, tous les obstacles; vous forcerez le monde lui-même à vous approuver; vous imposerez silence à ceux qui avoient osé vous censurer. Ils railloient les commencemens de votre piété; ils en respecteront les progrès: et après s'être opposés à votre guérison, quand elle n'étoit qu'ébauchée, ils l'admireront quand elle sera parfaite. Ainsi ceux qui avoient voulu faire taire l'aveugle, ne purent s'empêcher, dès qu'ils virent sa vue rétablie, d'applaudir à sa constance, et de le louer de leur avoir résisté.

Alors Jesus s'arrêtant, commanda qu'on le lui amenât. Et lorsqu'il se fut approché, il lui demanda: Que voulez-vous que je vous fasse? Seigneur, répondit l'aveugle, que je voie. Jesus lui dit: Voyez, votre foi vous a sauvé. Et à l'instant il vit. La prière réitérée et continuelle de l'aveugle arrête Jesus à son passage, et c'est aussi ce que produiront les nôtres. Il ne fait que passer auprès

de ceux qui le négligent ; il s'arrête auprès de ceux qui l'invoquent : il reste avec eux, il s'établit dans eux, et y fait sa demeure (1) ; il converse avec eux ; il les encourage, comme l'aveugle, à lui exposer leurs besoins, à lui demander ses bienfaits ; il les écoute avec indulgence, et leur répond avec bonté.

Amené auprès du Sauveur, l'aveugle répond à l'affabilité de son accueil par la confiance la plus entière. Il lui demande la guérison de son infirmité. Cette prière seule est un hommage éclatant rendu à la divinité de Jesus-Christ. Il n'y a qu'à celui qui a donné des lois à la nature, qu'on puisse demander de les interrompre. Mais la foi, qui, selon la parole divine, est capable de produire des miracles, est aussi digne de les obtenir. Celle de l'aveugle étoit grande et animée ; elle avoit surmonté des obstacles ; elle fut, et Jesus le déclare, le principe de sa guérison.

La première grâce de conversion que nous avons à demander à Jesus-Christ, est de nous faire connoître notre malheureuse situation, et de nous inspirer le vif

(1) Ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus, *Joan.* XIV, 23.

désir d'en être retirés. Disons-lui avec l'aveugle : Seigneur, que je voie ; que je voie la folie, le néant de tous ces vains plaisirs, dont j'ai été jusqu'à présent si engoué ; que je voie toute la profondeur de l'abyme où je me suis volontairement précipité ; que je voie l'épouvantable danger où m'ont conduit mes crimes ; que je voie les douceurs attachées à votre service ; que je voie la félicité que vous me destinez, si je reviens à vous avec sincérité ; que je voie, en un mot, tout ce que jusqu'ici j'ai obstinément refusé de voir, tout ce que mes funestes passions, comme d'épaisses vapeurs, dérobent à ma vue. Dissipez ce brouillard infect étendu devant mes yeux ; faites briller votre lumière céleste devant ce malheureux assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort ; que son rayon salutaire dirige mes pas, et me conduise au centre d'où il part, pour me réunir à vous (1). Mais demandons la fin de notre aveuglement avec cette foi ardente qui mérite des miracles. La conversion du pécheur en est un. Pour changer un cœur perverti, il

(1) Illuminare his, qui in tenebris, et in umbrâ mortis sedent : ad dirigendos pedes nostros in viam pacis. *Luc.* 1, 79.

faut autant de puissance que pour changer l'ordre de la nature. La guérison des maux de l'ame est un prodige de la grâce, de même que la guérison soudaine des infirmités du corps en est un de la toute-puissance. Méritons que le Seigneur nous dise, comme à cet aveugle : Votre foi vous a sauvé.

Et il le suivoit en glorifiant Dieu. Et tout le peuple qui le vit, loua Dieu. Pécheurs, sortis des liens du péché, gardez-vous d'imaginer que parce que vous avez obtenu la grâce de la réconciliation, il ne vous reste plus rien à faire. L'aveugle guéri par Jesus-Christ s'attache à sa suite, et vous montre par-là ce que vous avez à faire. Attachez-vous comme lui à votre divin Bienfaiteur ; marchez de même dans la route qu'il vous a tracée. Ce n'est que sur ses pas qu'on peut parvenir où il est monté : il n'y a pas d'autre route que celle qu'il a suivie. Il ne s'est pas contenté de nous l'indiquer ; il y a marché à notre tête, pour que l'y suivant, et l'ayant toujours devant les yeux, nous ne nous égarassions pas. Et la reconnoissance du nouveau bien qu'il nous a fait en nous recevant en grâce, malgré tant de péchés, n'est-elle pas encore un motif bien pressant pour nous attirer sur

ses traces ? Il a été notre bienfaiteur ; qu'il soit notre modèle ; il sera notre récompense.

ÉVANGILE

Du premier dimanche de Carême.

Tentation de Notre-Seigneur Jesus-Christ.

JESUS fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour être tenté par le diable. Et après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim. Et le tentateur s'approchant, lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent des pains. Jesus lui répondit : Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Alors le diable le transporta dans la ville sainte, et le plaça sur le sommet du temple, et il lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas, car il est écrit : Il a commandé à ses anges de prendre soin de vous, et ils vous porteront dans leurs mains, de peur que vous ne heurtiez votre pied contre quelque pierre. Jesus lui dit : Il est aussi écrit :

Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. Le diable le transporta encore sur une montagne fort élevée, et lui montrant tous les royaumes du monde avec leur gloire, il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses, si en vous prosternant vous m'adorez. Alors Jesus lui dit : Retire-toi, Satan, car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul. Alors le diable le laissa ; et aussitôt les anges s'approchèrent de lui, et le servirent. (*Matth.* IV, 1 *et* 11.)

EXPLICATION.

Jesus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour être tenté par le diable. Et après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim. Impeccable par sa nature, Jesus-Christ ne pouvoit être ébranlé par aucune tentation. Lors donc qu'il permet au tentateur de venir l'attaquer, il est évident que c'est pour nous, et non pour lui, pour notre instruction, et non pour sa propre perfection, qu'il se soumet à cette épreuve. Entrons dans son esprit. Etudions les importantes leçons qu'il nous donne dans sa tentation, et qui nous sont présentées dans cet évangile.

D'abord, de ce que Jesus-Christ est tenté, il s'ensuit qu'il n'y a personne ayant l'usage de sa raison qui ne doive l'être. Qui aura la présomption de se croire à couvert des tentations, quand le Juste par excellence, le Saint des saints, quand Dieu lui-même n'en a pas été à l'abri? Il n'y a ni état qui en soit exempt, ni temps qui en garantisse, ni lieu qui en préserve. La tentation commença dans Eve; elle se perpétue dans toute sa race. Elle attaque les saints comme les pécheurs; elle les poursuit dans l'intérieur de leurs maisons et au milieu des sociétés, dans le silence des nuits comme dans le tumulte du monde; elle pénètre dans les solitudes consacrées à la vertu et au recueillement; elle vient troubler la piété jusque dans ses prières et dans ses respectables exercices. Le juste le plus parfait, dont l'ame fait ses délices de la loi divine, sent dans ses membres révoltés une autre loi qui la combat (1). Son esprit soumis obéit à la loi de Dieu; sa chair rebelle suit les mouvemens de la loi de péché (2). Il veut le

(1) Condelector enim legi Dei secundùm interiorem hominem. Video autem aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ. *Rom.* VII, 22 *et* 23.

(2) Igitur ego ipse mente servio legi Dei: carne autem, legi peccati. *Ad Rom.* VII, 25.

bien, et il ne le fait pas toujours; il déteste le mal, et il y est entraîné (1); et il n'espère la fin de ces rudes combats, que lorsqu'il sera délivré du poids importun de son corps mortel (2).

Cette dure nécessité de subir la tentation nous paroît sans doute bien déplorable. Elle entre cependant dans les vues bienfaisantes de la Providence pour notre salut; et si elle nous présente de grands dangers, elle les compense par de grands avantages. L'homme qui n'a jamais été tenté, que sait-il, dit l'Esprit saint? C'est l'expérience qui agrandit les pensées (3). La tentation nous donne la connoissance de nous-mêmes, et nous force d'acquérir celle de nos moyens de défense; elle entretient l'humilité par le sentiment de notre foiblesse, nous rappelle à Dieu par le besoin de son secours, ranime notre vigilance par la crainte du danger; fortifie toutes nos vertus par l'exercice continuel où elle les tient.

Ainsi la perspective de la tentation,

---

(1) Non enim quod volo bonum, hoc ago: sed quod odi malum, illud facio. *Ibid.* v, 15.

(2) Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus? *Ibid.* v, 24.

(3) Qui non est tentatus, quid scit? Vir in multis expertus, cogitabit multa. *Eccli.* XXXIV, 9.

loin d'abattre notre courage, doit le relever; loin de ralentir notre espérance, doit la ranimer. Ne nous croyons pas vaincus, parce que nous sommes violemment attaqués. La même foi qui nous montre l'ennemi sans cesse occupé à nous combattre, nous découvre le secours puissant toujours prêt à nous assister. Elle nous révèle deux dogmes bien propres à nous rassurer; la certitude de la grâce, et la puissance de la grâce. Certitude de la grâce. Dieu nous l'a promise: il est fidèle, il ne souffrira jamais que nous soyions tentés au-delà de nos forces; mais au milieu de la tentation, il nous apportera un secours qui nous donnera la force de résister (1). Puissance de la grâce. Puis-je douter de la victoire, quand celui qui est au-dedans de moi pour me défendre, est plus fort que celui qui est dans le monde pour m'attaquer (2)? Foible par moi-même, je ne puis rien sans doute; mais je puis tout avec celui

(1) Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis; sed faciet etiam cum tentatione proventum, ut possitis sustinere. 1. *Cor.* X, 13.

(2) Vicistis eum, quoniam major est qui in vobis est, quàm qui in mundo. *Joan.* IV, 4.

qui me fortifie (1), et qui daigne combattre pour moi, avec moi et dans moi. C'est insulter à la véracité de Dieu, que de ne pas compter sur son assistance; c'est faire injure à sa toute-puissance, que de douter qu'elle nous fasse triompher. Le grand apôtre nous apprend que nous avons une guerre continuelle à souffrir contre les puissances de ce monde ténébreux, contre les esprits de malice répandus dans les airs. La conséquence qu'il en tire, et que nous devons en tirer après lui, est que pour leur résister, nous devons prendre l'armure de Dieu; et continuant la même métaphore, il nous présente la vérité comme le baudrier qui ceint nos reins; la justice, comme la cuirasse qui couvre notre corps; la foi, comme le bouclier qui repousse les traits de l'ennemi; l'espérance, comme le casque qui défend notre tête; et la parole de Dieu, comme le glaive qui arme nos mains (2).

---

(1) Omnia possum in eo, qui me confortat. *Philipp.* IV, 13.

(2) Non est nobis colluctatio adversùs carnem, et sanguinem, sed adversùs principes, et potestates, adversùs mundi rectores tenebrarum harum, contra spiritualia nequitiæ in cœlestibus. Propterea accipite armaturam Dei, ut possitis resistere in

Quel usage devons-nous faire de ces armes saintes? C'est du divin Modèle que nous présente cet évangile, que nous l'apprendrons. Pour nous pénétrer des instructions qu'il nous y donne, distinguons deux choses : les précautions à prendre contre la tentation, de loin, et avant d'en être attaqués, et la défense à opposer à la tentation lorsqu'elle est présente, et qu'elle est venue fondre sur nous. Jesus-Christ nous donne de l'une et de l'autre, des exemples que nous ne saurions trop méditer, et sur-tout trop imiter.

Mon fils, nous dit la Sagesse éternelle, en te consacrant au service de Dieu, prépare ton ame à la tentation (1). Il seroit bien imprudent celui qui, prévoyant un grand combat à soutenir, ne s'y prépareroit pas d'avance. Plus notre ennemi est adroit et habile, plus nous devons

---

die malo, et in omnibus perfecti stare. State ergo succincti lumbos vestros in veritate, et induti loricam justitiæ..... In omnibus sumentes scutum fidei, in quo possitis omnia tela nequissimi ignea extinguere : et galeam salutis assumite; et gladium Spiritûs, quod est verbum Dei. *Ephes.* VI, 12 *et* 17.

(1) Fili, accedens ad servitutem Dei.... præpara animam tuam ad tentationem. *Eccli.* II, 1.

être sur nos gardes ; plus il emploie de ruses pour nous surprendre, plus nous devons employer de vigilance pour nous en préserver (1). Considérons la conduite que tient vis-à-vis de lui Jesus-Christ.

L'évangile nous fait observer qu'il ne va pas de lui-même au lieu où il doit être tenté ; il y est conduit par une inspiration de l'Esprit saint : première leçon qu'il nous donne de ne pas nous présenter de nous-mêmes à la tentation. C'est bien assez de celles que nous ne pouvons pas éviter, sans que nous allions encore volontairement en chercher. S'il est de foi que Dieu nous assistera dans la tentation, il est également de foi que celui qui aime le péril y périra (2). Ces deux vérités ne peuvent se contredire. Pour en sentir l'union, il faut considérer que Dieu nous accorde contre les tentations deux sortes de grâces ; une grâce de fuite, et une grâce de combat. La première nous en préserve, la seconde nous en délivre. Les tentations prévues sont l'objet

(1) Sobrii estote, et vigilate ; quia adversarius vester diabolus tanquàm leo rugiens circuit, quærens quem devoret : cui resistite fortes in fide. 1. *Petr.* v, 8 *et* 9.

(2) Qui amat periculum, in illo peribit. *Eccli.* III, 27.

de la première, et nous devons d'abord y correspondre, et l'employer autant qu'il nous est possible; la seconde ne nous est donnée que contre les tentations dont la première ne nous a pas garantis : ce sont celles qui viennent nous attaquer à l'improviste, ou dans lesquelles des circonstances impérieuses nous entraînent, ou même que nous rencontrons trop souvent dans la pratique de nos devoirs. Mais Dieu ne nous doit pas l'une, quand nous avons négligé l'autre. C'est à notre fidélité, et non à notre imprudence, qu'il a promis son secours; et celui qui s'est exposé au danger malgré son précepte, ne mérite pas qu'il l'y assiste.

Observons encore à cet égard, que le démon emploie, pour nous prendre, deux sortes de piéges différens. Tantôt il nous offre des objets qui nous effraient, et qui nous dégoûtent; tantôt il nous présente des objets flatteurs et agréables. Il se sert du premier moyen pour nous éloigner de la vertu, et du second pour nous attirer dans le vice. Nous devons opposer à chacune de ces deux tentations, une des deux grâces que la Bonté divine nous accorde : la grâce de fuite aux séductions, la grâce de combat aux terreurs. Et faisant toujours le contraire de ce que

l'ennemi tâche d'obtenir de nous, quand il cherche à nous attirer, fuyons avec prudence; quand il s'efforce de nous intimider, combattons avec courage. Mais la force est impuissante contre les tentations qui plaisent. Israël, triomphateur de Moab, tombe aux pieds des filles moabites; Samson, la terreur des Philistins, est subjugué par une jeune Philistine; le vainqueur de Goliath est précipité dans l'adultère et dans l'homicide, pour n'avoir pas fui les dangereux attraits de Bethsabée.

L'Ecriture sainte nous fait remarquer le lieu où Jesus-Christ va se préparer à la tentation. C'est loin du monde, où il doit passer le reste de sa vie pour l'éclairer, et le convertir; c'est dans le désert qu'il va attendre le moment où le tentateur viendra s'attaquer à lui. Et nous, à son exemple, préparons-nous aussi par notre éloignement du monde, aux tentations que nous devons éprouver. Nous ne pouvons pas tous nous vouer à une solitude perpétuelle, et mettre entre nous et le monde une barrière éternelle. C'est une grâce spéciale que Dieu n'accorde qu'à quelques individus; c'est un état de perfection qui exige une vocation particulière. Le monde doit être le champ de

nos combats; mais c'est hors du monde que nous nous disposerons utilement à les soutenir. Considérez ce soldat nouvellement engagé dans la milice terrestre; c'est pendant qu'il est encore éloigné de l'ennemi, qu'il s'instruit à le combattre, qu'il apprend l'usage de ses armes, qu'il essaye ses forces, et qu'il les exerce pour les déployer au jour de la bataille. Eloignons-nous pour un temps de notre ennemi; mettons entre nous et lui un intervalle, pour nous rendre plus capables de lui résister. Les saints exercices de la retraite nous formeront à la guerre que nous aurons à lui faire. La retraite éclaire l'esprit, et, le dégageant des illusions dont le spectacle du monde le fascine, lui montre à découvert ses intérêts et ses devoirs, ses dangers et ses ressources. C'est aux pieds de Dieu que l'on reçoit sa science (1). La retraite excite et échauffe le cœur. La méditation des grands motifs de la religion, l'élève, et le maintient à une hauteur où les petits intérêts et les vils attachemens de la terre ne peuvent l'atteindre. La retraite ranime et soutient les forces : là se prennent et se

(1) Qui appropinquant pedibus ejus, accipient de doctrinâ illius. *Deuter.* XXXIII, 3.

consolident les résolutions courageuses, contre lesquelles viennent se briser les efforts de l'ennemi ; là sont demandées, méritées, obtenues les grâces triomphantes qui repoussent tous les assauts de l'enfer. Dans la retraite l'ame se vuide de toutes les idées mondaines; et elle en sort remplie, pénétrée des pensées célestes qui en défendent l'entrée, et qui n'y laissent aucune place aux tentations.

Mais ce n'est pas assez de ces retraites transitoires, auxquelles on consacre quelques jours dans l'année, ou une journée dans chaque mois. Nous devons craindre d'en perdre le fruit dans les occupations, dans les agitations, dans les dissipations du siècle. Pour éviter ce malheur, faisons-nous une sorte de désert habituel au milieu même du monde, et en étant environnés, sachons nous en isoler; séparons-nous entièrement de ses maximes, de ses pompes, de ses spectacles, de ses plaisirs. Forcé de vivre dans le monde, vivons-y peu avec le monde, et beaucoup avec nous-mêmes. Du tumulte des sociétés, des affaires, des embarras du monde, où les devoirs d'état nous appellent, rentrons souvent dans la solitude de notre intérieur; et nous y faisant un rempart de nos méditations, de nos réso-

lutions, de nos prières, de nos bonnes œuvres, attendons-y avec une confiance respectueuse dans les secours de la grâce, les assauts que l'ennemi nous prépare.

L'évangile poursuivant le récit des moyens par lesquels Jesus-Christ se dispose à la tentation, nous dit qu'il jeûna quarante jours et quarante nuits. Il nous apprend ainsi que le jeûne et la mortification sont les préservatifs les plus efficaces contre les tentations. C'est par nous-mêmes que le démon nous combat; il suscite contre nous des ennemis d'autant plus dangereux, qu'ils nous sont plus intimes; d'autant plus redoutables, que nous les chérissons; d'autant plus invincibles, qu'ils nous flattent en même temps qu'ils nous font la guerre, et qu'en nous attaquant ils nous ôtent le désir de leur résister. Il soulève notre chair contre notre esprit, nos passions contre notre raison, nos sens, contre notre foi (1). Commençons par affoiblir ces ennemis intérieurs, pour les combattre ensuite avec plus d'avantages. Tout ce que nous leur accordons leur donne de la force, qu'ils tournent bientôt

(1) Caro enim concupiscit adversùs spiritum : spiritus autem adversùs carnem. Hæc enim sibi invicem adversantur ; ut non, quæcumque vultis, illa faciatis. *Ad Galat.* v, 17.

contre nous ; au contraire, plus nous leur refusons ; plus nous acquérons sur eux d'empire. Nous accoutumons à-la-fois, nous à les dominer, eux à nous obéir. La chair, les passions et les sens sont des sujets indociles, toujours prêts à se révolter, et que la force seule peut contenir ; violens et emportés sous un régime foible et mou, tranquilles et soumis sous un sceptre ferme et sévère. Or, c'est à refuser ce qu'ils nous demandent, ce qu'ils osent même exiger avec une insolente importunité, que consiste la mortification. Elle n'est autre chose que les privations que nous leur imposons. Ainsi, la mortification produit le double effet, et d'affoiblir les tentations, et de nous fortifier contr'elles. Elle tient fortement comprimés, ces terribles ressorts intérieurs qui, lorsqu'on les laisse se lâcher, emportent avec violence notre volonté, et font dans notre ame les plus affreux ravages. La mortification a été le secret de tous les saints pour surmonter les tentations qui les tourmentoient. Quand David sent ses pensées devenir trop importunes, et ses désirs l'agiter trop vivement, il se couvre d'un cilice (1) ; et

(1) Ego autem cùm mihi molesti essent, induebar cilicio. *Psalm.* XXXIV, 13.

l'apôtre saint Paul, pour faire cesser les combats intérieurs qui le déchirent, châtie sa chair, et la réduit en servitude (1).

Après nous avoir montré par son exemple la manière de nous préparer à la tentation, Jesus-Christ nous instruit à la combattre lorsqu'elle est présente, et que nous en sommes actuellement attaqués. Pour cet effet, il se soumet lui-même à trois tentations différentes, qui sont celles de la sensualité, de l'orgueil et de la cupidité. Et remarquons qu'il choisit pour notre instruction, les tentations auxquelles nous sommes le plus exposés. Tout ce qui existe dans le monde, dit l'apôtre saint Jean, est, ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie (2). Tous nos vices tiennent à quelqu'une de ces passions; tous nos péchés découlent de l'un de ces principes. Notre divin Modèle étant tenté aujourd'hui sur ces trois points, nous fait voir la résistance que nous devons opposer à toutes les diverses sortes de tentations.

---

(1) Castigo corpus meum, et in servitutem redigo. 1. *Cor.* IX, 27.

(2) Omne, quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ. 1. *Joan.* II, 16.

Il eut faim. Et le tentateur s'approchant, lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent des pains. Jesus lui répondit : Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Première tentation, qui est celle de la sensualité et des plaisirs. Nous avons ici deux choses à observer : l'astuce du démon, et la sagesse avec laquelle Jesus-Christ la confond.

C'est lorsque Jesus-Christ pressé de la faim, ne trouve rien dans le désert qui puisse la satisfaire, que le démon se présente à lui. Ainsi, pour nous tenter, il épie sans cesse notre situation, nos besoins, nos désirs, nos inclinations, notre humeur, notre tempérament, nos passions; et profitant de tout ce qu'il découvre en nous de foible, c'est par-là qu'il nous attaque. Ce qu'il propose à Jesus-Christ, ne présente en soi rien de criminel. Apaiser la faim qu'un jeûne de quarante jours a excitée, ne peut pas être un péché; mais ce seroit manquer à la mortification que Jesus-Christ s'est imposée, ce seroit se détourner de l'œuvre salutaire qu'il a entreprise. Et voilà comment le tentateur s'insinue

auprès de nous : il se garde bien de nous proposer d'abord des péchés, dont l'idée seroit plus propre à nous révolter qu'à nous séduire ; il commence par nous détourner de nos exercices de piété, sachant bien que de l'omission des œuvres religieuses, il ne lui sera pas difficile de nous conduire aux plus graves prévarications. Et vous pouvez vous le rappeler, vous tous qui des sentiers de la justice, avez été entraînés dans les larges voies de l'iniquité. Le premier pas de votre égarement n'a-t-il pas été l'abandon des pratiques saintes que vous vous étiez imposées? Un sentiment secret, c'est le tentateur qui l'inspire, détourne tantôt d'un saint exercice, tantôt d'un autre. Un jour on se prive de la prière ordinaire; un autre on interrompt la lecture quotidienne; un troisième on s'abstient d'une mortification accoutumée ; un autre encore on néglige ses œuvres de miséricorde : on regarde comme indifférent chaque manquement particulier dans les choses non prescrites, et on juge peu utile ce qui n'est pas nécessaire. Plus on cède aux premiers obstacles, plus les obstacles se multiplient ; et des prétextes nouveaux viennent sans cesse justifier la déférence qu'on a eue

pour les prétextes précédens. On a commencé par trouver le relâchement excusable; bientôt on le trouve agréable: on s'y accoutume, parce qu'on s'y plaît. Les omissions moins importantes en amènent journellement de plus graves, jusqu'à ce que de degrés en degrés on tombe dans la cessation absolue de tout pieux exercice. De là à la cessation des devoirs il n'y a qu'un pas. Pour celui à qui les saintes pratiques sont devenues importunes, les devoirs eux-mêmes sont onéreux. Parvenu à nous les rendre fâcheux, l'esprit de ténèbres fait alors briller à nos yeux les charmes de la volupté. Et nous voilà placés entre un joug qui nous pèse, et une liberté qui nous plaît; entre des obligations qui nous dégoûtent, et des plaisirs qui nous flattent. Notre choix sera-t-il suspendu? le sera-t-il long-temps? Si la première tentation a eu sur nous tant de pouvoir, lorsque nous étions encore fortifiés par nos exercices spirituels, que ne fera-t-elle pas quand elle nous en trouvera abandonnés? Si nous avons été vaincus avec toutes nos armes, quelle résistance ferons-nous après nous en être laissés dépouiller?

C'est au premier pas qu'il faut arrêter

un ennemi aussi dangereux. Si nous laissons les eaux du torrent s'insinuer dans la digue élevée pour le contenir, il la fera crouler, et l'entraînera dans sa course. Si nous cédons aux premières suggestions, nous résisterons plus difficilement aux suivantes. Maintenons avec fermeté toutes nos pieuses résolutions. A l'exemple de Jesus-Christ, ne nous laissons détourner d'aucun de nos pieux exercices. Ils ne sont pas strictement des devoirs; ils sont la sauve-garde de nos devoirs : ils sont le rempart extérieur qui les défend contre toute les attaques. Ou s'il arrive qu'un office de charité, ou une obligation d'état nous force d'interrompre quelqu'une de nos pratiques religieuses, que ce soit pour satisfaire à un devoir, et non à une inclination; que l'œuvre pieuse soit, non pas négligée, mais commuée en une autre plus méritoire; qu'elle soit suspendue, et non cessée; et reprenons-là avec une nouvelle ferveur, aussitôt que la liberté nous en sera rendue.

Considérons la réponse par laquelle Jesus-Christ confond la séduction du tentateur. Cet ange de ténèbres lui présentoit pour le tenter, le besoin de conserver sa vie, et le désir d'apaiser la faim qui

le tourmentoit. Le divin Sauveur lui parle d'une autre vie bien autrement précieuse que cette misérable vie actuelle. Le pain, qu'il seroit le maître de faire sortir des pierres, ne serviroit qu'à la vie du corps; le jeûne est utile à la vie de l'ame. Ainsi le démon nous tente en mettant sous nos yeux les besoins et les plaisirs de cette vie. Pour ne pas succomber, élevons notre esprit aux grandes pensées, à la glorieuse destination, et à l'impérissable félicité de la vie future: opposons au temps, l'éternité; à la terre, le ciel; au monde, Dieu.

Alors le diable le transporta dans la ville sainte, et le plaça sur le sommet du temple, et il lui dit: Si vous êtes le fils de Dieu, jetez-vous en bas, car il est écrit: Il a commandé à ses anges d'avoir soin de vous, et ils vous porteront dans leurs mains, de peur que vous ne heurtiez votre pied contre quelque pierre. Jesus lui dit: Il est aussi écrit: Vous ne tenterez point le Seigneur, votre Dieu. La tentation de l'orgueil est la seconde que Jesus-Christ a voulu éprouver dans sa personne. L'orgueil peut avoir plusieurs objets, et le démon choisit pour nous tenter, celui qui est le plus analogue à notre nature.

Il nous présente, selon nos dispositions, l'orgueil de la naissance, l'orgueil des dignités, l'orgueil du pouvoir, l'orgueil de la considération, l'orgueil des richesses, l'orgueil de la force, l'orgueil de la beauté, l'orgueil des connoissances, l'orgueil des talens, et jusqu'à l'orgueil de la vertu et de la piété, qui n'est ni le moins commun, ni le moins dangereux. C'est par ce genre d'orgueil qu'il attaque le Sauveur. N'étant pas assuré peut-être que Jesus fût le Messie, destiné à détruire son empire, il voyoit au moins que c'étoit un personnage d'une éminente sainteté, et c'est de sa sainteté même qu'il lui fait un piége. Il lui dit qu'étant chéri de Dieu au point où il l'est, Dieu ne permettra pas qu'il se fasse du mal; qu'il peut sans danger se précipiter du faîte du temple; que les anges, selon la promesse de l'Ecriture, viendront le soutenir dans leurs bras, plutôt que de souffrir qu'il se blesse. Mais Jesus-Christ le confond par une réponse qui renferme pour nous une profonde instruction : il lui rappelle la défense de tenter Dieu; et ce seroit le tenter que d'exiger de lui un miracle pour se conserver la vie. Ce n'est point par des miracles que Dieu veut nous conduire au

salut ; il a établi un ordre de choses général, et son intention est que nous le suivions. Regardons comme des tentations du démon, ces idées qui viennent quelquefois nous assaillir, de nous jeter dans des voies extraordinaires. C'est nous éloigner du but, que de nous écarter de la route où Dieu nous a placés. Nous sommes assurés des secours divins, tant que nous la suivrons avec simplicité ; mais Dieu ne nous doit plus rien, dès que nous en sortons, et que nous nous faisons à nous-mêmes des routes particulières qui, en nous distinguant, flattent notre orgueil. La voie commune de l'humilité, de l'obéissance aux supérieurs, de la fuite des occasions ; voilà celle qui nous est tracée, et que nous ne pouvons quitter sans danger. Le démon présente souvent à ceux qui ont fait quelques progrès dans la piété, la même tentation qu'à Jesus-Christ. Il leur dit : Jetez-vous dans ce précipice ; ne craignez rien, votre vertu est assez affermie ; les anges eux-mêmes viendront, s'il le faut, à votre secours : entretenez hardiment cette liaison qui feroit pécher un autre ; voyez librement cette personne ; allez dans telles et telles sociétés sans inquiétude, où périroient des ames moins profondément

enracinées dans la vertu ; la vôtre ne fera que s'épurer : Dieu, que vous servez si fidellement, vous y assistera de ses grâces. Répondons hautement à ces séductions. Il est écrit : Tu ne tenteras pas le Seigneur, ton Dieu. C'est le tenter, que de se jeter volontairement dans un péril, sous l'espoir qu'il nous en retirera ; c'est le tenter, que de nous mettre dans l'alternative, ou de notre perte, ou d'un miracle qui nous en préserve. Il nous a promis des grâces, et non des miracles : il nous a promis des grâces quand nous les mériterons, et non quand nous les exigerons ; quand nous nous conformerons à sa volonté, et non quand nous lui désobéirons.

Le diable le transporta encore sur une montagne fort élevée, et lui montrant tous les royaumes du monde avec leur gloire, il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses, si en vous prosternant vous m'adorez. Alors Jesus lui dit : Retire-toi, Satan ; car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur, votre Dieu, et vous le servirez lui seul. Voici la troisième tentation à laquelle Notre-Seigneur se soumet : c'est celle de la cupidité ; et il y en a de beaucoup d'espèces. Le démon le tente par celle qui

flatte le plus sensiblement l'amour propre, et qu'ennoblissent les préjugés du siècle, par l'ambition d'une vaste domination : mais il tient le même langage à tous ceux qu'il tente par l'appât des faux biens de la terre. Je te donnerai, dit-il à l'un, ces richesses après lesquelles tu soupires, si en te prosternant tu m'adores. Je te donnerai, dit-il à un autre, cette dignité qui est l'objet de tes vœux, si en te prosternant tu m'adores. Je te donnerai, dit-il à un troisième, cette puissance dont tu fais ton idole, si en te prosternant tu m'adores. Et c'est nous prosterner devant le démon, c'est l'adorer au préjudice de l'adoration due à Dieu seul, que de soupirer après les pompes qu'il étale, que de courir après les faveurs qu'il distribue, que de briguer les biens de la terre, par les moyens criminels qu'il nous suggère. Repoussons ses perfides insinuations avec la force et l'indignation dont Jesus-Christ nous donne l'exemple ; disons-lui de même : Retire-toi Satan ; et ne perdons jamais de vue qu'à Dieu seul appartiennent nos adorations ; qu'il est le seul maître que nous devions servir, et que nous nous retirons de son service, quand nous nous mettons au service de son ennemi.

Les trois réponses de Jesus-Christ aux trois tentations du séducteur, font naître une réflexion importante. Elles sont toutes tirées de la sainte Ecriture. Et nous apprenons de là combien la parole de Dieu est utile pour résister aux tentations. Elle est tout-à-la-fois notre instruction, notre encouragement, notre soutien et notre force. Etudions donc constamment la divine Ecriture; pénétrons-nous de ses saintes maximes; rendons-nous-les familières par la lecture et par la méditation. Et armés de ce glaive spirituel (nous venons d'entendre saint Paul l'appeler ainsi), nous triompherons surement de notre ennemi, et nous repousserons ses attaques.

Alors le diable le laissa; et aussitôt les anges s'approchèrent de lui, et le servirent. Dieu ne permet pas que la tentation soit continuelle; après la victoire il accorde le repos : le démon vaincu s'enfuit, et nous laisse jouir de notre triomphe. Gardons-nous de croire cependant que notre tranquillité doive être constante. Saint Luc nous apprend que Jesus-Christ ne fut abandonné par le démon que pour un temps (1). Comme

(1) Et consummatâ omni tentatione, diabolus recessit ab illo, usque ad tempus. *Luc.* IV, 13.

notre cruel ennemi ne se retire que pour méditer de nouvelles attaques, nous devons de notre côté profiter du calme où il nous laisse, pour nous préparer à de nouvelles résistances. Mais dans l'intervalle de ces combats, combien est douce la consolation de l'ame qui a pleinement triomphé! C'est à ce moment que les anges s'approchent de Jesus-Christ, et viennent lui servir à manger. C'est alors que l'ame fidelle se nourrit avec une religieuse confiance du pain des anges, et vient y chercher tout-à-la-fois, et le prix de sa victoire, et la force pour en remporter de nouvelles. Tous les vains plaisirs, tous les frivoles avantages que lui promettoit, souvent bien illusoirement, la tentation, peuvent-ils entrer en comparaison avec les délices que lui procure ce pain sacré, et sur-tout avec celles que lui assure sa fidélité?

ÉVANGILE

Du second Dimanche de Carême.

Transfiguration de Notre-Seigneur Jesus-Christ.

JESUS prit avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, et les mena à l'écart sur une haute montagne, et il fut transfiguré devant eux. Son visage devint resplendissant comme le soleil, et ses habits blancs comme la neige. En même temps ils virent paroître Moyse et Elie s'entretenant avec lui. Pierre prenant la parole, dit à Jesus : Seigneur, nous sommes bien ici; dressons-y, s'il vous plaît, trois tentes, une pour vous, une pour Moyse, et une pour Elie. Comme il parloit encore, une nuée lumineuse les couvrit, et en même temps sortit de la nuée une voix, disant : C'est là mon Fils bien aimé, en qui j'ai mis toute mon affection; écoutez-le. A ces paroles les disciples tombèrent le visage contre terre, et furent saisis d'une grande frayeur. Mais Jesus s'approchant, les toucha, et leur dit : Levez-vous, et ne craignez point. Alors levant les yeux, ils ne

virent plus que Jesus seul. Comme ils descendoient de la montagne, Jesus leur fit cette défense : Ne parlez à personne de ce que vous venez de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. (*Matth.* XVII, 1 *et* 9.)

EXPLICATION.

Jesus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, et les mena à l'écart sur une haute montagne, où il fut transfiguré devant eux. Son visage devint resplendissant comme le soleil, et ses habits blancs comme la neige. On regarde communément la transfiguration de Notre-Seigneur comme un miracle, et comme un des plus éclatans qu'il ait opéré ; mais en y réfléchissant avec attention, cette opinion ne paroîtra pas fondée. Plus le divin Sauveur se montre avec splendeur et majesté, plus il se rapproche de son état naturel. Il ne suspend pas les lois de la nature ; il leur rend au contraire un libre cours, quand il laisse échapper des rayons de sa gloire. C'est pour lui en quelque sorte un plus grand effort de puissance de cacher sa grandeur, que de la manifester. Le véritable miracle étoit l'état habituel auquel il se réduisoit. Il

ne faut que des yeux pour le reconnoître sur le Thabor; il faut de la foi pour le reconnoître dans le reste de sa vie. Sa transfiguration satisfait la raison; son état ordinaire la confond. Où cesse son éclat, là commencent, et le prodige, et le mystère.

Si dans le cours de sa vie, Jesus-Christ a privé son corps de la gloire qui lui eût été naturelle, c'est son amour pour nous qui l'a engagé à ce sacrifice; c'est afin de souffrir et de mourir pour notre salut, qu'il s'y est déterminé. Si les princes du siècle, dit saint Paul, l'avoient connu, jamais ils n'auroient crucifié le Roi de gloire (1). Si, sortant une seule fois de cet état d'humiliation auquel il s'étoit condamné, il a apparu quelques momens aux yeux de ses plus chers disciples dans la splendeur qui lui appartient, c'est encore pour nous qu'il a suspendu ses décrets. Il vouloit, en fortifiant la foi de ses apôtres, établir plus fortement la nôtre, qui est fondée sur la leur. Il vouloit les prémunir contre le scandale de sa passion et de sa mort. Il vouloit qu'après sa résurrection le souvenir de l'état bril-

(1) Quam nemo principum hujus sæculi cognovit. Si enim cognovissent, numquàm Dominum gloriæ crucifixissent. 1. *Cor.* II, 8.

lant où ils l'avoient vu, les rendit plus disposés à la croire. Il vouloit qu'après avoir reçu le saint Esprit, ce rayon de la splendeur céleste qu'il leur faisoit entrevoir, soutînt leurs travaux, échauffât leur zèle, animât leurs prédications. Il vouloit leur présenter une image sensible de l'état glorieux auquel leurs corps étoient destinés. Il vouloit qu'ils pussent donner, et aux peuples auxquels ils porteroient l'évangile, et à tous les siècles auxquels ils le transmettroient, une idée de la gloire suprême à laquelle ils sont appelés.

Jesus-Christ n'admet pas tous les apôtres au spectacle de sa transfiguration. Il choisit les trois qui lui étoient les plus familiers, et qu'il paroît dans diverses occasions avoir spécialement distingués. Il nous apprend par-là que les révélations particulières, et généralement toutes les grâces qui sortent de l'ordre commun, ne sont pas le partage de tous les saints. Ce n'est qu'à un petit nombre d'ames privilégiées, que Dieu les accorde. Et nous avons à cet égard à nous garantir de deux écueils opposés; d'une crédulité excessive, et d'une incrédulité vicieuse; d'une crédulité qui admet sans examen les rêveries des imaginations exaltées, les rapports des

piétés abusées, quelquefois même, il faut l'avouer, les inventions des passions intéressées; d'une incrédulité qui, rejetant tout récit, par cela seul qu'il est extraordinaire, semble contester à Dieu le pouvoir de se manifester comme il lui plaît. La première conduit à la superstition; la seconde mène à l'irréligion. Ce sont deux excès contraires à l'esprit de l'église catholique. L'un altère sa pureté; l'autre contredit sa véracité : celui-là fournit un prétexte aux railleries des libertins; celui-ci donne un principe à leur impiété. Marchons entre les deux dans un juste milieu. Sachons sur les faits miraculeux qui nous sont rapportés, croire, nier et douter. Que notre foi reçoive avec respect ce que l'église reçoit. Que notre raison adopte avec confiance ce que des autorités graves attestent. Rejetons absolument, et les minuties qui déparent la religion, et les inutilités qui la surchargent, et les contes apocryphes qui la dégradent, et les indécences qui la souillent. Arrêtons-nous devant ce qui, sans porter l'empreinte de la certitude, présente des caractères de probabilité; et respectant la main maîtresse de l'ordre, et naturel, et surnaturel, suspendons notre jugement sur l'usage, que dans cer-

taines occasions elle a pu faire de sa puissance suprême.

En méme temps ils virent paroître Moyse et Elie s'entretenant avec lui. Saint Luc rapportant la transfiguration du Sauveur, ajoute au récit de saint Matthieu quelques circonstances qu'il n'est pas inutile de rapprocher. Arrivé sur la montagne, Jesus se mit en prières, et les trois apôtres qui l'accompagnoient, s'endormirent. Ce fut pendant leur sommeil et la prière de Jesus, que se fit la transfiguration, et que Moyse et Elie vinrent, revêtus de majesté, s'unir à Jesus-Christ, et s'entretenir avec lui de la mort qu'il devoit subir; et à leur réveil les apôtres furent frappés de ce magnifique spectacle (1).

Nous voyons presque toutes les actions importantes du divin Sauveur, commencer par la prière. Ce n'étoit pas qu'il

---

(1) Et facta est, dùm oraret, species vultûs ejus altera; et vestitus ejus albus et refulgens. Et ecce duo viri loquebantur cum illo. Erant autem Moyses, et Elias, visi in majestate; et dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem. Petrus verò, et qui cum illo erant, gravati erant somno. Et evigilantes viderunt majestatem ejus, et duos viros, qui stabant cum illo. *Luc.* IX, 29 *et* 32.

eût besoin de rien obtenir, lui qui pouvoit tout donner; mais en priant ainsi il avoit un autre motif, celui qui ne le quittoit jamais, et qui dirigeoit toutes ses démarches, notre instruction. Il se faisoit notre modèle en même temps que notre intercesseur; et en priant pour nous, il nous apprenoit à prier. Il paroît dans cette circonstance avoir un but particulier. L'évangéliste remarque que c'est au milieu de sa prière, qu'il est investi de la lumière céleste. Il nous fait sentir par là que c'est dans les oraisons que Dieu se communique à nous, et répand sur nous ces grâces précieuses qui éclairent l'entendement, dirigent la volonté, animent le courage, soutiennent la persévérance. Prions donc comme Jesus-Christ, pour être un jour revêtus de la gloire dans laquelle il se montre aujourd'hui.

Deux personnages s'approchent, et viennent converser avec lui : ce sont Moyse et Elie. Ils lui apportent les hommages de la loi et de la prophétie. Jesus-Christ étoit le terme de l'une et de l'autre: c'étoit pour préparer sa venue que la loi avoit été donnée; c'étoit pour l'annoncer que les prophètes avoient parlé. Tout dans l'économie judaïque étoit figuratif; tout avoit rapport à Jesus-Christ : pré-

ceptes, promesses, menaces, cérémonies, sacrifices, sacerdoce, personnages même, patriarches, justes, prophètes; tout avoit pour objet de le figurer, et de le promettre. Jesus-Christ expirant sur la croix, toutes les figures sont réalisées, tous les oracles accomplis : la loi ancienne tombe et expire avec lui, et c'est une loi nouvelle qui ressort avec lui de son tombeau. Les prophéties effectuées sont désormais sans objet. C'est là ce que signifie l'apparition du Père de la loi et du Chef des prophètes. Ils viennent jouir de la présence de celui à qui ils n'avoient pu présenter leurs respects que dans un avenir lointain. Ils annoncent qu'enfin va être terminé l'ordre de choses qu'ils ont vu, et que va s'ouvrir celui qu'ils ont prédit. Ils s'entretiennent avec Jesus de l'événement qui doit finir l'un, et commencer l'autre; de la mort que Jesus doit subir, qui sera la mort de la synagogue et la naissance de l'église; de ce moment le plus important qu'ait vu l'univers depuis sa création; de ce moment, le dernier des siècles figuratifs, le premier des siècles promis, qui changera les destinées de l'homme régénéré et le cœur de Dieu apaisé, qui réunira le temps à l'éternité, la terre au ciel, la miséricorde à la justice.

C'est de sa mort que le Sauveur s'entretient avec Moyse et Elie. Comme elle étoit le terme de sa mission, elle étoit le but de toutes ses pensées. Sa mort si douloureuse, si humiliante, est encore ce qui l'occupe au sein même de la gloire dont il est revêtu. Quelle différence cependant entre Jesus sur le Thabor, et Jesus sur le Calvaire! Ici il apparoît environné de majesté, et rayonnant d'une gloire qui se répand jusque sur ses habits; là on le verra dépouillé, défiguré, méconnoissable. Sur le Thabor retentit la voix du Père éternel qui le proclame son Fils bien aimé; sur le Calvaire le Fils s'écriera avec douleur qu'il est abandonné par son Père. Aujourd'hui, élevé entre les deux plus grands personnages de la loi, il reçoit leurs adorations; alors il sera exposé, entre deux larrons, aux risées et aux outrages de la multitude. En ce jour les apôtres sont si frappés de l'état où ils le voient, qu'ils veulent ne jamais se séparer de lui; dans ce jour-là ils l'abandonneront honteusement, et celui qui montre le plus de zèle le reniera. Et pourquoi donc rapproche-t-il deux choses aussi disparates? C'est pour nous rappeler une des vérités fondamentales de sa religion: que l'ignominie et la gloire, les souf-

frances et la joie sont inséparablement unies; et que dans les dispositions de la Providence, les unes mènent nécessairement aux autres.

Pierre prenant la parole, dit : Seigneur, nous sommes bien ici; dressons-y, s'il vous plaît, trois tentes; une pour vous, une pour Moyse et une pour Elie. Les trois apôtres qui avoient suivi le Sauveur s'étoient livrés au sommeil, lorsqu'il s'étoit mis en prières. Ils n'avoient pas vu le commencement de la transfiguration, et ils avoient été privés d'une partie de ce beau spectacle. Combien de grâces le sommeil de notre ame nous fait perdre! Mais il faut observer que ce sommeil spirituel peut provenir de deux causes, et qu'il y en a de deux espèces : il y a un sommeil de foiblesse et de lassitude; il y en a un autre de négligence et de tiédeur. Jesus excuse le premier; il connoît notre fragilité. Auteur de notre nature, il sait quels sont ses besoins; il sait qu'incapable de se soutenir longtemps dans la contemplation des choses célestes, notre esprit est obligé, de même que notre corps, de se livrer par intervalles au repos, et de puiser dans un sommeil passager, des forces pour reprendre ses travaux. Nous ne voyons pas qu'il

reproche à ses apôtres celui auquel ils se sont abandonnés. Ils ne permet pas même qu'il les prive de la vue de sa gloire. Mais le sommeil de paresse, de dégoût, d'oubli de Dieu, est absolument coupable et malheureusement bien plus commun. Et ce qui est encore plus funeste, c'est qu'il est facile de s'y méprendre et de confondre l'un avec l'autre. Il nous arrive trop souvent de nous abuser à cet égard; de prendre notre négligence pour de la foiblesse; d'ériger notre mauvaise volonté en impuissance, et de justifier à nos yeux notre continuel repos; par le besoin de prendre quelquefois du repos. Pour distinguer de quelle nature est le sommeil auquel notre ame se livre si souvent, examinons trois points qui nous le feront connoître. 1.° D'où procède-t-il! Est-ce d'un fond d'indolence qui nous rend nos devoirs pénibles, ou d'une louable ardeur de nous en acquitter avec plus de zèle et d'utilité! 2.° Quel est-il? Y consumons-nous un temps considérable? l'employons-nous à des objets qui nous éloignent de Dieu? ou portons-nous dans nos distractions nécessaires, l'attachement à nos obligations et le désir de les reprendre? 3.° Quelle en est la suite? En sortons-nous plus fervens ou plus lâ-

ches? revenons-nous avec un nouveau zèle aux devoirs de notre état et à nos saints exercices? ou en rapportons-nous un esprit de dissipation, un goût de fainéantise qui nous rend les uns et les autres désagréables?

Une pratique salutaire pour rendre ces sommeils de l'ame moins nécessaires et moins longs, est de varier nos occupations. Le changement est déjà une sorte de repos. Les travaux entremêlés fatiguent moins. On passe des uns aux autres avec une nouvelle vigueur. Elle étoit le fruit d'une profonde sagesse, la règle que le Père de la vie monastique dans l'Occident avoit dictée, et qui a conservé, dans les maisons où elle est en vigueur, une pureté de régularité, une hauteur de perfection qui fait l'étonnement du monde et l'édification de l'église. Les travaux du corps et les offices sacrés se succédant continuellement, le corps se délasse de ses fatigues dans le chant des saints cantiques, et l'esprit se repose de ses contemplations dans les ouvrages corporels. Diversifions ainsi nos exercices, et ils nous seront moins pénibles. Faisons succéder aux devoirs d'état, la prière; aux méditations, les lectures pieuses. Chacune de nos actions nous reposera de

la précédente, et nous éprouverons moins le triste besoin de l'inaction.

Combien, au sortir de leur sommeil, les apôtres durent être frappés de l'admirable spectacle qui s'offroit à leurs yeux ! Leur premier sentiment est celui de leur bonheur. Saint Pierre l'exprime avec sa vivacité accoutumée. Oui, c'est-là, c'est au sein de la gloire que l'on est bien. Ce n'est même que là que peut se goûter le vrai bonheur. Tous ces faux biens de la terre, auxquels notre imagination exaltée donne le nom de bonheur, ne sont que des plaisirs toujours mêlés de peines, quelquefois accompagnés de soucis, souvent suivis de regrets. Le bonheur n'appartient point à ce monde. Dieu l'a placé au delà des limites de la vie. Il nous est promis ; il ne nous est pas encore accordé. Nous pouvons le mériter ; il ne nous est pas donné d'en jouir. Nous le poursuivons par nos vœux ; nous ne l'atteindrons qu'en arrivant dans l'éternité. Au moment fatal où la mort nous retirant du sommeil de cette vie, dissipera comme les vapeurs d'un long rêve toutes les pensées qui nous y auront occupés ; notre ame dégagée du poids du corps se trouvera soudainement dans la présence de Jesus-Christ rayonnant de gloire, environné

environné de tous les saints de l'ancienne et de la nouvelle loi, et prononçant sur elle son irrévocable arrêt. De quel sentiment serons-nous agités ? Quand il viendra, ce jour pour lequel tous les autres jours nous ont été donnés, nous surprendra-t-il par sa venue ? nous y trouvera-t-il préparés ? C'est ce que nous sommes encore, ce que nous ne serons plus alors les maîtres de décider. Assurons donc notre sort tandis qu'il est entre nos mains ; et mettons-nous dans l'état où nous désirerons être trouvés.

Les autres évangélistes remarquent que saint Pierre en demandant à Jesus-Christ de rester toujours sur le Thabor, ne savoit pas ce qu'il disoit à raison de la frayeur dont il étoit saisi (1). N'est-ce donc pas un sentiment bien naturel de vouloir rester continuellement avec Jesus dans sa gloire ? oui sans doute. Mais ce que saint Pierre ne savoit pas, ou ce que le saisissement dans lequel il étoit lui faisoit oublier, c'est que le temps de cette jouissance n'étoit pas encore arrivé. Il faut avoir souffert avec Jesus-Christ sur

(1) Non enim sciebat quid diceret : erant enim timore exterriti. *Marc.* IX, 5.
Nesciens quid diceret. *Luc.* IX, 33.

la terre, pour partager son bonheur dans le ciel. Il parviendra un jour, cet apôtre si zélé, au terme de ses vœux. Mais quelle immense carrière de travaux et de peines n'a-t-il pas auparavant à parcourir ! que de royaumes il aura à traverser ! que de terres à arroser de ses sueurs ! que de peuples auxquels il portera la foi ! que de tribunaux où il la confessera ! que de contradictions, d'humiliations, de tourmens il subira, jusqu'à ce qu'enfin parvenu dans la capitale du monde, il fasse de ce réceptacle de toutes les idolâtries le centre de la religion ; qu'auprès du trône des Césars, il pose sur des fondemens plus solides la chaire pontificale, et qu'arborant sur le capitole le signe sacré de la croix, il y soit lui-même attaché, et y termine dans les supplices une vie consumée dans les fatigues !

Comme il parloit encore, une nuée lumineuse les couvrit. Et en même temps sortit de la nuée une voix, disant : c'est-là mon Fils bien aimé, en qui j'ai mis toute mon affection ; écoutez-le. Nous trouvons ici deux choses : un témoignage éclatant rendu à Jesus-Christ par son Père en présence de la loi et des prophètes, que représentent Moyse et Elie ; et un précepte de l'écouter. Dieu

rappelle ce qu'il avoit fait entendre autrefois sur les eaux du Jourdain ; il reconnoît hautement Jesus-Christ pour son fils. Il confirme ainsi le dogme sacré, rejeté avec dédain par l'incrédulité, combattu avec fureur par diverses hérésies, que Jesus-Christ est la seconde personne de la Trinité, engendrée dans l'éternité, née dans le temps, Dieu comme son Père, homme comme nous ; réunissant dans sa personne par un assemblage incompréhensible, toutes les perfections divines et toutes les misères humaines, excepté le péché, incompatible avec sa divinité. Ainsi Dieu qui avoit abandonné son Fils à toutes les humiliations que l'homme peut éprouver, se plaisoit de temps en temps à lui rendre une portion de sa gloire, épanchant par là sa tendresse pour lui, et prévenant le scandale de son prodigieux abaissement.

Le commandement que Dieu fait aux trois apôtres, du fond de sa nuée lumineuse, d'écouter Jesus-Christ, doit retentir dans toutes les régions et dans tous les siècles. Jesus-Christ est l'abrégé de la loi chrétienne, et il en renferme tous les préceptes. Ecoutons Jesus-Christ comme nous le devons, et tous nos devoirs seront remplis. Toutes nos vertus viennent

d'avoir écouté sa voix ; tous nos vices, d'avoir refusé de l'entendre. Soyons donc attentifs à cette voix salutaire, et considérons par combien de moyens elle se fait entendre.

Jesus-Christ nous parle d'abord par les décisions de son église, à laquelle il a confié, avec le dépôt de son enseignement, la prérogative de son infaillibilité. Celui qui vous écoute, dit-il à ses apôtres, et dans eux à tous leurs successeurs, m'écoute ; celui qui vous méprise, me méprise, et dans moi méprise celui dont je suis l'envoyé (1). Nous devons donc principalement écouter l'église, croire avec fermeté les vérités qu'elle enseigne, rejeter avec indignation les erreurs qu'elle condamne, recevoir avec docilité les instructions qu'elle publie, pratiquer avec exactitude les préceptes qu'elle dicte. Cette soumission que nous devons à la vraie église de Jesus-Christ, nous impose l'obligation de repousser loin de nous tout enseignement qui n'en émane pas ; de rejeter comme des poisons mortels toutes les doctrines qui ne nous sont

(1) Qui vos audit, me audit ; et qui vos spernit, me spernit. Qui autem me spernit, spernit eum, qui misit me. *Luc.* x, 16.

pas présentées par elle ; de fuir toutes les sectes ennemies, soit hérétiques, soit schismatiques, qui ont l'audacieuse prétention de partager son autorité, et de nous éloigner soigneusement de ces chaires empestées, où se distribuent insidieusement sous le nom de Jesus-Christ le mensonge et l'erreur.

Jesus-Christ nous parle aussi, et c'est-là son organe le plus direct, par les exhortations du ministère évangélique. Mais l'écoutons-nous selon le précepte que nous en fait Dieu le père? Nous rendons-nous assidus à ces salutaires prédications? Et lorsque nous y assistons, quel est l'esprit que nous y portons? Quel compte n'aurons-nous pas à rendre un jour de tant de moyens de salut, ou absolument abandonnés par notre négligence, ou rendus inutiles par nos vicieuses dispositions? La parole divine, ou nous pèse et nous ennuie, et nous n'y allons pas; ou est pour nous un vain et frivole amusement, et nous n'en retirons aucun fruit. Ou nous ne l'écoutons pas, ou nous l'écoutons mal; et soit par notre refus de la recevoir, soit par l'abus que nous en faisons, nous tournons contre nous ce bienfait si précieux de notre Dieu. Ce qu'il avoit institué pour être un prin-

cipe de salut, nous en faisons un moyen de damnation.

Jesus-Christ nous parle encore par les pensées saintes qu'il met au dedans de nous. Cette horreur naturelle que vous ressentez pour le mal, c'est sa voix qui vous engage à le fuir; ce remords qui trouble votre conscience, c'est sa voix qui vous appelle à la pénitence; ce désir que vous éprouvez de faire une bonne œuvre, c'est sa voix qui vous y encourage; ces mouvemens pieux qui attendrissent votre ame, c'est sa voix qui vous presse de l'aimer. J'écouterai, dit le saint Prophète, ce que le Seigneur daignera dire au dedans de moi (1). Nous devons de même prêter une oreille continuellement attentive à cette voix, qu'il fait pénétrer dans nos cœurs. Elle est douce, et pour être entendue, elle a besoin d'être écoutée avec un recueillement particulier. Combien le défaut d'attention nous a fait perdre de salutaires inspirations! Combien de fois Dieu nous a-t-il parlé, tantôt nous suggérant une bonne action, tantôt nous détournant d'une mauvaise; ici nous rappelant

(1) Audiam quid loquatur in me Dominus Deus. *Psalm.* LXXXIV, 9.

les préceptes de sa loi, là nous en présentant les promesses ou les menaces ! Et nous, emportés par notre dissipation, nous ne l'avons pas seulement entendu. Nous avons ignoré ses dons, méconnu ses grâces; et sourds à ses instances, nous en avons été punis par la perte des biens qu'il vouloit nous faire.

Jesus-Christ emploie un autre langage plus sensible que les autres, mais encore moins écouté : c'est celui des événemens. Tous ceux qu'il fait passer sous nos yeux sont des instructions qu'il nous donne. Quand il lance son tonnerre sur les empires, et qu'il les bouleverse par des révolutions, il nous révèle l'instabilité de toutes les choses humaines; quand il précipite du faîte de leur puissance ceux qu'il y avoit élevés, il nous apprend le néant des grandeurs de la terre; quand il frappe au milieu de leur carrière, et enlève soudainement à la terre des victimes de sa justice, il nous avertit de la certitude de notre mort, et de l'incertitude de son heure. Les exemples de vertu nous apprennent ce que nous devons faire; ceux de vice, ce que nous devons éviter. Par les prospérités, il nous excite à lui rendre grâces; par les adversités, il nous engage à recourir à lui. La rencontre

d'un pauvre est une exhortation à l'aumône ; l'aspect d'un temple est une invitation à la prière ; la vue d'une croix est un souvenir de la passion. Dans l'intérieur de nos maisons, et au milieu des places publiques, dans le silence de la solitude, comme dans la dissipation des sociétés, par-tout Jesus-Christ nous parle. Ecoutez-le, nous dit dans cet évangile le Père céleste ; écoutez-le continuellement, et vous l'entendrez sans cesse. Mais, insensés que nous sommes ! nous vivons environnés de ses instructions, sans y prendre garde ; nous marchons à travers ses avertissemens, ses invitations, ses exhortations, ses instances, sans y réfléchir, sans les apercevoir. Les événemens nous frappent, et ils ne nous instruisent pas. Nous en parlons, nous en raisonnons, nous en recherchons les causes, nous en calculons les effets ; la seule chose que nous n'y voyons pas, c'est ce qu'il nous seroit le plus utile d'y voir, ce que Dieu y a mis pour nous instruire, nous exhorter et nous toucher.

Tandis que Jesus-Christ nous parle de tant de manières, un autre prédicateur nous tient le langage opposé ; et pour nous persuader, emploie à peu près les mêmes moyens. Le démon a aussi des

chaires, que le prophète appelle des chaires de pestilence (1). Il a des chaires publiques où l'hérésie et le schisme répandent leurs erreurs; il a de tous côtés des chaires particulières où ses suppôts exercent effrontément leur détestable ministère; les uns semant le poison de l'incrédulité, les autres propageant la contagion du libertinage. Au dedans de nous, au dehors de nous, il nous parle. Il nous parle par les suggestions qu'il jette dans nos cœurs, par les désirs qu'il y excite, par les pensées qu'il y fait naître; il nous parle par les appâts qu'il nous présente, par les occasions qu'il nous procure, par les facilités qu'il nous fournit, par les moyens de corruption de tout genre dont il ne cesse de nous environner. Et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que ses criminelles leçons sont bien plus goûtées, bien plus suivies que celles de Jesus-Christ. O funeste interversion de principes! Le père du mensonge est cru, et la vérité éternelle n'est pas même écoutée.

Nous devons écouter Jesus-Christ de quelque manière qu'il nous parle : c'est

(1) Et in cathedrâ pestilentiæ non sedit. *Psal.* 1, 1.

notre premier devoir, c'est notre plus grand intérêt. Nous devons à ses instructions, non pas une attention légère qui se dissipe aussitôt, non pas une attention stérile qui reste sans effet; mais une attention profonde qui nous en pénètre, et sur-tout une attention efficace qui se manifeste dans nos œuvres. Le précepte d'écouter Jesus-Christ, renferme essentiellement l'ordre de lui obéir. Croire avoir rempli ce que l'on doit à sa parole, en l'écoutant, c'est se tromper soi-même (1), dit l'apôtre saint Jacques. Celui, poursuit-il, qui se contente de l'entendre sans le suivre, ressemble à l'homme qui regarde rapidement son image dans un miroir; il passe, et aussitôt il a oublié les traits de son visage: mais celui qui se contemple attentivement dans la loi divine, qui, fermement attaché à cette contemplation, craint de l'oublier, et la reproduit dans ses actions, c'est celui-là qui sera couronné du bonheur (2).

---

(1) Estote autem factores verbi, et non auditores tantùm, fallentes vosmet ipsos. *Jac.* 1, 22.

(2) Quia si quis auditor est verbi, et non factor; hic comparabitur viro consideranti vultum nativitatis suæ in speculo: consideravit enim se, et abiit, et statim oblitus est qualis fuerit. Qui

A ces paroles les disciples tombèrent le visage contre terre, et furent saisis d'une grande frayeur. La terreur des trois apôtres étoit bien naturelle. Une nuée lumineuse apparoissant dans le ciel, suspendue pendant un temps sur leurs têtes, descendant ensuite sur eux, et les enveloppant, une voix forte et imposante sortant de cette nuée, tout cet appareil étoit bien propre à les intimider. Mais nous, quelle raison avons-nous de redouter l'ordre qui nous est donné d'écouter Jesus-Christ? La crainte que nous inspire ce commandement, n'est autre chose que l'attachement à nos vices. Ce que nous craignons véritablement, ce sont les sacrifices qu'il nous faudroit faire. Nous redoutons l'obligation d'étouffer cette passion qui nous domine, et qui nous plaît; de réformer ces habitudes qui se sont indentifiées à notre nature; de rompre cette liaison à laquelle nous trouvons tous les jours de nouveaux charmes. Si la loi de Jesus-Christ pouvoit se concilier avec nos attachemens cri-

---

autem perspexerit in legem perfectam libertatis, et permanserit in eâ, non auditor obliviosus factus, sed factor operis : hic beatus in facto suo erit. *Jac.* 1, 23, 24 *et* 25.

minels, ce mot, *écoutez-le*, ne nous inspireroit aucune frayeur; et nous n'éprouverions aucune répugnance pour ses préceptes, si ses préceptes ne répugnoient pas à nos inclinations perverses.

Mais Jesus s'approchant les toucha, et leur dit: Levez-vous, et ne craignez point. Alors levant les yeux, ils ne virent plus que Jesus seul. Jesus-Christ nous dit aussi: Ne craignez point. Mais dans quel sens nous le dit-il? Qu'est-ce qu'il ne veut pas que nous redoutions? Son intention n'est pas de bannir de nos cœurs la crainte de Dieu, cette crainte salutaire qui, selon le prophète, est le commencement de la sagesse (1). Et non-seulement il désire que nous conservions cette crainte précieuse qui est une partie de notre amour, celle d'un fils qui, craignant d'offenser le tendre père qu'il chérit, se tient vis-à-vis de lui dans une continuelle circonspection; il veut encore que nous soyions frappés de la terreur de ses jugemens, et que la pensée de ses épouvantables châtimens nous éloigne de ce qui les attire. Son intention est que nous le craignions, mais que nous ne

(1) Initium sapientiæ timor Domini. *Psalm.* CX, 10.

craignions que lui. Un des effets de la crainte de Dieu est de faire disparoître toutes les autres. Plus nous le craindrons, moins nous aurons à redouter le démon et ses embûches, le monde et ses séductions, nos passions et leurs illusions. C'étoit la crainte de Dieu qui inspiroit à tant de saints le courage de braver tous les maux de l'humanité, et qui rendoit les martyrs intrépides devant les tyrans. Pénétrons-nous intimement de cette vérité, qu'il n'y a qu'un malheur réel dans le monde, celui de déplaire à Dieu, et nous nous rendrons supérieurs à tous les autres. Forts de cette crainte, et nous confiant sur l'appui divin qu'elle nous assure, nous défierons fièrement toutes les créatures de nous nuire. Le Seigneur est mon aide, disoit David; je ne crains point ce que les hommes peuvent me faire (1).

Comme ils descendoient de la montagne, Jesus leur fit cette défense : Ne parlez à personne de ce que vous venez de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. Le motif de cette défense n'est pas difficile à saisir.

---

(1) Dominus mihi adjutor : non timebo quid faciat mihi homo. *Psalm.* CXVII, 6.

Jesus-Christ ne vouloit pas exposer la merveille de sa transfiguration à la critique et à l'incrédulité. Les pharisiens qui le détestoient, empoisonnoient toutes ses actions; les miracles même qu'il opéroit en public, et sous leurs yeux, étoient la matière de leurs censures. Dans l'impuissance de les nier, ils en calomnioient le principe, et les attribuoient au démon. Que n'auroient-ils pas dit d'un événement aussi extraordinaire, qui n'avoit eu pour témoin que trois disciples? C'eût été exposer personnellement ces apôtres à de violentes persécutions, et le temps n'étoit pas encore venu où ils devoient les souffrir. L'un des évangélistes observe que, fidèles à l'ordre de leur Maitre, les trois apôtres gardèrent le secret tout le temps qu'il leur avoit prescrit (1). Mais lorsque vainqueur de la mort, Jesus-Christ eut rendu croyables, par sa résurrection, toutes ses grandeurs, le silence n'eut plus d'objet, et le zèle des apôtres pour la gloire de leur Maître n'étant plus enchaîné par leur obéissance, ils divulguèrent avec éclat la splendeur dont ils avoient été

(1) Et ipsi tacuerunt, et nemini dixerunt in illis diebus quidquam ex his, quæ viderant. *Luc.* IX, 36.

témoins. Nous avons vu, dit l'apôtre saint Jean, sa gloire, telle que celle du Fils unique du Père (1). Ce n'est point, dit saint Pierre, en suivant des fables ingénieuses, que nous vous avons fait connoître la puissance et l'avénement de Notre-Seigneur Jesus-Christ; mais c'est après être devenus nous-mêmes les spectateurs de sa majesté. Car il reçut de Dieu le père honneur et gloire, lorsque d'une splendeur céleste descendit une voix qui se fit entendre : C'est ici mon Fils bien aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances; écoutez-le. Et nous entendîmes cette voix qui venoit du ciel, lorsque nous étions avec lui sur la montagne sainte (2). Nous connoissons ce merveilleux événement aussi bien que les apôtres, par la manifestation qu'ils nous en ont faite. Il

(1) Et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti à Patre. *Joan.* 1, 14.

(2) Non enim doctas fabulas secuti notam fecimus vobis Domini nostri Jesu-Christi virtutem, et præsentiam : sed speculatores facti illius magnitudinis. Accipiens enim à Deo patre honorem, et gloriam, voce delapsâ ad eum hujuscemodi à magnificâ gloriâ : Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi complacui; ipsum audite. Et hanc vocem nos audivimus de cœlo allatam, cùm essemus cum ipso in monte sancto. 2. *Petr.* 1, 16, 17 *et* 18.

doit produire sur nous le même effet que sur eux, et nous pénétrer de la même admiration et du même respect.

ÉVANGILE

Du troisième dimanche de Carême.

Jesus-Christ guérit un possédé muet, répond aux critiques des Pharisiens, et propose les paraboles du fort armé et du retour de l'esprit impur.

JESUS chassa un démon qui étoit muet; et lorsqu'il eut chassé ce démon, le muet parla, et le peuple fut dans l'admiration. Mais quelques-uns d'entr'eux dirent: C'est par Béelzébut, prince des démons, qu'il chasse les démons. D'autres, pour le tenter, lui demandoient quelque prodige dans le ciel; mais Jesus connoissant leurs pensées, leur dit: Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit, et la maison s'écroulera sur elle-même. Si donc Satan est divisé contre lui-même, comment son règne subsistera-t-il? Cependant vous dites que c'est par Béelzébut que je chasse les démons. Or, si c'est par Béelzébut que je chasse les démons, par qui vos enfans les

chasseront-ils ? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges. Mais si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, il est certain que le royaume de Dieu est venu jusqu'à vous. Lorsqu'un homme fort et bien armé garde sa maison, tout ce qu'il possède est en sureté. Mais s'il en survient un plus fort que lui, qui le surmonte, il emportera toutes ses armes, dans lesquelles il mettoit sa confiance, et il partagera ses dépouilles. Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi ; et celui qui n'amasse pas avec moi, dissipe. Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il va dans des lieux arides cherchant du repos, et n'en trouvant point, il dit : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti. Et à son retour il la trouve nettoyée et parée. Aussitôt il va prendre avec lui sept autres esprits plus méchans que lui, et entrant dans la maison, ils y établissent leur demeure. Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Lorsqu'il parloit ainsi, une femme élevant la voix du milieu du peuple, dit : Heureuses les entrailles qui vous ont porté, et les mamelles qui vous ont allaité. Mais plutôt, repartit Jesus, heureux ceux qui écoutent la parole de

Dieu, et qui l'observent. (*Luc.* XI, 14 *et* 28.)

EXPLICATION.

Jesus chassa un démon qui étoit muet. Et lorsqu'il eut chassé ce démon, le muet parla; et le peuple fut dans l'admiration. Les miracles que Jesus, dans le cours de sa carrière, ne cessoit d'opérer, outre leur objet direct, qui étoit de confirmer sa mission et de manifester sa bonté, avoient presque toujours un but allégorique. En chassant le démon qui rendoit cet homme muet, il nous montre un des effets que le péché opère dans nos ames. Le péché non-seulement nous rend aveugles, en fermant nos yeux aux merveilles de la religion; non-seulement nous rend sourds, en fermant nos oreilles à la parole divine; mais il nous rend aussi muets, en liant notre langue, et en l'empêchant de servir aux objets pour lesquels Dieu nous l'a donnée. Le muet spirituel n'a pas perdu l'usage physique de la parole, mais il en a perdu l'usage moral. Il est devant Dieu ce que sont devant les hommes les muets ordinaires; les paroles qu'il profère ne sont que de vains sons qui, n'ayant point de signifi-

cations, se perdent dans l'air. Il nous importe infiniment de connoître ce démon muet, pour nous garantir de ses embûches. Considérons, et les vues dans lesquelles Dieu nous a donné l'usage de la parole, et la manière dont le démon nous en détourne.

L'usage principal que Dieu veut que nous fassions de notre faculté de parler, est la prière. Ainsi, il a mis dans nous l'intelligence, afin de le connoître; la liberté, afin de le servir; la sensibilité, afin de l'aimer: ainsi, il nous a accordé par-dessus tous les autres êtres le don de la parole, afin que nous puissions célébrer sa grandeur, rendre grâces à sa bonté, implorer sa miséricorde. Le monde a été créé pour l'homme, et l'homme pour Dieu; et la même loi qui nous donne le droit de faire servir à nos besoins tous les êtres dont est composée la nature, nous impose le devoir d'employer au culte de Dieu, et tout ce que nous sommes, et tout ce que nous avons. Et observons que ce n'est pas absolument l'usage exclusif de nos facultés que Dieu exige de nous, mais seulement l'usage principal. Il nous permet, il nous ordonne même d'aimer les autres hommes; il nous permet même de converser avec eux: mais

ce n'est-là qu'un emploi secondaire et subalterne. La parole nous est donnée pour une fin bien plus noble. C'est avec Dieu même qu'elle nous fait communiquer. Elle établit entre Dieu et nous une correspondance qui nous est aussi utile que glorieuse. Nos prières pénétrant jusqu'au trône de la miséricorde, font pleuvoir sur nous les grâces divines, comme une rosée abondante formée des vapeurs qui se sont élevées vers le ciel.

Or, l'ennemi du salut, qui connoît tous les biens qu'apporte la prière, travaille de tout son pouvoir à les anéantir. Comme il est au-dessus de sa puissance d'en détruire les salutaires effets, c'est contre nous qu'il tourne ses efforts. Avec le goût du vice, il fait pénétrer dans nos cœurs le dégoût de la prière. Il y a entre ces deux choses une connexion intime. Et vous le savez trop bien, vous qui avez eu le malheur de vous égarer dans les sentiers de l'iniquité. Une déplorable expérience vous a appris que plus vous vous engagiez dans ces funestes voies, plus vous vous éloigniez de la prière. Rappelez-vous ce qui s'est passé dans votre ame à cette époque fatale. D'abord s'est affoibli l'attrait qui vous attachoit à la prière, et bientôt vous l'avez absolument perdu.

L'oraison vous est devenue successivement ennuyeuse, fatigante, importune, odieuse. Vous avez commencé par l'interrompre ; vous avez fini par l'abandonner. Vous avez rejeté comme un joug onéreux ce qu'autrefois vous regardiez comme une douce consolation, et vous êtes enfin tombé dans l'état infortuné de l'homme de cet évangile; vous êtes devenu possédé du démon muet.

Un autre usage essentiel de la parole que Dieu nous a donnée, est de confesser les péchés dont nous avons eu le malheur de nous rendre coupables. Mais le démon qui n'ignore pas que cette confession est le moyen, non-seulement le plus efficace, mais même le seul de briser ses honteuses chaînes, emploie toute son astuce à nous en détourner. A la salutaire confusion qui devroit nous conduire au tribunal de la miséricorde, et nous dicter l'accusation de nos fautes, il substitue la fausse honte qui lie notre langue, et nous fait garder au dedans de nous, et notre funeste secret, et les péchés qui en sont l'objet. Combien d'ames il s'est asservies par ce déplorable silence ! Combien de malheureux maintenant en sa possession, au milieu des flammes qui les tourmentent, répètent l'exclamation du pro-

phète : Malheur à moi, parce que je me suis tu (1) !

Un troisième devoir, que Dieu nous imposa en nous donnant la parole, est de rendre témoignage à la vérité. Nous devons ce témoignage, non-seulement lorsqu'il est exigé par l'autorité légitime, mais encore dans beaucoup d'autres occasions. Nous le devons à Dieu quand sa religion est attaquée, et au prochain quand sa réputation est injustement déchirée. N'avons-nous pas à nous reprocher d'avoir souvent encouragé l'impiété, ou accrédité la calomnie par notre silence? Tandis qu'un mot de notre bouche auroit suffi pour confondre les blasphèmes que vomissoit l'impie, ou pour repousser le venin que lançoit le méchant ; une lâche timidité, ou un respect humain honteux tenoit notre langue captive. Nous paroissions approuver ce qu'au fond de l'ame nous condamnions, consentir à ce que nous rejetions, conniver à ce que nous détestions. Notre silence étoit un scandale, et pour le pécheur qu'il enhardissoit, et pour les assistans qu'il séduisoit. C'étoit encore le démon qui nous

(1) Væ mihi, quia tacui ! *Isa.* VI. 5.

rendoit muets, qui, ne pouvant faire de nous les auteurs du crime, nous y faisoit participer par notre nullité, et nous en rendoit complices en nous empêchant de nous y opposer.

Enfin, une dernière espèce de démon muet, est celui dont sont obsédées les personnes qui, chargées par devoir d'annoncer les vérités saintes, négligent ou refusent de s'en acquitter. Ce sont des conquêtes précieuses au démon; car ces hommes, par leur criminel silence, se perdent d'abord eux-mêmes, et ensuite les ames qui leur sont confiées.

Rentrons en nous-mêmes; et après avoir examiné par combien de manières le démon muet prend possession de nous, considérons avec attention combien de fois il nous a dominés. Secouons son joug honteux; et nous armant contre lui d'une sainte résolution, réparons dans la suite par la ferveur de nos oraisons, par la sincérité de nos confessions, par le courage de nos animadversions, par l'abondance de nos instructions, tous les manquemens où ses perfides suggestions nous ont entraînés.

Mais quelques-uns d'entr'eux dirent: C'est par Béelzébut, prince des démons, qu'il chasse les démons. L'admiration où

le nouveau miracle de Jesus-Christ avoit jeté le peuple, est bien naturelle. Ce qui est extraordinaire, c'est qu'elle n'ait pas été absolument générale; c'est qu'il se soit trouvé des personnes assez prévenues, ou assez dépravées pour ne pas reconnoître dans ce prodige la main divine qui l'avoit opéré. Les incrédules du temps de Jesus-Christ ont avec ceux de notre siècle beaucoup de choses communes; mais ils en diffèrent en un point. Il leur étoit impossible de nier la vérité des miracles, que le Sauveur opéroit à la vue de tout un peuple, et sous leurs propres yeux. S'ils avoient osé l'entreprendre, un cri, ou d'indignation, ou de dérision, se seroit élevé contr'eux, et ils n'auroient fait que donner plus d'éclat au prodige qu'ils auroient voulu contester. Plus hardis qu'eux, les incrédules modernes entreprennent de combattre une vérité que dix-huit siècles consécutifs ont crue. Mais nous leur opposons avec avantage leurs propres devanciers, et nous confondons leurs vaines dénégations par le témoignage de ceux mêmes de leur parti. S'il eût été possible d'élever quelque doute sur cette multitude de prodiges qui naissoient sous tous les pas de Jesus-Christ, ces scribes, ces pharisiens si acharnés contre

contre lui, si occupés à le décrier, si ardens à le persécuter, auroient-ils eu recours, pour éluder l'autorité de ses miracles, aux pitoyables subterfuges qu'ils emploient? Le misérable reproche qu'ils lui font, prouve clairement l'impuissance où ils sont de nier la vérité de ses prodiges. Il devient un témoignage formel et non suspect de la vérité des faits miraculeux. Prétendroit-on le suspecter comme rapporté par les disciples de Jesus-Christ? Mais ces disciples auroient-ils osé, auroient-ils pu, sans être démentis, prêter au bout de peu d'années, à des hommes encore existans, un discours déraisonnable qu'ils n'auroient pas tenu. Si l'on veut d'autres témoignages que l'on ne puisse pas attribuer aux apôtres, il n'y a qu'à passer aux siècles qui les ont immédiatement suivis. Les premiers ennemis du christianisme, les Celse, les Porphyre, les Julien, si voisins des miracles de Jesus-Christ, ne les auroient-ils pas niés, s'ils avoient osé? Au lieu de les contester, tantôt ils renouvellent la ridicule accusation de magie; tantôt ils opposent à ses prophéties, celles de leurs Sybilles; à ses miracles, ceux d'Esculape, de Vespasien, d'Apollonius. Ce n'est qu'au bout de dix-huit cents ans qu'on imagine d'en disputer

la réalité : comme si l'intervalle des temps pouvoit jeter un nuage sur des faits solidement établis ; comme si les preuves de la vérité, en vieillissant, se détruisoient ; comme si des faits reconnus vrais il y a dix-sept siècles, ne devoient pas l'être encore à présent. Les miracles de Jesus-Christ, prouvés par le témoignage inattaquable de ses apôtres, le sont encore par l'aveu formel de ses ennemis.

D'autres pour le tenter, lui demandoient quelque prodige dans le ciel. Les ennemis du Sauveur cherchoient à persuader que ces miracles sans nombre qu'il opéroit, n'étoient que des œuvres terrestres, et que des miracles opérés dans l'air, des phénomènes célestes auroient bien plus d'autorité. Ce n'étoit pas pour croire en lui qu'ils lui faisoient cette demande : c'étoit, comme porte le texte sacré, pour le tenter, pour voir s'il auroit cette complaisance ; ou pour imputer à foiblesse, si, comme ils le prévoyoient, il s'y refusoit. Des hommes qui résistoient à l'évidence résultante de tant de miracles, étoient-ils bien disposés à croire sur d'autres miracles qui n'auroient pas eu la même utilité ? Falloit-il donc plus de puissance pour faire paroître dans le ciel quelque phénomène extraordinaire, que

pour rendre la parole aux muets, l'ouie aux sourds, la vue aux aveugles, la santé aux malades, la vie aux morts? Les incrédules de nos jours, marchant sur les traces de ceux d'alors, font avec la même mauvaise foi, une difficulté du même genre. Peu satisfaits des miracles qu'on leur présente, ils en demandent de nouveaux, dont ils soient témoins. Dieu doit-il donc à chaque homme un miracle particulier pour confirmer sa foi? Est-il obligé de les prodiguer au gré de chaque incrédule? Ceux qui ne croient pas les miracles de Jesus-Christ, malgré les preuves victorieuses dont ils sont revêtus, ne croiroient pas davantage ceux qu'ils verroient. Ils appellent aujourd'hui de leur raison à leurs yeux; ils appelleroient alors de leurs yeux à leur raison; ou tels que les juifs de notre évangile, ils regarderoient comme insuffisant le miracle opéré en leur présence, et ils en demanderoient encore d'autres d'un genre différent.

Jesus connoissant leurs pensées, leur dit : tout royaume divisé contre lui-même sera détruit, et la maison s'écroulera sur elle-même. Si donc satan est divisé contre lui-même, comment son règne subsistera-t il? Cependant vous

dites que c'est par Béelzébut que je chasse les démons. Or, si c'est par Béelzébut que je chasse les démons, par qui vos enfans les chasseront-ils? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges? Il n'étoit pas difficile de réfuter la bizarre inculpation des juifs. Jesus-Christ la pulvérise en montrant la contradiction qu'elle renferme. Quoi de plus ridicule en effet que d'opposer le démon à lui-même, et de prétendre que c'est lui qui se chasse, et qui détruit son propre empire? Tel est le sort de tous ceux qui refusent de croire en Jesus-Christ; ils tombent nécessairement dans des contradictions. Toutes leurs sectes décèlent elles-mêmes la fausseté de leurs systèmes, par les inconséquences où elles sont entraînées. Le pyrrhonien est conduit par ses principes, à douter de sa propre existence, et même de son doute. Le matérialiste place dans un être essentiellement composé, une opération aussi simple que la pensée. L'athée admet une suite d'êtres sans un premier être, des êtres contingens sans un être nécessaire. Le déiste est forcé de reconnoître un créateur, par la contemplation de l'ordre admirable du monde, qui lui permet cependant de rejeter la Providence. L'indifférent se forge un Dieu

infiniment saint, devant qui le bien et le mal sont égaux, et qui reçoit avec la même complaisance les hommages de l'erreur et de la vérité. Les incrédules de nos jours sont tout aussi inconséquens que ceux du temps de Jesus-Christ; et par une conformité plus triste encore, en vain leur démontre-t-on les contradictions palpables qui détruisent leurs systèmes par eux-mêmes, leurs cœurs endurcis repoussent l'évidence qui frappe leurs esprits.

Jesus-Christ fait aux juifs un autre raisonnement tiré de leur propre pratique. Ils avoient des exorcistes approuvés par la synagogue, qui chassoient au nom de Dieu les démons. Jesus-Christ se compare à eux. Pourquoi, dit-il, adoptant ce qu'ils font, ne reconnoissez-vous pas ce que je fais? Je vous prêche le même Dieu; pourquoi refusez-vous de croire que c'est au même nom que j'opère? Il y avoit dans l'accusation des juifs, outre la contradiction, une partialité révoltante; ils attribuoient le même effet à deux causes opposées; et leur seul motif étoit qu'ils aimoient leurs exorcistes, et qu'ils détestoient Jesus. Trop souvent nos jugemens sont dictés, non par notre raison, mais par nos affections. Nous

louons dans l'un ce que nous blâmons dans l'autre. Nous approuvons tout ce que font ceux que nous aimons ; nous condamnons tout ce qui vient de ceux qui nous sont opposés.

Mais si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, il est certain que le royaume de Dieu est venu jusqu'à vous. Le raisonnement de Jesus-Christ est démonstratif ; et ses ennemis confondus n'eurent rien à y répondre. Ce ne peut être par la puissance du démon que je chasse les démons ; c'est donc évidemment par la vertu de Dieu. Je suis donc l'envoyé de Dieu. C'est ce même raisonnement par lequel nous convainquons l'incrédulité. Les miracles de Jesus-Christ ne peuvent venir que d'une vertu divine. Ils démontrent donc la divinité de sa mission. Il n'y a qu'un pouvoir au-dessus de la nature ; c'est celui de son auteur. La main qui lui donna l'impulsion peut seule l'arrêter. Le cours constant des causes secondes ne peut être suspendu que par la cause première dont elles ont reçu leurs lois. Si des œuvres que Dieu seul peut faire, attestoient jamais l'erreur, ce seroit Dieu qui nous y induiroit. Si un miracle pouvoit nous tromper, Dieu ne seroit plus Dieu.

Lorsqu'un homme fort et bien armé garde sa maison, tout ce qu'il possède est en sureté. Mais s'il en survient un autre plus fort que lui, qui le surmonte, il emportera toutes ses armes, dans lesquelles il mettoit sa confiance, et il partagera ses dépouilles. Le fort armé dont parle Jesus-Christ est le démon. Il avoit subjugué la terre, et en avoit fait son domaine; il y régnoit paisiblement, et excepté le petit pays de la Judée, il se faisoit rendre par-tout les honneurs divins. De tous côtés, sous divers noms, des temples magnifiques lui étoient élevés. Ses autels étoient sans cesse couverts des victimes les plus précieuses, et dans quelques pays même de victimes humaines. Il avoit étendu sa domination jusque sur une partie de la nation sainte, qui lui étoit asservie par ses passions et par ses vices. Il jouissoit avec tranquillité, et à ce qu'il sembloit, avec sureté de son empire, où il se maintenoit par ses armes, qui sont ses ruses, ses suggestions, ses séductions. Mais il est survenu un plus fort que lui, qui l'a surmonté : c'est Jesus-Christ. Il est venu dans le monde pour détruire l'empire du démon, et pour y fonder le royaume de Dieu. Il a renversé tous ces temples, que les nations égarées

avoient élevés à leur ennemi; et sur leurs débris il a élevé par-tout des temples au vrai Dieu. Il a aboli les abominables sacrifices aussi avilissans pour l'humanité, qu'injurieux à la Divinité, et leur a substitué le sacrifice pur dont il est tout à-la-fois la victime, le prêtre et le Dieu; et délivrant le genre humain du joug honteux sous lequel il languissoit asservi, il a rectifié ses dogmes, épuré son culte, réformé sa morale. C'est pour nous qu'il a vaincu. Son triomphe est notre délivrance. Il nous y associe, et nous ramène à sa suite dans le ciel, dont sa victoire nous a ouvert les portes.

Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi; et celui qui n'amasse pas avec moi, dissipe. Jesus-Christ répète plusieurs fois cette importante maxime. Entre lui et le monde il n'y a pas de milieu. Qui n'est pas son disciple, est par cela même son ennemi. Hérétiques et schismatiques de tous les temps, cet oracle est l'arrêt éternel de votre condamnation. Du moment où vous vous séparâtes de l'église, vous attirâtes sur vous ce redoutable anathême. Vous cessâtes d'être avec Jesus-Christ, et dès-lors vous fûtes contre lui. Pécheurs de tout genre, aussitôt que vous avez perdu la grâce,

cette sentence a été aussi prononcée contre vous. Quelques vertus que vous ayiez conservées, quelques bonnes œuvres que vous ayiez opérées, dès que vous avez été infectés d'un seul péché mortel, vous n'avez plus amassé avec Jesus-Christ; tout ce que vous possédiez a été dissipé. L'amitié ou l'inimitié absolue de Dieu: alternative terrible, mais inévitable. Comment prétendent-ils allier ce principe fondamental de la religion, avec leur conduite équivoque, ces chrétiens tièdes et incertains qui, se faisant à eux-mêmes un système de christianisme, unissent ensemble le service de Dieu et le service du monde; suivent les maximes mondaines, et veulent cependant ne pas s'écarter des préceptes divins; croient faire tout ce que Dieu leur commande, en faisant en même temps tout ce que le monde exige d'eux; s'interdisent, pour plaire à Dieu, ce qu'ils ne peuvent se dissimuler être de ces fautes grossières qui causent la mort de l'ame, et se permettent pour plaire au monde, tout ce qu'ils jugent être seulement dans l'ordre des fautes vénielles; craignent uniquement de perdre le saint Esprit, et ne s'embarrassent pas de le contrister; désirent ne pas s'attirer l'inimitié de Dieu, mais ne

cultivent pas son amitié? Etat funeste en lui-même, plus funeste encore dans ses suites, et malheureusement trop commun dans le monde, et parmi les personnes qui, faisant profession d'une sorte de régularité, offrent des exemples plus dangereux, et fournissent des prétextes plus avidement saisis.

Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il va dans les lieux arides cherchant du repos; et n'en trouvant point, il dit: Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti. Et à son retour il la trouve nettoyée et parée. Aussitôt il va prendre avec lui sept autres esprits plus méchans que lui, et entrant dans la maison, ils y établissent leur demeure. Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. L'instruction que donne ici Jesus-Christ est de la plus haute importance. Il ne suffit pas d'être rentré dans la voie du salut, il faut y persévérer. Ce n'est pas assez d'avoir chassé de votre ame l'esprit impur, il faut l'empêcher d'y revenir. Après votre victoire sur le démon, vous vous endormez; mais le démon veille: vous vous livrez au repos; et il ne se repose jamais: vous ne pensez plus à lui; il ne cesse de s'occuper de vous: vous restez tranquille; il agit sans

cesse. Tandis que dans une entière sécurité vous négligez de vous tenir sur vos gardes, il prépare de nouvelles attaques. Il rode continuellement autour de la maison qui fut son domaine. Il observe le côté mal gardé pour y rentrer par surprise; le côté foible, pour s'en emparer par force. S'il aperçoit dans le cœur quelque passion mal éteinte et encore fumante, il s'efforce de la rallumer par son souffle. S'il y découvre quelque reste d'inclination dangereuse, pas encore entièrement réprimée, il lui présente, pour la ranimer, de nouveaux attraits. Il offre de continuelles occasions à nos goûts pour les satisfaire, à nos habitudes pour les entretenir, à nos attachemens pour les renouer. Trouve-t-il la maison sans parure, c'est-à-dire, sans défense, il y rentre sans peine, et s'y établit sans résistance. Si au contraire il la trouve nettoyée de ses ordures, et ornée des dons de la grâce, il se retire; mais ce n'est que pour prendre de nouvelles et de plus fortes mesures. Ame, qui avez eu le bonheur de vous réconcilier avec votre Dieu, ne vous abusez pas sur le calme où votre ennemi vous laisse; il reviendra bientôt plus dangereux que jamais. Il reviendra

au moment où il vous croira le moins en état de lui résister; il reviendra, non plus seul, mais renforcé du secours de sept autres esprits plus méchans que lui, qui uniront leurs ruses à ses ruses, leurs efforts à ses efforts. Ils vous attaqueront tous ensemble, et par tous les points à-la-fois. Ils mettront tout en usage pour reprendre sur vous leur ancien empire. Le plaisir et la douleur, la santé et la maladie, la richesse et la pauvreté, la grandeur et l'humiliation, la prospérité et l'adversité, l'amitié des hommes et leur haine, les faveurs et les persécutions, les illusions du monde et les ennuis de la solitude, tout, passant par leurs mains empestées, deviendra des moyens de corruption. Profitez de l'intervalle que leur méchanceté emploie en préparatifs, pour vous préparer de votre côté aux combats qu'ils viendront vous livrer. Fermez leur avec soin toutes les entrées de votre cœur. Qu'une vigilance soutenue y fasse une exacte sentinelle. Tandis que le démon réunit contre vous ses auxiliaires, appelez aussi le secours tout-puissant qui vous a déjà fait triompher de lui. La vigilance et la prière, voilà, nous dit Jesus-Christ, les préservatifs efficaces contre les ten-

tations (1). La prière obtient les grâces; la vigilance y correspond. La prière attire les dons célestes; la vigilance empêche de les perdre. Par la prière vous mériterez que Dieu vienne combattre avec vous; par la vigilance vous combattrez avec lui. Que pourront contre vous toutes les puissances de l'enfer, si vous êtes soutenu par un tel allié? Le Seigneur est mon aide, dit le Roi prophète, et je braverai tous mes ennemis (2). Que l'armée infernale toute entière se réunisse contre moi; je ne craindrai point ses assauts (3). Mais si une indolente négligence, ou une aveugle présomption ralentit vos précautions, relâche votre attention, Jesus-Christ vous annonce le sort qui vous attend. L'esprit impur avec son abominable escorte reviendra prendre possession de votre ame, et son retour rendra votre nouvel état plus déplorable que celui d'où vous aviez eu le bonheur de vous retirer.

Considérez ce convalescent échappé

---

(1) Vigilate, et orate, ut non intretis in tentationem. *Matth.* XXVI, 41.

(2) Dominus mihi adjutor; et ego despiciam inimicos meos. *Psalm.* CXVII, 7.

(3) Si consistant adversùm me castra, non timebit cor meum. *Psalm.* XXVI, 3.

à une maladie qui l'avoit conduit aux portes du tombeau ; avec quelle satisfaction il jouit de sa santé qui se ranime par degrés, de ses forces qui s'augmentent de jour en jour ! Mais qu'il commette une seule imprudence, il se replongera dans une nouvelle maladie plus violente et plus dangereuse que la précédente. Pécheur, retombé par votre faute dans votre maladie spirituelle, le mal que vous vous êtes rendu est bien plus fâcheux que celui dont vous aviez été délivré. Votre rechûte est, et plus criminelle, et plus irrémédiable que votre premier péché. Elle est plus criminelle : vous ajoutez au vice de votre offense ceux de l'ingratitude et de la mauvaise foi ; vous oubliez, et le bienfait de la réconciliation, et les promesses qui vous l'avoient mérité ; vous manquez, et à la reconnoissance, et à votre foi ; vous outragez de nouveau ce Dieu qui vous avoit reçu avec tant de bonté, et vous violez les engagemens sacrés qui avoient été le prix de votre pardon. Votre rechûte est plus irrémédiable, et du côté de Dieu, et du vôtre. Espérez-vous les mêmes grâces, après l'abus que vous en avez fait ? Croyez-vous que le mépris dont vous les avez payées, vous ait disposé à

en mieux profiter? Vous avez éloigné Dieu de vous, et vous vous êtes éloigné de lui. Vous avez affoibli dans vous les salutaires impressions de la grâce, et vous avez fortifié votre funeste attachement au péché. La prière, la parole sainte, les sacremens, tous les moyens de salut ont perdu vis-à-vis de vous de leur efficacité; et vos vicieuses inclinations ont acquis plus d'empire. Ainsi, tout-à-la-fois vous avez aggravé votre mal, et diminué la vertu des remèdes. O vous qui, depuis votre retour à Dieu, avez eu le bonheur de vous maintenir dans l'état de sa grâce, craignez de perdre cet inestimable bienfait. Ecoutez ce que vous dit l'Apôtre : Vous qui êtes debout, prenez garde de tomber (1). Qu'une sainte défiance de vous-mêmes, qu'une juste confiance en Dieu vous soutiennent à la hauteur où vous a replacés votre pénitence. Et vous, ames malheureuses, qui vous êtes rengagées dans la voie de l'iniquité, vous avez rendu votre retour dans les sentiers de la justice, plus difficile; mais il n'est pas impossible. Puisqu'il n'est pas impossible, il faut l'entreprendre.

(1) Qui se existimat stare, videat ne cadat. 1. *Cor.* X, 12.

Puisqu'il est difficile, il faut y apporter une résolution forte et courageuse. Plus vous différerez, plus vous augmenterez la difficulté, plus vous vous enfoncerez dans votre limon infect, plus vous éprouverez de peine à vous en retirer.

Lorsqu'il parloit ainsi, une femme élevant la voix du milieu du peuple, dit : Heureuses les entrailles qui vous ont porté, et les mamelles qui vous ont allaité. Mais plutôt, repartit Jesus, heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui l'observent. Déjà commence à s'accomplir la prophétie que Marie avoit prononcée sur elle-même, que toutes les générations célébreroient son bonheur. Sa propre génération est la première à le proclamer; toutes les autres la suivront. Les paroles de cette femme, répétées d'âge en âge, feront à jamais partie des prières de l'église. Dans tous les siècles les grandeurs de Marie, les glorieuses prérogatives dont elle fut décorée, seront l'objet de l'admiration et de la vénération des fidèles. La gloire de la mère, indentifiée à celle du fils, sera de même immortelle dans la mémoire des hommes. Les temples retentiront de ses louanges, les chaires chrétiennes de ses panégyriques, les conciles

de ses apologies. Un culte inférieur seulement à celui de Dieu, supérieur à celui de tous les autres saints, lui sera rendu par toute la terre. Les justes implorerent son intercession, les pécheurs recourront à sa médiation, les royaumes entiers s'empresseront de se mettre sous sa protection. Mais tous ces honneurs de la terre ne sont rien auprès de ceux dont elle est comblée dans le ciel. Reine des anges et des saints, de même que des mortels, elle est élevée au-dessus d'eux tous; elle ne voit que Dieu au-dessus d'elle.

Il y a cependant quelque chose au-dessus de la gloire de Marie; et Jesus-Christ nous le déclare ici : ce sont ses vertus qui la lui méritèrent, et qu'elle a couronnées par la plus profonde humilité qui nous en a caché la plus grande partie. Si elle fut heureuse par son élévation, elle le fut bien plus encore par sa fidélité à y correspondre. Nous répétons quelquefois les paroles de la femme de cet évangile; mais comme elle, nous n'en concevons pas toute l'étendue. Et la gloire de Marie, et les vertus par lesquelles elle y est parvenue, sont au-dessus de nos pensées. Prosternons-nous devant cette Reine du ciel et de la

terre ; invoquons-la avec une respectueuse confiance : elle est aussi bonne qu'elle est puissante. Il n'est rien que son fils n'accorde à ses prières ; il n'est rien qu'elle veuille refuser aux nôtres. Jesus-Christ en fait le canal de ses grâces ; faisons-en le canal de nos vœux. Ils seront assurés du succès, quand ils seront présentés par elle.

ÉVANGILE

Du quatrième dimanche de Carême.

Jesus-Christ nourrit cinq mille personnes avec cinq pains et deux poissons.

JESUS alla au delà de la mer de Galilée, qui est celle de Tibériade ; et une grande multitude de peuple le suivoit, parce qu'ils voyoient les miracles qu'il opéroit sur les malades. C'est pourquoi Jesus se retira sur une montagne, où il s'assit avec ses disciples. Or, la Pâque, qui est la fête des juifs, étoit proche. Jesus ayant donc levé les yeux, et vu venir à lui une grande foule de peuple, dit à Philippe : Où achèterons-nous du pain pour faire manger tout ce monde ? Mais il disoit

cela pour l'éprouver; car il savoit bien ce qu'il devoit faire. Philippe lui répondit : La valeur de deux cents deniers de pain ne suffiroit pas pour que chacun en eût un petit morceau. Un de ses disciples, André, frère de Simon Pierre, lui dit : Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge, et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde? Jesus dit : Faites asseoir tous ces hommes. Il y avoit en ce lieu-là beaucoup d'herbe. Ils s'assirent au nombre d'environ cinq mille. Jesus prit donc les pains, et après avoir rendu grâces, il les distribua à ceux qui étoient assis. Il leur donna de même des deux poissons autant qu'ils en voulurent. Quand ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : Ramassez les morceaux qui restent, afin qu'ils ne se perdent pas. Ils les ramassèrent donc, et ils emplirent douze paniers des morceaux des cinq pains d'orge qui étoient les restes de ceux qui en avoient été rassasiés. Ces gens-là ayant vu le miracle qu'avoit fait Jesus, disoient : C'est véritablement là le Prophète qui doit venir dans le monde. Mais Jesus sachant qu'ils devoient venir l'enlever pour le faire roi, s'enfuit une seconde fois seul sur la montagne (*Jean.* VI. 1 *et* 15).

EXPLICATION.

Jesus alla au-delà de la mer de Galilée, qui est celle de Tibériade; et une grande multitude de peuple le suivoit, parce qu'ils voyoient les miracles qu'il opéroit sur les malades. C'est pourquoi Jesus se retira sur une montagne, où il s'assit avec ses disciples. C'étoit un spectacle bien intéressant que cette affluence de peuple qui, de quelque côté que Jesus-Christ se rendît, accouroit sur ses pas, s'empressoit autour de lui, et dans l'ardeur de son désir, oublioit jusqu'au besoin de la nourriture. Un des évangélistes, racontant ce même fait, rapporte que la foule qui alloit et revenoit auprès du Sauveur, étoit telle qu'il trouvoit à peine le temps de manger avec ses apôtres, et que pour se reposer quelques momens, il étoit obligé de se retirer dans des lieux déserts (1). C'étoient les miracles que Jesus-Christ ne cessoit d'opérer, qui attiroient auprès de lui cette

(1) Et ait illis : Venite seorsùm in desertum locum, et requiescite pusillùm. Erant enim qui veniebant et redibant multi ; et nec spatium manducandi habebant. *Marc.* VI, 31.

nombreuse multitude. Et il faut observer à cet égard que les dispositions de tous ces hommes n'étoient probablement pas les mêmes, et qu'ils pouvoient avoir été conduits par des motifs différens.

1.° Quelques-uns d'entr'eux étoient mus par une simple curiosité, pour voir un homme dont on disoit des choses extraordinaires, pour être frappés de la vue de quelque prodige, pour se récréer par un spectacle nouveau; désir frivole, indigne de Jesus-Christ, qu'il se seroit abstenu de satisfaire, s'il n'avoit eu pour témoins que de tels hommes. Ainsi, nous voyons que dans sa patrie il ne fit aucun miracle à cause de la disposition d'esprit des habitans (1). Ainsi, traduit devant Hérode, il punit d'un dédaigneux silence la vaine curiosité de ce prince qui désiroit depuis long-temps de le voir, uniquement pour être amusé par la nouveauté de quelque prodige (2). Combien

(1) Et veniens in patriam suam, docebat eos in synagogis eorum ita ut mirarentur, et dicerent: Undè huic sapientia hæc, et virtutes?... Et scandalizabantur in eo... Et non fecit ibi virtutes multas propter incredulitatem eorum, *Matth.* XIII, 54, 57 *et* 58.

(2) Herodes autem viso Jesu, gravisus est valdè. Erat enim cupiens ex multo tempore videre

d'hommes encore au sein du christianisme, lisent les prodiges opérés par le Sauveur, avec une semblable légèreté, sans en considérer l'objet, sans en méditer l'esprit, sans en atteindre le but, et seulement comme une histoire un peu plus extraordinaire qu'une autre.

2.° A la curiosité de voir les miracles de Jesus-Christ, plusieurs des assistans en joignoient une autre; c'étoit de voir par eux-mêmes si les choses admirables qu'on disoit de lui étoient réelles, et de s'assurer s'il étoit véritablement l'envoyé de Dieu. Cette disposition, loin d'être blâmable, étoit raisonnable et digne d'éloges. L'incrédulité, toujours injuste, et qui ne peut attaquer la religion qu'en la calomniant, lui reproche, avec sa mauvaise foi ordinaire, d'exiger une foi servile, et d'interdire tout examen. Parce que la foi doit être soumise sur les objets révélés, elle l'accuse d'être aveugle sur les motifs de la révélation. Non, ce n'est ni l'intérêt, ni l'esprit de notre sainte religion, d'empêcher qu'on examine ses fondemens.

---

eum, eo quod audierat multa de eo, et sperabat signum aliquod vĭdere ab eo fieri. Interrogabat autem eum multis sermonibus. At ipse nihil illi respondebat. *Luc.* XXIII, 8 *et* 9.

Voici quelle est notre profession. Il est raisonnable d'examiner si Dieu a parlé par Jesus-Christ. Ce seroit le comble de la déraison d'examiner si Dieu, ayant parlé, doit être cru. Loin de défendre qu'on discutât sa mission, notre divin Maître y encourageoit les juifs. Si c'est moi, dit-il, qui rend témoignage à moi-même, mon témoignage est récusable (1). Et quels sont donc les témoignages qu'il invoque? Ce sont ceux que de nos jours nous opposons encore à l'incrédulité. Car l'invariable vérité traverse les siècles sans éprouver d'altération ; tandis que les erreurs qui la combattent, continuellement changeantes, et reproduisant sans cesse de nouveaux systèmes, tombent à ses pieds les unes après les autres. Les témoignages que Jesus-Christ réclame, ce sont d'abord ses miracles. Les œuvres que j'opère au nom de mon Père, voilà ce qui rend témoignage que mon Père m'a envoyé (2). Ce sont ensuite les prophéties. Examinez les écritures, vous juifs, qui

(1) Si ego testimonium perhibeo de me ipso, testimonium meum non est verum. *Joan.* v, 31.

(2) Opera enim quæ dedit mihi Pater ut perficiam ea ; ipsa opera, quæ ego facio, testimonium perhibent de me, quia Pater misit me. *Ibid.* 36.

reconnoissez qu'elles contiennent les paroles de vie ; ce sont encore elles qui rendent témoignage de moi (1). Ce que notre divin Maître disoit au temps qu'il instruisoit, siècle dix-huitième, nous vous le répétons de sa part. Considérez ses miracles, et voyez comment ils sont attestés. Parcourez les prophéties, et examinez leur accomplissement. Le langage de l'église n'est pas changé depuis le temps où ses fondateurs exhortoient les fidèles à ne pas croire à tout esprit, mais à considérer ceux qui viennent de Dieu (2); à tout examiner, et à ne retenir que ce qui est bon (3). L'Esprit saint loue les premiers fidèles de Bérée, de leur assiduité à méditer les écritures, pour voir si ce qu'on leur annonçoit étoit véritable (4). Vous blâmeroit-il de les imiter? C'est par l'examen de ses preuves que le

(1) Scrutamini scripturas, quia vos putatis in ipsis vitam habere ; et illæ sunt, quæ testimonium perhibent de me. *Ibid.* 39.

(2) Charissimi, nolite omni spiritui credere ; sed probate spiritus si ex Deo sint. 1. *Joan.* IV, 1.

(3) Omnia autem probate : quod bonum est tenete. *Thessal.* V, 21.

(4) Hi autem erant nobiliores eorum, qui sunt Thessalonicæ, qui susceperunt verbum cum omni aviditate, quotidiè scrutantes scripturas, si hæc ita se haberent. *Act.* XVII, 11.

christianisme

christianisme s'est établi. Cet examen le détruiroit-il aujourd'hui ? Nous répétons à nos adversaires ce que disoit Tertullien : La loi ne doit point interdire la discussion de ses préceptes ; elle doit compte de ses motifs à ceux dont elle exige l'obéissance. Suspecte quand elle se refuse à l'examen, elle est mauvaise dès que sans examen elle prétend dominer (1).

Mais cet examen que la religion permet, et même recommande, a ses règles et ses bornes.

Il est soumis à des règles ; il doit être fait dans un esprit de sincérité, dans la vue de connoître la vérité, et avec la disposition de la suivre. Si vous portez dans l'étude de nos preuves un esprit critique, le projet de trouver des difficultés, le désir d'autoriser vos passions, d'alimenter votre incrédulité, vous aurez l'affreux malheur d'y trouver ce que vous cherchez. Tandis que l'esprit simple et droit est récompensé par la conviction de la vérité qu'il chérit, vous serez puni par

(1) Nulla lex vetat discuti quod prohibet admitti... Nulla lex sibi soli, conscientiam justitiæ suæ debet, sed eis à quibus obsequium expectat. Cæterùm suspecta lex est, quæ probari se non vult, improba autem, si non probata dominetur. *Tert. Apol.* cap. 5.

l'obstination dans l'erreur que vous poursuivez. La nuée brillante qui éclaire Israël, et le dirige avec sureté à travers les déserts et au milieu des flots, ne présente à l'infidèle Egyptien, qu'un nuage épais et une sombre obscurité qui le conduit à l'abyme où il va s'engloutir.

Une autre règle essentielle de cet examen, c'est qu'il soit renfermé dans de justes bornes. Son objet est de me faire connoître si Dieu a parlé; il ne doit pas aller au delà. Assuré d'avoir entendu la voix divine, il ne me reste plus rien à discuter; je n'ai plus qu'à croire. La raison elle-même pose là sa limite: elle sent, et l'impuissance de l'outrepasser, et le devoir de la respecter. Elle me conduit au point où finit son domaine, et où commence celui de la révélation. Arrivée devant ces portes sacrées, qu'une loi éternelle lui défend de passer, elle se prosterne, et me remet entre les mains de la foi qui sera désormais mon guide. Je me trouve transporté dans un monde tout différent. De nouveaux cieux, une nouvelle terre s'offrent à mes regards (1).

---

(1) Et vidi cœlum novum, et terram novam. Primum enim cœlum, et prima terra abiit. *Apoc.* XXI, 1.

Je vois du haut du ciel descendre une cité resplendissante d'éclat (1). Toutes les lumières qui m'ont éclairé jusque-là, sont effacées et rendues inutiles. C'est la clarté de Dieu même, qui illumine ce séjour (2). Je contemple avec transport ce qu'il m'est accordé d'en voir. J'adore avec respect ce que mes yeux trop foibles ne peuvent en découvrir. Elles me seront montrées un jour, ces merveilles maintenant cachées à ma foi. Je les verrai à découvert dans une région ultérieure, dont celle-ci n'est encore que la route; dans la région où la foi conduit, mais où elle ne pénètre pas; dans la région où Dieu m'attend pour se manifester à moi tout entier, et pour récompenser par l'éternelle contemplation de tout son être, la soumission actuelle de ma foi.

Un autre motif encore attiroit sur les pas de Jesus-Christ, une partie de la multitude qui l'environnoit : c'étoit le désir d'entendre ses instructions. Il ne

(1) Ostendit mihi civitatem sanctam Jerusalem descendentem de cœlo à Deo, habentem claritatem Dei. *Ibid.* 10 *et* 11.

(2) Et civitas non eget sole, neque lunâ, ut luceant in eâ. Nam claritas Dei illuminavit eam. *Ibid.* 23.

faut pas croire que les prodiges qu'il ne cessoit d'opérer, ne trouvassent que des incrédules. Nous voyons dans plusieurs endroits de l'évangile, que malgré la haine et les calomnies des chefs de la synagogue, il y avoit des personnes qui croyoient en lui, mais que la crainte empêchoit de se déclarer ses disciples (1). Ils n'osoient manifester leur opinion, mais ils la portoient dans leurs cœurs. Leur foi étoit intimidée, mais non détruite. Ils en perdoient le mérite par leur foiblesse, mais ils ne la perdoient pas entièrement. Avec cette disposition ils se confondoient dans la foule, que la curiosité conduisoit autour de Jesus-Christ; et là, satisfaisant à-la-fois leur croyance et leur frayeur, ils écoutoient sans être reconnus les paroles de vie qui sortoient de sa bouche.

Examinons-nous, et considérons dans quel esprit nous approchons de Jesus-Christ; quel motif nous conduit dans le sanctuaire où il réside, aux saints offices

(1) Et murmur multum erat in turbâ de eo. Quidam enim dicebant : Quia bonus est. Alii autem dicebant : Non, sed seducit turbas. Nemo tamen palàm loquebatur de illo propter metum judæorum. *Joan.* VII, 12 *et* 13.

où on l'invoque, aux prédications où sa doctrine est annoncée. Est-ce un pieux empressement de nous instruire de sa loi, de nous remplir de ses maximes, de nous pénétrer en sa présence de la ferveur dont il est le principe? N'y portons-nous pas souvent des dispositions toutes contraires? Et parmi ceux-mêmes qui sont animés d'une foi sincère, combien en est-il qui, à l'exemple des juifs, n'osent la manifester; allient le désir d'être chrétiens, à la crainte de le paroître; redoutent plus les discours des hommes, que les jugemens de Dieu; font dans le secret les œuvres de Dieu, et en public les œuvres de Bélial; mentant ainsi, et au monde qu'ils abusent, et à leur conscience qu'ils trahissent; et dont le vil respect humain est aussi humiliant pour eux, qu'il est outrageant pour Dieu?

Or, la Pâque qui est la fête des juifs, étoit proche. Plusieurs saints pères voyant dans le miracle de la multiplication des pains l'image du sacrement de l'Eucharistie, observent que c'est pour faire sentir la relation de ces deux merveilles, que l'Evangéliste fait mention de la proximité de la fête de Pâques. Avons-nous pour nous approcher de Jesus-Christ dans cet auguste sacre-

ment, l'ardeur avec laquelle nous voyons les juifs se précipiter autour de lui? Combien de mauvais chrétiens enfreignent le précepte qu'il leur a donné, de se présenter à sa sainte table! Combien de chrétiens foibles, éloignant cet honneur sous de vains prétextes, s'y présentent le plus rarement qu'il leur est possible! Combien de chrétiens lâches et tièdes y viennent sans s'être préparés! Si nous avions la ferveur dont est animé ici le peuple juif, nos désirs nous ramèneroient fréquemment au pied de l'autel; et la piété feroit de notre vie entière une préparation à nous en approcher.

Jesus ayant donc levé les yeux, et vu venir à lui une grande foule de peuple, dit à Philippe : Où achèterons-nous du pain pour faire manger tout ce monde? Mais il disoit cela pour l'éprouver; car il savoit bien ce qu'il devoit faire. Philippe lui répondit : la valeur de deux cents deniers de pain ne suffiroit pas, pour que chacun en eût un petit morceau. André, frère de Simon Pierre, lui dit : Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains et deux poissons; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde? Nous voyons ici d'abord deux modèles : l'un dans le peuple, de l'abandon à la

Providence ; l'autre dans Jesus-Christ, des soins de la Providence. Toute cette multitude enfoncée dans le désert à la suite du Sauveur, soit oubliant ses besoins, soit persuadée qu'il y pourvoiroit, ne s'en étoit pas occupée, et avoit négligé le soin de sa subsistance. Ce n'est pas elle qui s'en aperçoit ; c'est Jesus-Christ qui y pense le premier. Sa sollicitude l'alarme, tandis que ceux qui en sont l'objet ne sont pas inquiets. Il a pourvu à leur besoin avant qu'ils l'aient senti. Quelle différence entre la résignation de ce peuple, et notre défiance ! Au moment de manquer du nécessaire, il ne se plaint pas ; et si quelqu'une de nos superfluités vient à nous manquer, nous éclatons en murmures. Si quelque malheur nous menace, quelles frayeurs ! et s'il nous atteint, que de plaintes ! Au lieu de nous soumettre à la main qui nous éprouve, ou qui nous châtie, nous nous soulevons contr'elle. Ignorons-nous que notre Père qui est dans les cieux, sait mieux que nous ce qui nous est bon ; que ce qui nous est le plus avantageux, est l'accomplissement de sa volonté sur nous ? N'imaginons pas cependant que cet abandon à la Providence qui nous est recommandé, nous dispense du soin de nos besoins. Elle nous procurera

sans doute toutes nos nécessités, mais c'est par les moyens qu'elle a établis. Elle a posé des lois universelles, et attaché la subsistance de chaque homme à son travail. Ce n'est pas en enfreignant ses lois, que nous obtiendrons ses bienfaits. Dieu ne doit pas à chacun de nous un miracle. Il nous ordonne d'avoir confiance en lui, mais il nous défend de le tenter. Il nous apprend à lui demander notre pain quotidien, mais il veut que nous le gagnions; c'est en bénissant nos efforts, qu'il nous le procure; et ce que nous obtenons par notre travail fait partie de ses dons, parce que c'est sa bienfaisance qui fait fructifier notre travail.

Jesus-Christ voulant donner dans la multiplication des pains une image de la sainte Eucharistie, commence par éprouver la foi de ses apôtres. Nous voyons deux d'entr'eux successivement embarrassés comment il sera possible de nourrir une si grande multitude. Il ne paroît pas cependant que leur foi ait été ébranlée. Ce n'est que lorsque par sa question même, Jesus-Christ semble vouloir employer des moyens naturels, qu'ils trouvent de la difficulté. Mais lorsqu'il se met en devoir de déployer sa puissance suprème, lorsqu'il leur commande de faire asseoir le

peuple, lorsqu'il les charge de l'incroyable distribution des cinq pains entre cinq mille hommes, toutes leurs objections sont évanouies; ils ne réfléchissent plus, ils obéissent. Telle doit être notre disposition à l'aspect du grand mystère qui se renouvelle tous les jours sur nos autels. Dieu nous l'a révélé; il n'est plus temps de discuter, il faut croire.

Jesus dit : faites asseoir tous ces hommes. Il y avoit en ce lieu-là beaucoup d'herbe. Ils s'assirent au nombre d'environ cinq mille. Jesus prit donc les pains, et après avoir rendu grâces, il fit la distribution à ceux qui étoient assis. Il leur donna de même des deux poissons, autant qu'ils en voulurent. Quand ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : ramassez les morceaux qui restent, afin qu'ils ne se perdent pas. Il fut sans doute bien éclatant, le miracle que Jesus-Christ opéra dans cette circonstance; mais cet acte de sa puissance n'a rien de plus admirable, que celui qu'il opère continuellement dans la nourriture qu'il donne à tout le genre humain. Qu'il multiplie par un acte particulier de sa volonté quelques pains, au point d'en rassasier cinq mille hommes; ou qu'en vertu des lois générales qu'il a posées, il

multiplie constamment les grains répandus dans la terre, de manière à alimenter l'universalité des hommes; ces deux merveilles sont certainement au moins égales. Et cependant nous sommes vivement frappés de l'une, et insensibles à l'autre. Les œuvres extraordinaires qu'il plaît à Dieu d'opérer quelquefois, émeuvent vivement notre esprit, parce que nous y reconnoissons sa puissance immédiate; son œuvre habituelle et constante ne fait sur nous aucune impression, parce que nous la rapportons aux causes secondes, sans daigner remonter plus haut, et sans penser à la cause première qui leur donna l'existence, et qui les maintient continuellement. Nous considérons sans étonnement ce concours régulier d'une multitude de causes physiques, qu'une providence bienfaisante dirige constamment vers un même effet; cette coopération de tous les élémens, asservis à nos besoins par une loi supérieure. Nous vivons au milieu de ce prodige continuel, et nous ne le voyons pas; nous en jouissons, et nous ne le sentons pas. La raison et la foi doivent s'accorder pour réformer cette erreur de notre esprit. Dieu est également grand, également digne de nos adorations, soit que pour notre subsis-

tance il donne des lois à la nature, soit que pour notre instruction il les suspende. Il n'est pas moins bon et moins digne de notre reconnoissance, lorsqu'il nous donne notre nourriture par les voies ordinaires de sa sagesse, que s'il nous l'accordoit par les moyens extraordinaires de sa toute-puissance. La manne du désert n'étoit pas un plus grand bienfait, que la fertilité de la terre sainte.

En donnant à ce peuple accouru près de lui le pain matériel, Jesus-Christ lui avoit aussi distribué le pain de la parole sainte. C'est une leçon qu'il adresse à ceux qui sont chargés d'instruire les pauvres. Leur ministère est tout spirituel sans doute, et n'a pour objet que de purifier les ames; mais les moyens temporels étant infiniment utiles pour en assurer le succès, le zèle évangélique ne doit pas les négliger. Ces malheureux que la Providence tient éloignés des prospérités de la terre, mais qui sont le plus cher objet de sa sollicitude, et la portion la plus précieuse de son héritage, simples pour l'ordinaire et même grossiers, sont beaucoup plus occupés des biens temporels dont ils sentent vivement la privation, que des biens spirituels auxquels leur esprit charnel peut difficilement s'élever.

Conduisons-les par la communication des uns, à la contemplation des autres; ils sentiront combien la religion est admirable, quand ils verront leur misère soulagée par elle; ils la chériront, quand ils lui devront leur bien-être. La charité que nous exercerons envers eux, la fera naître dans leurs cœurs. La confiance dans leur ministre, préparera la soumission au ministère; et leurs ames en s'ouvrant à la reconnoissance, donneront entrée à la piété. Il n'y a que les pasteurs charitables qui puissent connoître toute la force que donne l'aumône à la prédication; toutes les bénédictions qu'elle attire sur leurs fonctions, et les fruits abondans que fait éclorre la rosée du ciel, quand elle tombe sur une terre engraissée des bienfaits de la charité.

Jesus-Christ prêt à opérer son miracle, le commence par l'action de grâces, c'est-à-dire, par la prière. Ainsi nous lisons qu'au moment d'instituer l'Eucharistie, dont la multiplication des pains étoit la figure, il rendit grâces à Dieu; ainsi il commençoit toutes ses actions. Etoit-ce pour lui-même qu'il invoquoit son père? Non, sans doute; il n'avoit rien à demander, celui qui possédoit tout. Un secours extérieur étoit inutile à la toute-

puissance ; mais c'est encore pour nous instruire qu'il agit ainsi. Il nous apprend que toutes nos actions doivent être précédées de l'invocation de celui dont l'appui est nécessaire au succès. Le sentiment de notre foiblesse doit nous ramener sans cesse vers la puissance suprême, qui peut seule l'aider. C'est surtout à l'approche du sacrement auguste, où l'amour de Jesus-Christ le multiplie, que doivent se ranimer, et nos sentimens, et nos oraisons. Considérons l'exemple que nous présente le peuple nourri par le bienfait de Jesus-Christ.

Ces gens-là ayant vu le miracle qu'avoit fait Jesus, disoient : C'est véritablement le Prophète qui doit venir dans le monde. Quels durent être les sentimens de ces hommes, lorsqu'ils virent la faim qui les pressoit, miraculeusement apaisée ; lorsqu'ils sentirent les morceaux si petits d'abord qu'on leur avoit donnés, s'étendre dans leurs mains, se renouveler à mesure qu'ils les mangeoient, et se mettre d'eux-mêmes dans la proportion de leurs besoins? Ils ne pouvoient douter de la réalité d'un fait dont ils étoient actuellement témoins, d'un miracle dont eux-mêmes étoient

l'objet. Ce n'est pas ici un seul homme à qui on prétendroit peut-être qu'on auroit pu faire illusion, en substituant avec subtilité une portion considérable à une petite; c'est une multitude entière, ce sont cinq mille hommes qui sont nourris par ce prodige, qui ont vu les cinq pains et les deux poissons dans leur état naturel, qui ont vu et senti leur miraculeuse reproduction, qui ont vu enfin ramasser et reporter les restes. Il est physiquement impossible qu'ils aient été abusés. Lorsque deux ou trois années après, les apôtres publioient ce fait dans toute la Judée, et peu après l'écrivoient et le répandoient dans toute la terre, presque tous ces hommes témoins et objets du miracle, existoient encore. Les prédicateurs évangéliques auroient-ils espéré faire croire à tout ce peuple, qu'il avoit vu et éprouvé un miracle dont il n'auroit eu aucune connoissance? Auroient-ils osé s'exposer au démenti formel, que tous les environs de Bethsaïde auroient pu si facilement leur donner? Et s'ils avoient été assez extravagans pour en courir le risque, n'auroient-ils pas été sur le champ confondus par le cri unanime de tout un pays?

Peut-on imaginer que les chefs de la synagogue qui, après avoir crucifié le maître, persécutoient avec fureur les disciples, n'eussent pas saisi avec empressement l'avantage que leur eût donné une imposture aussi grossière et aussi aisée à constater? Les apôtres n'ont pu sur un miracle aussi public, être, ni trompés, ni trompeurs. Il seroit absurde de supposer en eux, ou illusion, ou fraude; et le silence de tous ceux qui avoient intérêt à les contredire, devient un aveu qui achève de confirmer leur témoignage. Ne craignons pas de l'avancer : ce miracle forme à lui seul une démonstration de la mission divine de Jesus-Christ.

Le premier effet qu'il produisit sur ceux qui en avoient éprouvé le bienfait, fut de les faire croire en lui. Au pouvoir qu'il déployoit, et à l'usage qu'il en faisoit, ils reconnurent le Prophète promis et attendu depuis si long-temps. Mais cette impression si vive dans le premier moment, ne fut pas de longue durée. Dès le second jour ces mêmes hommes si certains que Jesus est le Messie envoyé de Dieu, retournés auprès de lui, lui demandent, comme s'ils n'avoient vu aucun prodige, quels sont les miracles qu'il

opère pour que l'on croie en lui (1). Lorsqu'il leur annonce l'admirable sacrement, dont le seul emblème avoit excité leur ardeur, ils murmurent contre lui (2). Ils trouvent ses discours trop durs, et disent qu'on ne peut pas les entendre (3). Ils s'éloignent de lui, et finissent par l'abandonner entièrement (4). Cette prodigieuse légèreté nous étonne : mais si nous voulons rentrer dans nous-mêmes, et étudier ce qui s'y est trop souvent passé, nous y trouverons de quoi diminuer notre surprise. Combien de fois n'avons-nous pas éprouvé ces déplorables alternatives de sensibilité et d'éloignement ! Combien de mouvemens affectueux ont été suivis prochainement de murmures, de plaintes, de doutes sur la foi ! Quel intervalle y a-t-il eu souvent entre nos résolutions que nous croyons

(1) Dixerunt ergo ei : Quod ergo tu facis signum, ut videamus, et credamus tibi ? quid operaris ? *Joan.* VI, 30.

(2) Murmurabant ergo judæi de illo, quia dixisset : Ego sum panis vivus, qui de cœlo descendi. *Ibid.* 41.

(3) Multi ergo audientes ex discipulis ejus, dixerunt : Durus est hic sermo, et quis potest eum audire ? *Ibid.* 61.

(4) Ex hoc multi discipulorum ejus abierunt retrò ; et jam non cum illo ambulabant. *Ibid.* 67.

les plus animées, et nos chutes les plus honteuses ! Saint Pierre lui-même, le chef des apôtres, saint Pierre appelé par Jesus-Christ à être la pierre fondamentale de son église, saint Pierre promet à son divin Maître, avec une ardeur de zèle qui semble assurer l'effet de sa parole, que dût-il mourir avec lui, il ne le reniera jamais ; et peu d'heures après, à la voix d'une simple servante, il le renie avec imprécation. Ne comptons pas avec trop de confiance sur ces mouvemens de sensibilité, sur ces élans d'affection, sur ces tendresses de cœur qu'il nous arrive quelquefois d'éprouver : ils ne sont certainement pas mauvais, mais ils ne sont pas durables ; ils peuvent être utiles pour ranimer notre volonté, mais ils ne peuvent pas la suppléer. C'est quelquefois la charité qui les excite ; mais gardons-nous de les prendre pour la charité. La charité consiste dans la fermeté ; dans la constance de notre attachement à Dieu, et non dans une sensibilité qui passe et se dissipe. Recevons avec reconnoissance ces mouvemens affectueux que Dieu nous envoie par intervalles, pour nous servir de consolation et d'encouragement. Mais si nous en faisons l'appui de notre ferveur, notre ferveur tombera avec

eux ; semblable à celle de ce peuple volage, aujourd'hui plein de foi en Jesus-Christ et de zèle pour lui, et qui demain va le méconnoître et l'abandonner.

Mais Jesus sachant qu'ils devoient venir l'enlever pour le faire roi, s'enfuit une seconde fois sur la montagne. Dans la première ardeur qui les transporte, ces hommes reconnoissans passent tout de suite de la conviction que Jesus-Christ est le Messie, à la conséquence que leur esprit tire de cette vérité. Ils attendoient un Messie qui seroit un roi puissant sur la terre, qui triompheroit de tous leurs ennemis, qui les délivreroit du joug odieux des Romains, et qui les feroit régner avec lui sur de vastes régions. C'étoit l'idée universellement répandue dans tout le peuple juif. Les apôtres eux-mêmes étoient imbus de cette prévention ; et dans toute la nation il n'y avoit personne qui n'entendît dans ce sens tout ce que les prophètes avoient annoncé sur le royaume de Dieu, sur les victoires de son Envoyé, sur l'étendue de sa domination. Il a fallu toute l'autorité de l'évangile, pour donner aux hommes l'idée d'un royaume spirituel. Il n'est donc pas étonnant que ces juifs égarés par leur opinion, et animés par

leur zèle, voulussent proclamer roi, celui qui à ses prodiges se faisoit reconnoître pour le Messie.

Mais Jesus-Christ ne se prête pas à leur erreur. Pour leur épargner une révolte criminelle, il se dérobe à leur empressement. Autant ce divin Sauveur étoit jaloux de faire rendre à Dieu ce qui lui appartient, autant il étoit exact à faire rendre aux souverains de la terre, ce qui leur est dû. Il en donnoit non-seulement le précepte, mais l'exemple. S'il ordonne de payer le tribut à César, il le paye lui-même; et sa pauvreté ne lui en laissant pas le moyen, il fait un miracle pour l'acquitter. Il déclare que son royaume n'est pas de ce monde, et en conséquence il refuse de se rendre juge d'une contestation temporelle. Sa loi donne au pouvoir suprême le plus solide fondement; elle le pose sur la conscience: loi admirable, qui soumettant le chrétien à la puissance qu'il trouve établie, protège tous les gouvernemens, et n'en prescrit aucun; loi merveilleusement adaptée à l'universalité de l'église, qui en fait la religion commune de tous les gouvernemens, et qui intéresse à sa conservation toutes les sociétés, sous quelque forme qu'elles soient constituées.

En se refusant aux vœux indiscrets de ce peuple qui veut le déclarer son roi, non-seulement Jesus-Christ nous montre la fidélité que nous devons à nos souverains; il nous apprend encore à réprimer une passion d'autant plus dangereuse, que les préjugés du monde l'ennoblissent; d'autant plus commune, que loin d'en rougir, on la regarde à peine comme un défaut; d'autant plus funeste, qu'après avoir été la première cause de nos malheurs, elle l'est encore d'une grande partie des désordres qui désolent la terre. Le germe de l'ambition est dans tous les cœurs, il n'attend que les plus légères occasions pour se développer, et se féconder; pour étendre ses malheureuses racines, et pour produire des fruits bien amers à la société et à nous-mêmes. L'ambition est de tous les états; ses objets varient selon les diverses positions; sa sphère s'étend, ou se rétrécit selon la différence des conditions : mais c'est constamment la même passion, toujours vicieuse devant Dieu et funeste aux hommes. Pour nous en guérir, jetons les yeux sur toute la vie de l'Homme-Dieu. Quand il choisit un état, il se place dans le plus bas; quand il se donne des apôtres, il va les chercher dans la

condition la plus humble ; quand il voit naître dans eux la prétention de s'élever les uns au dessus des autres, il la réprime avec sévérité. Sa maxime favorite, qu'il répète fréquemment pour l'inculquer avec force, est que pour se voir exalté dans le ciel, il faut s'abaisser sur la terre. Tout son évangile est l'expression de ce grand principe. Si nous voulons être ses disciples, soyons donc les observateurs de ses préceptes, les imitateurs de ses exemples. Si nous concevons l'ambition, la seule raisonnable, la seule utile, la seule noble, la seule digne d'un chrétien, défaisons-nous de ces frivoles, dangereuses et basses ambitions qui, nous tenant attachés à la terre, arrêtent notre essor. Contens de l'état où la Providence nous a mis, n'aspirons qu'à celui qu'elle nous destine. Qu'est-ce qu'une plus grande élévation? de plus grands devoirs et de plus grands dangers. N'avons-nous donc pas déjà assez, et d'obligations à remplir, et de risques à courir? Pourquoi volontairement aggraver notre fardeau, et multiplier nos périls? Aurions-nous la ridicule prétention d'épuiser notre ambition en la satisfaisant? Ne devons-nous pas savoir, et par l'exemple de tout ce qui nous environne, et peut-

être par notre propre expérience, que cette malheureuse passion ne connoît ni mesure, ni terme. Ses revers, au lieu de la corriger, la désespèrent; ses succès, au lieu de la rassasier, ne font que l'irriter. Au milieu de la jouissance de ce qu'elle a obtenu, elle se tourmente de ce qu'elle n'a pas encore; et de nouvelles prétentions reviennent sans cesse être pour elle la source de nouvelles agitations. Il ne peut y avoir de tranquillité que dans le cœur vuide d'ambition. L'homme qui est en paix avec ses désirs, goûte le calme intérieur, le premier des biens de ce monde, l'avant-goût de ceux de l'autre. Quelle différence de bonheur, et il ne s'agit même ici que du bonheur temporel, entre celui qui a tout ce qu'il veut, et celui qui veut tout ce qu'il n'a pas. Une saine philosophie suffiroit pour dégoûter l'homme de l'ambition; la religion doit l'en corriger entièrement. Elles se réunissent pour lui inspirer la modération dans ses désirs, en lui montrant qu'elle est tout-à-la-fois le principe de son bonheur le plus solide dans le temps, et la route de son éternelle félicité.

ÉVANGILE

Du dimanche de la Passion.

Jesus-Christ défie les juifs de lui trouver un péché. Animosité des juifs contre lui. Ses réponses.

JESUS dit aux juifs : qui de vous me convaincra de péché ? Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? Celui qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu. Ce qui fait que vous ne les écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu. Les juifs lui répondirent : n'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un samaritain et un possédé du démon ? Jesus leur repartit : je ne suis point possédé du démon ; mais j'honore mon Père, et vous m'avez déshonoré. Pour moi je ne cherche point ma gloire ; un autre en prendra soin, et me rendra justice. En vérité, en vérité je vous le dis ; si quelqu'un observe ce que j'enseigne, il ne mourra jamais. Alors les juifs lui dirent : c'est maintenant que nous connoissons que vous êtes possédé du démon. Abraham est mort et les prophètes aussi ; et vous

dites : si quelqu'un observe ce que j'enseigne, il ne mourra jamais. Etes-vous plus grand que notre père Abraham qui est mort, et que les prophètes qui sont morts aussi? qui prétendez-vous être? Jesus reparfit : si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien ; celui qui me glorifie, c'est mon Père que vous dites être votre Dieu, et que vous ne connoissez pas ; mais moi je le connois, et si je disois que je ne le connois pas, je serois un menteur comme vous. Mais je le connois, et j'observe sa parole. Abraham votre père a désiré avec ardeur de voir mon jour ; il l'a vu, et il a été comblé de joie. Les juifs lui dirènt : vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham? Jesus leur repartit : en vérité, en vérité je vous le dis ; je suis avant qu'Abraham fût au monde. Là-dessus ils prirent des pierres pour les lui jeter ; mais Jesus se cacha et sortit du temple. (*Jean* VIII, 46 *et* 59).

EXPLICATION.

Jesus dit aux juifs : qui de vous me convaincra de péché? Quelle hardie provocation le Sauveur fait aujourd'hui à ses ennemis! Il livre à leur critique sa personne entière, toute sa vie, toutes ses actions,

actions, toutes ses paroles ; et il leur porte hautement le défi d'y trouver aucun défaut à relever, aucune passion à réformer, aucun vice à corriger, aucune faute à expier. Quel autre homme peut se flatter d'être exempt de péché ? Quel autre portant avec tant de peine le fardeau de la concupiscence, oseroit se vanter de n'y avoir jamais succombé ? Dans un homme qui ne seroit pas Dieu, cette audace seule seroit un grand péché ; elle renfermeroit le double vice de la fausseté et de l'orgueil.

Mais dans l'Homme-Dieu, c'est le témoignage de la vérité. La Sainteté infinie ne peut être souillée d'aucune tache ; et si elle daigne se revêtir des misères de l'humanité, elle en excepte nécessairement le péché incompatible avec sa nature. Jesus-Christ eût pu dire plus encore ; il avoit droit de se déclarer impeccable ; et ce n'eût pas été dans lui une vanité. Osons le dire pour lui ; la liberté de pécher lui manquoit, et son humanité sainte, en vertu de son union intime avec la divinité, étoit inacccessible à la faute la plus légère ; mais il ne va pas jusque-là. Calomnié par ses ennemis, il se contente d'opposer à leurs inculpations sa conduite. Ce n'est pas son éloge qu'il fait, c'est son apologie. Ce n'est pas sa personne qu'il

venge, c'est son ministère qu'il justifie. Dans d'autres occasions il a donné en preuve de sa mission les miracles qu'il opère, les prophéties qui l'annoncent; ici il en présente une d'un ordre différent : c'est toute la suite de sa vie, qu'il propose à l'examen. Encouragés par l'invitation du divin Sauveur, osons lever les yeux sur un assemblage de perfections si pur et si complet. Contemplons le caractère que Jesus a déployé dans tout le cours de sa carrière; caractère unique qui n'eut jamais de modèle, qui jamais n'aura de copie; que dans la succession des siècles la terre n'a pu voir qu'une fois; qu'elle ne reverra jamais, et qui lui fut accordé pour être l'objet continuel de ses respects, de ses méditations et de son imitation. Incrédules, nous vous appelons à cet examen, comme notre maître y appeloit vos devanciers. Venez vous enfoncer dans les profondeurs de cette ame divine. Parcourez-là toute entière. Pensées, sentimens, mouvemens, discours, actions, démarches, observez tout; épiez tout, cherchez dans tout, nous vous le permettons, matière à votre critique. Depuis son premier moment jusqu'à son dernier soupir, de la crêche à la croix, suivez toute la vie de Jesus; et osez nous

dire ensuite quelle faute vous aurez découverte en lui. Plusieurs des principaux chefs de votre secte, en contestant ses miracles, ont rendu hommage à ses vertus, et par une de ces contradictions où l'erreur est nécessairement entraînée, à leurs blasphêmes contre sa religion, ils ont mêlé les témoignages éclatans de leur admiration pour sa personne. Et vous aussi, chrétiens, nous vous invitons à méditer profondément ce grand caractère. Etudiez Jesus-Christ, et vous connoîtrez non-seulement la perfection que l'humanité peut atteindre, mais toute celle que l'imagination peut se figurer. Etudiez Jesus-Christ, et vous saurez tout : le Docteur des nations déclare qu'il n'a pas d'autre science (1).

Observons d'abord l'invariable égalité de cette grande ame. Aucune passion ne l'affecte. Il les tient toutes si fortement comprimées sous sa volonté, qu'il ne s'en est pas montré une seule. Aucune circonstance ne l'altère. Profondément sensible, il n'est jamais agité ; et la seule émotion qu'il ait fait paroître dans tout

(1) Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum-Christum, et hunc crucifixum. 1. *Cor.* II, 2.

le cours de sa vie, a été la commisération pour les malheureux. Toujours également calme, il présente aux diverses situations par lesquelles il passe, une immobilité de vertu que rien ne dérange. On ne le vit jamais, ni flatté d'un éloge, ni aigri d'une calomnie, ni attiré par des plaisirs, ni abattu par des persécutions. Il s'agrandit dans les triomphes par sa modestie, dans les outrages par sa patience; et à ce haut faîte des vertus, il les rehausse encore par sa simplicité. Les actions les plus héroïques ne coûtent pas plus d'effort à sa sainteté, que les miracles à sa puissance.

Un seul objet l'occupe, et il l'avoit déclaré dès le temps de son enfance, c'est celui pour lequel son Père l'a envoyé (1). Rien ne l'en détournera jamais. Pas une démarche qui n'y tende, pas une action qui ne l'ait pour but; pas une parole qui n'y soit relative. Vous ne l'entendrez jamais discourir d'aucun objet étranger. Il explique souvent les saintes écritures; mais il ne touche, ni aux difficultés qui exercent les critiques, ni aux points curieux qui occupent les savans. Tout entier

(1) Nesciebatis quia in his, quæ Patris mei sunt, oportet me esse? *Luc.* II, 49.

et sans un moment de distraction à la vie future, toutes les choses du monde sont pour lui comme si elles n'étoient pas. D'autres moralistes avant lui avoient reconnu l'immortalité de l'ame ; mais ce principe très-précieux n'avoit été pour eux, que comme un sujet académique proposé à leurs dissertations. Jesus-Christ a été le seul législateur parfaitement conséquent ; le seul qui, en développant le dogme de l'immortalité, jusque-là plutôt aperçu que connu, en ait fait jaillir sur le genre humain les grandes vérités qu'on n'en avoit pas encore tirées ; que ce qui se passe n'est rien, que ce qui dure éternellement est tout ; que la terre n'est pour nous que le chemin du ciel, et que par conséquent nous devons rapporter tous les actes de cette vie qui se précipite, et qui va finir, à la vie qui n'aura pas de fin.

Et c'est sur-tout par son exemple qu'il nous en instruit. Voyez si dans tout le cours de sa carrière, vous trouverez un seul objet terrestre qui l'ait détourné momentanément des choses du ciel. Admirable accord de maximes et de pratiques! tout ce qu'il ordonne, il le fait ; tout ce qu'il conseille, il l'exécute. Quel homme a eu la force de marcher si invariablement sur la ligne de ses principes, qu'il

ne s'en soit jamais écarté? c'est Jesus-Christ, et Jesus-Christ seul. Dans lui, tout est constamment uniforme; vie publique et vie privée, préceptes et actions, tout se correspond; tout marche ensemble; tout est dirigé vers un même but. Il prêche le mépris des richesses; et sa pauvreté est si profonde qu'il n'a pas où reposer sa tête, et que sans le secours de quelques femmes pieuses, il manqueroit de subsistance. Il ordonne l'humilité; et il passe sa vie dans l'état le plus bas, continuellement rassasié d'opprobres. Il recommande la douceur; et au milieu des plus violentes contradictions, on ne lui voit pas un moment de colère ou d'humeur. Chose étonnante! cet homme dont le pouvoir se faisoit obéir de toute la nature, aucun homme ne l'a craint. Il prescrit la pureté; et la sienne est telle que ses disciples sont surpris de le trouver conversant avec une femme. Il veut qu'on paye le tribut à César; et plutôt que de ne pas l'acquitter, il fait un miracle. Il exhorte à la prière; et il est presque continuellement en oraison. Il excite à la bienfaisance; et tous ses pas sont marqués par des bienfaits. Il enjoint l'amour des ennemis; et il prie pour ses bourreaux au plus fort de leurs outrages et de ses

supplices. Sa vie est l'image fidelle, la vive expression de sa doctrine. Pour connoître ce qu'il enseigne, il n'est pas nécessaire de l'entendre; il n'y a qu'à le voir. Si on retranchoit de l'évangile les préceptes admirables qu'il renferme, et si on le réduisoit aux faits qu'il rapporte, ce seroit encore le code de morale le plus parfait.

Mais quoi ! la vue d'un Modèle aussi accompli, au lieu de nous animer, n'est-elle pas plutôt propre à nous décourager par l'impuissance de jamais lui ressembler? Ah ! gardons-nous de cette fatale pensée. Sans doute, dans la route où il nous conduit, il marchera toujours bien loin devant nous. Nous devons cependant nous empresser sur ses pas, pour ne point le perdre de vue. Sûrs de ne pas l'atteindre, empressons-nous d'en approcher. Il nous présente le modèle de toutes les perfections, non pour que nous devenions aussi parfaits que lui ; mais pour que, tendant sans cesse à une plus haute perfection, nous atteignions toute celle dont nous sommes susceptibles.

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? Ce reproche que Jesus-Christ fait aux juifs, à combien de chrétiens ne pourroit-on pas l'appliquer?

Sans parler des incrédules déclarés, qui traitent hautement notre religion d'erreur, notre foi de crédulité, nos miracles de fables, nos mystères d'absurdités, ne voyons-nous pas, en beaucoup trop grand nombre, des hommes, moins criminels peut-être, mais plus inconséquens encore, qui, sans refuser de croire nos saintes vérités, ne veulent cependant pas les adopter, et affectent une sorte de neutralité entre Baal et le dieu d'Israël, entre la foi et l'incrédulité ? Ils sentent l'obligation de croire; mais ils voient en même temps les sacrifices qu'elle leur impose. Ils craignent, en se déclarant pour la religion, les devoirs qu'il faudroit pratiquer; ils craignent, en se déclarant contre leur conscience, les reproches qu'ils auroient à en essuyer. Ils désireroient se convaincre de l'incrédulité; et ne le pouvant pas, tout leur travail est de s'entretenir dans l'incertitude. Dans l'impuissance d'éteindre entièrement les lumières de la foi, ils s'efforcent de les offusquer. Que penserions-nous d'un homme qui fermeroit volontairement les yeux, pour douter de l'existence du soleil ? La disposition de ces malheureux est tout aussi déraisonnable, et beaucoup plus funeste. Si Jesus-Christ a dit la vérité, cette vérité

ne sera pas moins certaine, parce que nous nous la serons dissimulée ; mais elle en sera bien plus terrible : elle eût dû être notre salut, elle sera notre perte.

Celui qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu. Ce qui fait que vous ne les écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu. Ceux qui auroient le plus besoin de la parole de Dieu, sont précisément ceux qui s'en éloignent. Tandis que le juste fait ses délices de la loi sainte, la contemple, l'étudie, la médite sans cesse ; le pécheur, qui auroit tant d'intérêt à s'en pénétrer, la repousse loin de lui, comme ennuyeuse à son esprit, et comme importune à ses passions. Ainsi, le malade hors de sens, craint plus les remèdes qui le dégoûtent, que le mal qui le conduit à la mort. Une des marques les plus sûres de notre avancement, ou de notre décadence dans la piété, est notre goût ou notre dégoût pour la parole divine ; et Jesus-Christ nous donne ici cette règle pour connoître si nous sommes ou si nous ne sommes pas de Dieu. Ils ne sont pas de Dieu, ceux qui n'assistent jamais à la distribution de sa parole, ou qui s'y présentent rarement, ou qui s'y traînent avec répugnance. Ils ne sont pas de Dieu,

ceux qui écoutent sa parole avec légèreté, et pour qui elle n'est qu'un son qui frappe l'oreille, sans pénétrer jusqu'au cœur. Ils ne sont pas de Dieu, ceux qui y recherchent, non ce qui vient de Dieu, l'instruction et l'édification, mais ce qu'y met l'homme, les ornemens de l'éloquence mondaine. Ils ne sont pas de Dieu, ceux qui, au lieu d'y venir avec la soumission convenable, y apportent un esprit de critique, et viennent juger la parole qui sera un jour leur juge. Ils ne sont pas de Dieu, en un mot, tous ceux qui ne la reçoivent pas avec l'esprit de Dieu, et qui en font, au lieu de la nourriture de leur ame, la pâture de leur dissipation ou de leur malignité.

Les juifs lui répondirent : N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un samaritain et un possédé du démon? Jesus-Christ venoit de presser les juifs de spécifier nettement leurs accusations. Il les avoit défiés de nommer un péché dont il fût coupable. Ils se gardent bien d'accepter son défi. Ils sentoient l'impossibilité d'articuler positivement contre lui une seule inculpation. Ils ne lui répondent que par des déclamations vagues, et par des injures absurdes. Ils savoient parfaitement qu'il n'étoit pas samaritain.

Pour peu qu'ils eussent réfléchi, ils eussent vu qu'un homme qui ne faisoit que du bien, qui prêchoit la morale la plus sainte, dans qui il étoit impossible de trouver une faute à reprendre, n'étoit pas possédé du démon. Mais la haine ne connoît pas la réflexion; elle n'a que de l'emportement. Celle dont les incrédules de notre temps sont animés contre Jesus-Christ, ressemble beaucoup à celle des incrédules de ce temps-là. Otez de leurs écrits les déclamations générales, les injures vagues, les railleries indécentes; que restera-t-il? un petit nombre d'argumens usés, cent fois réfutés, continuellement rajeunis, et reproduits tantôt sous d'autres formes, tantôt sous la même. Voilà tout ce que l'animosité la plus acharnée a jamais pu produire.

Ces injures, si injustement et si bassement vomies contre Jesus-Christ, nous présentent une considération bien importante pour nous-mêmes. En marchant sur ses traces, nous devons nous attendre à être traités comme lui. Consolez-vous, ames fidelles, quand votre attachement à la religion vous attirera les injures de ses ennemis. Songez que vous en devenez plus semblables à Jesus-Christ calomnié et outragé. En entrant dans la carrière

de la piété, vous avez dû, d'après les oracles sacrés, vous attendre aux persécutions (1). Plus votre vie exemplaire fera la censure des pécheurs, plus elle sera aussi l'objet de leurs censures. Le vice ne pardonne pas à la vertu, la honte que lui font ses exemples; et il s'efforce de l'humilier à son tour, par ses railleries et ses opprobres. Mais de ces humiliations mêmes, l'homme instruit par Jesus-Christ, sait tirer sa gloire et son bonheur : sa gloire, du motif qui les lui attire, son bonheur, de la récompense qu'elles lui assurent. Quand il entend d'un côté les calomnies que vomissent contre lui les détracteurs de la vertu, il entend de l'autre son divin Maître lui dire : C'est au milieu de la haine des hommes et de leurs outrages encourus à cause de moi, que vous devez vous estimer heureux. Réjouissez-vous et triomphez; car une grande récompense vous est préparée dans le ciel (2). Ainsi s'avance

(1) Omnes, qui piè volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur. 2. *Timoth.* III. 12.

(2) Beati eritis cùm vos oderint homines, et cùm separaverint vos, et exprobraverint, et ejecerint nomen vestrum tanquam malum propter Filium hominis. Gaudete in illâ die, et exultate : ecce enim merces vestra multa est in cœlo. *Luc.* VI, 22 *et* 23.

avec fermeté vers son terme, le juste appuyé sur le témoignage de sa conscience, sans se laisser détourner de sa route par quelques vains aboiemens qui résonnent autour de lui, et sans craindre de foibles morsures qui ne peuvent lui faire aucun mal.

Jesus leur repartit : Je ne suis point possédé du démon ; mais j'honore mon père, et vous m'avez déshonoré. Pour moi, je ne cherche pas ma gloire ; un autre en prendra soin, et me rendra justice. Ces paroles du divin Sauveur nous présentent un modèle de conduite, lorsque nous sommes attaqués par la calomnie. Il ne daigne pas réfuter l'imputation d'être samaritain, trop absurde pour exiger une apologie ; mais il croit devoir répondre à celle d'être possédé du démon, parce qu'elle pourroit faire impression et nuire à son ministère. Distinguons entre les inculpations que la malignité répand contre nous, d'abord celles qui, par leur invraisemblance, ne doivent avoir aucun effet, de celles qui peuvent produire quelque sensation ; et dans celles-ci, distinguons encore ce qui ne porte que sur notre personne, et ce qui peut intéresser nos fonctions. Les premières ne méritent que notre mépris ;

et la manière la plus efficace, comme la plus noble de les faire tomber, est de n'y donner aucune attention. Quant aux calomnies d'un genre plus grave, et que quelques probabilités pourroient accréditer, il nous est permis sans doute de nous en laver. La réputation est un de nos biens; la conserver est un de nos droits : c'est même un de nos devoirs, quand nous sommes revêtus d'un ministère auquel son intégrité est nécessaire. Nous devons aux fonctions dont nous sommes chargés, tout ce qui peut leur concilier le respect; et l'un des plus grands vices du scandale dans les hommes élevés, est d'avilir leur dignité avec leur personne. Il faut, disoit le grand apôtre, au disciple qu'il avoit établi évêque d'Ephèse, il faut que le ministre des autels ait un bon témoignage de ceux-mêmes qui sont au dehors, pour qu'il ne devienne pas un sujet d'opprobre (1). Rendez-vous, dit-il à un autre, qu'il avoit mis à la tête de l'église de Crète, rendez-vous en toutes les occasions le modèle des bonnes œuvres, afin que

(1) Oportet autem illum et testimonium habere bonum ab iis qui foris sunt, ut non in opprobrium incidat. 1. *Timoth.* III, 7.

ceux qui nous sont opposés nous révèrent, n'ayant aucun mal à dire de nous (1).

Mais cette défense de notre réputation, permise par la religion, est réglée par elle. Légitime en elle-même, elle cesse de l'être quand elle excède les justes bornes. Elle n'est plus une défense, quand elle devient une attaque. Et Jesus-Christ nous donne ici à cet égard un grand exemple. Violemment attaqué, il se borne à nier ce que la calomnie lui impute. Il ne se permet pas les récriminations, les reproches qu'il lui eût été si facile d'opposer à ses ennemis. Il se contente de se plaindre à eux-mêmes, de ce que, tandis qu'il rend honneur à son Père, ils cherchent à lui ravir le sien. Formé sur ce modèle, le chrétien en butte aux traits de la calomnie, les écarte et ne les renvoie pas. Il pare les coups qu'on lui porte, mais il se garde d'en porter. Inaccessible au ressentiment, ce n'est pas lui-même qu'il plaint; ce sont ceux qui, par leurs criminelles détractions, se font

(1) In omnibus teipsum præbe exemplum bonorum operum..... ut is, qui ex adverso est, vereatur, nihil habens malum dicere de nobis. *Ad Tit.* II, 7 *et* 8.

plus de tort qu'à lui. Supérieur à la vengeance, non-seulement il leur pardonne, mais il implore pour eux le pardon céleste; et il forme des vœux pour leur félicité, au moment même où ils le déchirent de leurs outrages.

Une autre règle nous est imposée dans notre justification; et Jesus-Christ nous en donne l'exemple : c'est de n'y pas chercher notre gloire. Notre motif doit être l'honneur de Dieu, l'édification du prochain. Distinguons l'apologie, de la jactance; le soin de notre réputation, de la vanité; la crainte du blâme, du désir de la louange; la conservation de notre honneur, de l'accroissement de notre gloire. Qu'ils courent après la gloire de ce monde, ceux qui ne vivent que pour le monde présent; qu'ils prétendent à ce prix futile, proportionné à leurs vues étroites; qu'ils se repaissent de cette fumée, digne aliment d'un frivole amour propre. A la suite de Jesus-Christ on prend une plus noble ambition. On aspire, non à la gloire que distribuent les hommes, mais à celle que Dieu dispense; non à une gloire incertaine, mais à une gloire assurée; non à une gloire bornée, mais à une gloire infinie; non à une gloire passagère, mais à une gloire éter-

nelle. C'est en foulant aux pieds la gloire terrestre, que les disciples de Jesus-Christ marchent vers la gloire céleste. En remettant, à l'exemple de leur divin Maître, tout le soin de leur réputation, à celui qui peut seul en donner une solide, ils attendent dans une religieuse confiance le jour de sa justice. Il viendra, ce jour si fortuné pour eux, où, à la face du ciel et de la terre, le Dieu qu'ils ont servi les revêtira de sa propre gloire. Et ceux qui les poursuivoient de leurs calomnies, devenus solennellement des objets d'opprobre, de quelle confusion ne seront-ils pas pénétrés?

En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un observe ce que j'enseigne, il ne mourra jamais. Quelle magnifique promesse! Quel autre qu'un Dieu eût osé attacher à l'observation de sa loi, pour récompense, l'immortalité? Il y a entre les promesses du siècle et celles de la religion, toute la distance qui est entre le fini et l'infini, entre le temps et l'éternité. Et cependant la foule des hommes court après les plaisirs frivoles et transitoires que le monde leur fait espérer, et que souvent il ne leur procure pas; et à peine un petit nombre de sages recherche le bonheur sans mesure et sans terme, que

Dieu leur assure. Nous regardons en pitié l'enfant faisant son bonheur de vains jouets qui vont se briser entre ses mains. Nous ne sommes nous-mêmes que des enfans de différens âges, qui faisons toute notre occupation de jouets de diverses espèces, tous également fragiles. La seule différence de notre légèreté à la sienne, c'est qu'elle est volontaire, et l'effet d'un choix réfléchi.

Alors les juifs lui dirent : C'est maintenant que nous connoissons que vous êtes possédé du démon. Abraham est mort, et les prophètes aussi, et vous dites : Si quelqu'un observe ce que j'enseigne, il ne mourra jamais. Etes-vous plus grand que notre père Abraham qui est mort, et que les prophètes qui sont morts aussi ? qui prétendez-vous être ? Animés contre Jesus-Christ d'une violente antipathie, les juifs ne comprennent pas le sens de ses paroles, ou ne veulent pas les comprendre ; car l'aveuglement et la mauvaise foi étant deux effets ordinaires de la haine, il est difficile de juger duquel de ces deux principes part le raisonnement que font ici les juifs. Ils commencent par éloigner de leur esprit l'idée d'une vie future, et par supposer que ce que Jesus-Christ vient de leur dire, a rapport

à la vie présente ; et prêtant ainsi à son discours un sens déraisonnable, ils en concluent, sans hésiter, qu'il est possédé du démon. Telle est la marche constante de la prévention : toujours précipitée dans ses jugemens, elle ne daigne pas s'éclaircir avant de prononcer. Elle craint même la lumière qui pourra la désabuser. Elle se hâte de saisir un sens défavorable; de donner du corps aux apparences les plus légères. Au défaut d'apparence, elle a recours aux interprétations sinistres. Si les interprétations ne peuvent la servir, elle passe aux intentions, et s'efforce de les rendre suspectes. Qui de nous n'a pas eu souvent l'occasion de remarquer ces funestes effets de l'animosité et de la prévention, ou réelle, ou affectée qu'elle inspire? Peut-être avons-nous particulièrement à nous en plaindre, peut-être même à nous la reprocher?

Poursuivant leur fausse interprétation, les juifs trouvent mauvais que Jesus-Christ promette l'immortalité, dont n'avoient pas joui Abraham et les prophètes. Mais, première erreur de leur part, les justes de l'ancienne loi étoient appelés à la sorte d'immortalité dont parle Jesus-Christ; seconde erreur, Jesus-Christ étoit le Messie; il le prouvoit à chaque moment, et

par tous les caractères qu'il réunissoit, et par les miracles qu'il opéroit. Ainsi, sans parler même de sa divinité, il étoit, comme homme, bien supérieur à Abraham et aux prophètes, puisqu'il étoit celui pour qui Abraham avoit été choisi, et les prophètes envoyés. Rien de plus facile aux juifs que de s'assurer de cette vérité, dont plusieurs d'entr'eux étoient déjà convaincus. Mais la passion qui les transporte, les rend incapables de toute réflexion. Ils ne voient rien, ne veulent rien voir, et regardent Jesus-Christ comme possédé du démon, par cette seule raison que s'ils reconnoissoient en lui l'Esprit divin qui l'anime, ils seroient obligés de placer au-dessus des plus grands personnages de leur nation, l'objet de leur aversion.

Jesus-Christ répondit : Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien ; celui qui me glorifie, c'est mon Père que vous dites être votre Dieu, et que vous ne connoissez pas : mais moi, je le connois ; et si je disois que je ne le connois pas, je serois un menteur comme vous. Mais je le connois, et je garde sa parole. Abraham votre père a désiré avec ardeur de voir mon jour ; il l'a vu, et il a été comblé de joie. Sans être

ni aigri par la contradiction, ni révolté par l'injustice, ni échauffé par la violence, Jesus-Christ continue de dire aux juifs la vérité. Il trouve le secret de concilier avec le témoignage glorieux qu'il se doit, l'humilité dont il est le modèle. Il dit ce qu'il est, et il ne se glorifie pas de l'être. Il se déclare nettement le Fils de Dieu; c'est l'hommage qu'il doit à la vérité : il refuse en cette qualité de se donner gloire à lui-même; voilà l'exemple d'humilité qu'il veut donner. C'est une tentation bien délicate pour l'amour-propre, que celle où des circonstances impérieuses nous forcent à rendre de nous-mêmes un témoignage avantageux; où, placés entre la vérité et le mensonge, nous risquons de devenir coupables, soit que nous nous complaisions à l'une, soit que nous nous prêtions à l'autre; où le sentiment secret qui nous porte à nous exalter, est favorisé par l'obligation de nous rendre justice; et où le besoin de l'apologie semble justifier l'orgueil. C'est alors, c'est quand l'humilité paroît aux prises avec la sincérité, que nous devons principalement craindre de la perdre. Une pratique salutaire dans ce cas, est qu'en exposant, si nous y sommes contraints, ce qui peut nous élever, nous

nous représentions fortement ce qui est propre à nous abaisser. En disant, puisqu'il le faut, le bien qui peut être en nous, pensons à tout ce qui nous en manque; et que le souvenir de nos nombreux défauts devienne le contre-poids de l'aveu que nous sommes obligés de faire du petit nombre de nos qualités. Abraham avoit vu le jour de Jesus-Christ, seulement dans un esprit prophétique, et par la contemplation de cette foi vive, qui lui avoit mérité de devenir le père de celui dans qui toutes les nations devoient être bénies (1); et cette vue anticipée avoit suffi pour le combler de joie. Mais pour nous, ce n'est pas dans un avenir éloigné que nous voyons ce jour heureux : il est venu; nous en jouissons; il continue de luire sur nous. Sentons-nous tout l'avantage d'être éclairés de sa lumière, de n'être pas nés dans les siècles où Jesus-Christ étoit inconnu, dans les pays où il est encore ignoré ? Rendons grâces au Seigneur de ce qu'il nous a placés dans sa religion, dans le sein de son église; et témoignons-lui sur-tout notre reconnoissance de la manière qui lui est

(1) Benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ, quia obedisti voci meæ. *Gen.* XXII, 18.

la plus agréable, en profitant, comme nous le devons, de son bienfait.

Les juifs lui dirent : Vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham ? Jesus leur repartit : En vérité, en vérité, je vous le dis ; je suis avant qu'Abraham fût au monde. Nous voyons ici la continuité de la même préoccupation dans les juifs, de la même modération dans Jesus-Christ. Rien de plus difficile que de faire revenir un homme prévenu. S'il est de bonne foi, il ne voit pas son erreur ; s'il est de mauvaise foi, il ne veut pas la voir. Ou il se croit dans la voie de la vérité, ou il ne désire pas d'y rentrer ; et toujours le sentiment qui l'a égaré, l'empêche de revenir sur ses pas. Mais si c'est sur des objets religieux que porte sa prévention, elle devient quelquefois d'autant plus irrémédiable, qu'elle est une punition de Dieu. L'aveuglement pénal est le juste châtiment de l'aveuglement volontaire. L'homme a fermé les yeux à la lumière que Dieu lui présentoit ; et pour première peine de son péché, Dieu lui inflige son péché même. Il permet que ses yeux ne s'ouvrent plus aux clartés célestes. Et c'est-là, n'en doutons pas, la véritable cause de l'étonnante obstination, où nous

voyons persévérer tant d'ennemis de notre sainte religion, qui, ayant sous les yeux les preuves évidentes de la vérité du christianisme, de l'autorité de l'église, refusent opiniâtrément de s'y rendre. Nous cherchons le principe de leur erreur dans la foiblesse, ou dans la bizarrerie de l'esprit humain. C'est bien plus surement dans la justice de Dieu, que nous en trouverons la cause. Ils ont chéri leurs erreurs; et par un équitable jugement ils y sont abandonnés.

Jesus-Christ continue d'instruire les juifs. S'ils étoient capables de quelque réflexion, la modération avec laquelle il répond à leurs invectives, ne manqueroit pas de les frapper. Ils sentiroient que des discours appuyés par une multitude de miracles, méritent qu'on ne les interprète pas avec tant de légèreté, qu'on ne les juge pas avec tant de précipitation. Ils examineroient si eux-mêmes ne se trompent pas sur le sens qu'ils leur prêtent. Ils demanderoient l'explication de ce qui leur semble obscur. Mais la passion offusque l'intelligence, en même temps qu'elle emporte la volonté; et nous en voyons ici un exemple frappant. Tout l'effet que produisent la douceur de Jesus-Christ à supporter les injures des juifs, et

et sa patience à les instruire, est de les irriter encore davantage.

Là-dessus ils prirent des pierres pour les lui jeter ; mais Jesus se cacha et sortit du temple. La rage des juifs contre Jesus-Christ, montée à son comble, exaspérée encore par la sagesse et la douceur de ses réponses, et par l'impuissance où ils sont de le faire sortir de son caractère de modération, veut se porter aux dernières extrémités. Quittant les outrages qui leur avoient si mal réussi, ils projettent de se défaire de lui en le lapidant : sorte de supplice usité parmi eux. C'étoit en effet sous leurs coups que Jesus-Christ devoit expirer. Mais ce n'étoit-là, ni le moment, ni le genre de mort qu'il avoit fixés. Il ne leur avoit pas encore donné de pouvoir sur lui. Par un seul acte de sa puissance, il se soustrait à leur fureur; nous laissant dans cette circonstance deux grandes instructions : l'une du danger de s'abandonner à la prévention; l'autre de la manière d'y répondre : et nous montrant dans les juifs, un exemple de l'excès où peut monter l'animosité; dans lui-même, un modèle du degré auquel doit se porter la douceur.

ÉVANGILE

Du dimanche des Rameaux.

Entrée de Jesus-Christ dans Jérusalem.

JESUS approchant de Jérusalem, et étant déjà arrivé à Bethphagé près de la montagne des oliviers, envoya deux de ses disciples, en leur disant : Allez à ce village qui est devant vous, et vous y trouverez en arrivant une ânesse qui est attachée, et son ânon avec elle. Déliez-là, et amenez-les moi; et si quelqu'un vous dit quelque chose, dites que c'est le Seigneur qui en a besoin, et aussitôt on les laissera emmener. Or, tout cela se passa ainsi, afin que cette parole du prophète fût accomplie : Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi qui vient à vous, plein de douceur, monté sur une ânesse qui porte le joug, et sur son ânon. Les disciples étant allés, firent ce que leur avoit ordonné Jesus. Ils lui amenèrent l'ânesse et l'ânon; et les ayant couverts de leurs habits, ils le firent monter dessus. Alors une grande multitude de peuple

étendit aussi ses habits sur le chemin ; d'autres coupoient des branches d'arbres et les jetoient sur son passage : et tous ensemble, soit ceux qui marchoient devant lui, soit ceux qui le suivoient, crioient : Hosanna au Fils de David : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur : Hosanna au plus haut des cieux. (*Matth.* XXI. 1 et 9).

EXPLICATION.

Jesus approchant de Jérusalem, et étant déjà arrivé à Bethphagé près de la montagne des Oliviers, envoya deux de ses disciples, en leur disant : Allez à ce village qui est devant vous, et vous trouverez en arrivant une ânesse qui est attachée, et son ânon avec elle. Déliez-là, et amenez-les moi ; et si quelqu'un vous dit quelque chose, dites que c'est le Seigneur qui en a besoin, et aussitôt on les laissera aller. Or, tout cela se passa ainsi, afin que cette parole du Prophète fût accomplie : Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi qui vient à vous, plein de douceur, monté sur une ânesse qui porte le joug, et sur son ânon. Les disciples étant allés, firent ce que leur avoit ordonné Jesus. Ils

lui amenèrent l'ânesse et l'ânon; et les ayant couverts de leurs habits, ils le mirent dessus. Dans l'ordre que Jesus-Christ donne à ses deux disciples, il manifeste deux de ses divins attributs : sa science universelle, et son autorité absolue. Comment pouvoit-il savoir, à moins d'avoir une supériorité de connoissances qui n'appartient pas à l'humanité, qu'au moment où il parloit, dans l'intérieur du village qui étoit en face de lui, il y avoit une ânesse attachée, ayant à côté d'elle son ânon? Cette toute science de Dieu doit être un des principaux sujets de nos méditations. Elle sera un des plus puissans encouragemens au bien, un des préservatifs du mal le plus efficace. Si sous l'œil de son général ou de son prince, le soldat sent ranimer son courage, milice de Jesus-Christ, de quel ardeur ne devons-nous pas nous sentir transportés, en pensant que notre divin Chef nous regarde, témoin, juge et rémunérateur de nos efforts? Si la vue d'une personne respectée ou redoutée, a la force de nous contenir dans le devoir, combien aura plus de puissance pour nous empêcher de nous en écarter, la contemplation de celui qui nous l'imposa, dont l'œil est sans cesse ouvert pour en voir l'infraction, et le

bras continuellement étendu pour la punir? Joseph violemment sollicité à un crime secret, en est détourné par la pensée que Dieu le verra (1). Placée entre une mort ignominieuse et un péché grave, mais qui sera ignoré, Susanne ne balance pas. Il vaut mieux pour moi, dit-elle, à ses vils séducteurs, tomber entre vos mains sans crime, que de pécher en la présence du Seigneur (2). Quel homme, s'il étoit vivement frappé de la pensée de Dieu, auroit l'affreux courage de pécher? Cette action que je vais faire, son œil la verra. Cette parole que je vais proférer, son oreille l'entendra. Cette pensée qui s'offre à mon esprit, il connoîtra le consentement que j'y aurai donné. Tout ce qu'il y a dans moi de plus secret, il le saura bien mieux que moi-même. Ces intentions dont j'ai peine à me rendre compte, ces désirs que je me dissimule, ces démarches que je me justifie, ces inclinations sur lesquelles je me fais illusion, tout est à découvert devant lui (3). Il

(1) Quomodò ergo possum hoc malum facere, et peccare in Deum meum? *Genes.* XXXIX, 9.

(2) Melius est mihi absque opere incidere in manus vestras, quàm peccare in conspectu Domini. *Daniel.* XIII, 23.

(3) Omnia autem nuda et aperta sunt oculis ejus. *Hebr.* IV, 13.

seroit aussi absurde à moi de vouloir dérober quoique ce soit à sa connoissance, que téméraire de prétendre le soustraire à sa justice.

Pourquoi donc cette grande vérité, qui ne peut être révoquée en doute que par ceux qui ont perdu toute religion, produit-elle si peu d'effet ? C'est qu'au lieu de la méditer, on la rejette; qu'au lieu de la chérir, on la redoute; qu'au lieu de la regarder comme salutaire, on la repousse comme importune. Nous lisons au livre de Daniel, que les vieillards qui avoient conçu pour Susanne une passion honteuse, en pervertissant leur raison, détournèrent les yeux pour ne pas voir le ciel (1). Image de ce qui se passe dans le cœur d'un grand nombre d'hommes. On sait qu'il existe dans le ciel un vengeur du péché. On le sait; mais on ne veut pas le voir : on détourne les yeux, et pour les distraire de cet objet effrayant, on les porte sur les objets de ses coupables jouissances; comme si en parvenant à ne pas voir le redoutable Juge, on pouvoit éviter d'en être vu. Elles se mettent avec délices dans la pré-

(1) Everterunt sensum suum, et declinaverunt oculos suos ut non viderent cœlum. *Daniel.* XIII, 9.

sence de leur Dieu, les ames fidelles qui ont placé en lui leur espoir et leur amour. Il leur semble, à son aspect, être déjà dans l'état fortuné où elles seront un jour au milieu de ces esprits bienheureux, dont l'éternelle félicité consiste à voir sans cesse la face du Père céleste (1). Au contraire, les pécheurs attachés à leurs désordres, et qui désirent y croupir, ne peuvent penser qu'avec terreur à la présence de leur Dieu. Elle ne leur présente qu'un juge irrité, qu'un vengeur impitoyable. Ce qui devroit être leur ressource, n'est pour eux qu'un sujet de désespoir. Tous tant que vous êtes, justes et pécheurs, les uns pour vous perfectionner, les autres pour vous convertir, entretenez-vous souvent dans la méditation de la présence de Dieu; vous y puiserez, et la force qui soutient dans la voie du salut, et la frayeur qui y ramène. Que ne pouvez-vous à tous les momens de votre vie, avoir présente cette grande et salutaire pensée! Chacun de vos passeroit un progrès dans la vertu, un éloignement du vice. Mais qu'au moins l'idée de Dieu qui vous voit, et qui vous

(1) Angeli eorum in cœlis semper vident faciem Patris mei, qui in cœlis est. *Matth.* XVIII, 10.

entend, vienne fréquemment se retracer à vos esprits. Que le matin, les supplications que vous adressez, que le soir, les actions de grâces dans lesquelles vous vous épanchez, en soient soutenues et animées. Au commencement de toutes vos actions, rappelez-vous que vous allez les faire devant celui à qui elles doivent être rapportées. Quand la tentation viendra vous attaquer, l'illusion vous surprendre, la volupté vous séduire, opposez-leur le souvenir de Dieu qui vous contemple, et vous assiste. Que je sois auprès de vous, Seigneur; et que qui que ce soit ne vienne ensuite combattre contre moi (1).

L'autorité avec laquelle le divin Sauveur ordonne qu'on lui amène l'ânesse avec son ânon, a de quoi nous surprendre, et semble contraster avec le reste de sa conduite. Cet Homme si simple, si modeste, qui n'avoit jamais usé de sa puissance pour lui-même, et pour se procurer ses besoins, qui ne s'étoit même jamais permis de rien demander, sortant, à ce qu'il semble, de son caractère, commande qu'on lui amène deux montures qui ne

(1) Pone me juxtà te, et cujusvis manus pugnet contrà me. *Job.* XVII, 3.

lui appartiennent pas, et qui ne paroissent pas lui être fort nécessaires; et si l'on éprouve quelques difficultés, la seule réponse qu'il veut que l'on fasse, est que le Seigneur en a besoin. Et quel est donc ce Seigneur, à qui tout doit céder sur la simple indication de sa volonté? C'est le souverain Seigneur de toutes choses; celui qui, ayant créé tout, a droit de dire: Tout est à moi (1). Nous ne pouvons trop nous pénétrer de cette grande maxime, que Dieu est le vrai propriétaire de tout ce que nous avons; que nous n'en sommes que les usufruitiers: et dans la pratique nous devons nous soumettre à trois conséquences qui en résultent essentiellement; la première, que nous sommes obligés d'employer les biens de tout genre que nous tenons de lui, conformément à ses intentions; la seconde, qu'il faut toujours nous tenir prêts à lui en rendre compte; la troisième, que nous devons être dans la résolution de les lui remettre sans hésitation, sans murmure, lorsqu'il lui plaira de nous les retirer.

Ce domaine du Seigneur, en même temps qu'il est absolu, est universel. Il

(1) Mea sunt enim omnia. *Exod.* XIII, 2.

s'assujettit tous les genres de biens, de la fortune, de la nature et de la grâce. Il s'étend jusque sur nous-mêmes, sur nos personnes, sur notre existence. Nous n'avons la vie qu'en dépôt : il nous est interdit de la quitter sans l'ordre de Dieu, et prescrit de l'abandonner lorsqu'il la redemandera. La religion inspire le double courage, et de supporter le poids de la vie, quand les maux, dont elle est traversée, en ont fait un fardeau douloureux, et de recevoir la mort avec tranquillité, lors même qu'elle est la fin de jouissances agréables. La même loi qui commande le martyre, défend le suicide. Elle apprend également à vivre, et à mourir; à conserver la vie, et à la terminer; à en user, et à la perdre.

Cet évangile nous présente deux exemples de la soumission avec laquelle nous devons recevoir, et exécuter les ordres divins. Le premier est celui des deux disciples. Ce que prescrivoit Jesus-Christ, pouvoit leur paroître extraordinaire et sans motif; ils pouvoient même ne pas le trouver conforme à la justice; ils pouvoient enfin craindre en obéissant de se compromettre, et de s'attirer un refus dur et humiliant. Mais aucune de ces considérations n'entre dans leur esprit. Le

Maître a parlé : il n'y a plus de réflexions à faire ; il n'y a qu'à obéir. Son précepte est essentiellement conforme à la raison et à la justice ; et toutes difficultés contre ses paroles, sont nécessairement déraisonnables et injustes. Si l'exécution de ses commandemens expose à des humiliations ou à des persécutions, elle en devient plus méritoire. C'est un devoir de les braver, et un bonheur de les subir.

L'autre exemple d'une entière docilité, est celui du maître de ces deux animaux. Il ne sait pour quel objet on les lui demande ; pendant combien de temps il en sera privé ; dans quel lieu on veut les conduire. Il peut craindre qu'on ne les égare. Mais c'est pour le Seigneur qu'on vient les chercher. A ce nom sacré il ne sait rien refuser.

Si de ces modèles d'une parfaite obéissance, nous reportons nos regards sur nous-mêmes, combien nous aurons à rougir de la différence ! Que d'hommes qui se disent chrétiens, violent formellement la loi de Jesus-Christ, les uns publiquement et sans honte, les autres avec plus de retenue et de secret ; ceux-là avec scandale, ceux-ci avec hypocrisie ! Parmi ceux-mêmes qui se piquent de l'observer, comment est-elle communément prati-

quée? On élève des difficultés sur le sens de la loi; on forme des chicanes sur son étendue; on propose des interprétations; on fait des distinctions; on établit des exceptions; on multiplie les sophismes pour éluder l'obligation qu'elle impose. Le précepte est-il tellement précis, qu'on n'ose pas recourir à ces subterfuges? on se retourne vers soi-même; on cherche des motifs personnels de dispense; on allègue des raisons de santé, des convenances de société, des occupations d'état. Il seroit impossible de détailler tous les préceptes que suggère la cupidité, que débite la mauvaise volonté pour se soustraire au joug du Seigneur. Enfin, si l'on ne peut trouver d'excuse à l'inobservation, ni dans soi-même, ni dans la loi; si on se voit forcé à remplir le précepte, on s'y prête avec une difficulté, une nonchalance, une lenteur extrêmes. On diffère autant qu'on peut, l'exécution; et quand on en vient là, on fait bien strictement ce qui est ordonné. Toute la crainte que l'on a, c'est d'en faire trop. Il semble qu'il soit plus défendu d'excéder le précepte, que d'y manquer, et on perd le prix de son obéissance, par la manière dont on obéit.

Nous voyons souvent, comme dans

cette occasion, les évangélistes, en racontant les actions de leur Maître, rappeler les oracles qui les avoient annoncées. Plus les diverses circonstances prédites d'abord, et réalisées ensuite, sont minutieuses en elles-mêmes, plus le rapport exact de la prophétie et de l'exécution devient frappant. C'est une chose admirable de voir d'une part les prophètes entrer dans les plus petits détails de ce qui doit arriver au Messie, et de l'autre toutes ces particularités s'effectuer sans exception, sans aucune différence dans la vie de Jesus-Christ. Il faut être aussi aveugle que les juifs et que les incrédules, pour ne pas être frappé de tous ces traits si éclatans de lumière.

C'étoit, comme le porte le texte sacré, pour accomplir une prophétie, que Jesus-Christ donnoit l'ordre qu'on lui amenât les deux animaux. Mais pour qui vouloit-il opérer cet accomplissement? Ce n'étoit pas pour les apôtres qui, n'ayant pas encore reçu l'intelligence, qu'il ne leur donna qu'après sa résurrection, des saintes écritures, ne saisissoient pas le fil qui lioit son commandement à la prédiction d'Isaïe. C'étoit beaucoup moins encore pour le peuple qui marchoit à sa suite, et qui étoit plus éloigné que les

apôtres de comprendre le rapport entre la prédiction et l'événement. C'étoit pour nous, pour établir et pour fortifier notre foi, qu'il remplissoit aussi littéralement cet oracle, et tous les autres relatifs à sa personne. Il vouloit que chacune de ces prophéties devînt un rayon qui nous éclairât, et que leur réunion formât un foyer de lumière, qui dissipât toutes les ténèbres de l'incrédulité. C'étoit pour nous que long-temps avant les événemens, il les avoit révélés à ses prophètes; et c'étoit pour nous encore qu'il faisoit quadrer avec une si parfaite exactitude tous les faits de sa vie, avec les oracles qu'il avoit inspirés. Dans tous les temps, l'ouvrage de notre sanctification a été l'objet principal de sa providence, et le grand but de ses opérations. Toutes les œuvres divines s'y rapportent plus ou moins directement; et nous ne pouvons penser à aucun acte de notre Dieu, sans acquérir de nouveaux motifs de reconnoissance et d'amour pour lui.

Dans la prophétie qu'accomplit ici Jesus-Christ, il est annoncé à Sion, comme son roi; et nous voyons souvent les prophètes donner ce titre au Messie qu'ils prédisent. C'étoit pour s'accommoder aux foibles idées des hommes qu'ils

parloient ainsi. Entre le monarque le plus puissant qui se seroit assujetti le monde entier, et le Dieu qui devoit descendre sur la terre, il n'y a aucune comparaison à faire. Nulle expression ne peut expliquer, nulle pensée ne peut concevoir la disproportion entre l'un et l'autre, parce qu'elle est infinie. Mais les prophètes employoient cette désignation, toute imparfaite qu'elle étoit, pour faire sentir aux juifs le respect profond, la soumission entière qu'ils devoient avoir pour l'Envoyé céleste. Dans l'impuissance de donner une idée juste du pouvoir suprême qu'il viendroit exercer, ils empruntoient l'idée, quoique foible, de l'autorité la plus révérée, la mieux obéie qui existe parmi les hommes. C'étoit ce qui faisoit illusion à la nation juive, toute charnelle et incapable de s'élever aux idées spirituelles. Les instructions même de Jesus-Christ, soutenues de ses miracles, ne purent la détromper. Tous les juifs, se sapôtres eux-mêmes, s'attendoient à voir dans leur Messie, un roi couvert de gloire, qui par ses nombreuses victoires rétabliroit leur monarchie, et l'étendroit sur un grand nombre de nations. Il a fallu les lumières apportées par le saint Esprit, pour dessiller les

yeux, d'abord des apôtres, et ensuite du monde entier, et pour donner aux hommes l'idée d'un royaume tout spirituel. Quand le peuple émerveillé des miracles du Sauveur, vouloit le faire roi, c'étoit parce qu'il reconnoissoit en lui son Messie. Quand Pilate demandoit à Jesus s'il étoit le roi des juifs, il entendoit lui demander s'il étoit le Messie. Quand par dérision on affichoit sur sa croix qu'il étoit le roi des juifs, on vouloit l'accuser de s'être donné pour le Messie. Par-tout l'idée de Messie et celle de roi se trouvent liées ensemble, et n'en forment qu'une.

Plus éclairés que ce peuple resté jusqu'à présent dans les ténèbres, nous savons dans quel sens Jesus-Christ est véritablement roi, nous avons l'intelligence des prophéties qui l'annonçoient sous ce titre. Nous comprenons ce qu'il disoit à Pilate, qu'il est roi en effet; mais que son royaume n'est pas de ce monde (1). Mais cette vérité que nous connoissons, que nous croyons, que nous professons, en adoptons-nous la conséquence? la suivons-nous dans la pratique? Jesus-Christ règne-

(1) Regnum meum non est de hoc mundo.... tu dicis quia rex sum ego. *Joan.* XVIII, 36 *et* 37.

t-il dans nos cœurs ? y exerce-t-il l'autorité qui lui appartient, l'autorité aussi absolue, plus absolue même que celle d'un souverain dans son empire? Lui rendons-nous l'obéissance passive, qui fait exécuter, avec célérité, avec contentement, l'universalité de ses préceptes? lui voyons-nous cette fidélité entière, qui interdit la plus légère correspondance avec son ennemi? Ah! combien dans son empire, parmi ceux qui se disent soumis à son autorité, voit-il de sujets insubordonnés, de sujets infidèles, de sujets rebelles, de sujets perfides!

Jesus-Christ est annoncé dans la prophétie d'Isaïe comme un roi, mais comme un roi plein de douceur. C'est sous ce caractère que le désignent communément les prophètes. Tantôt ils le représentent bannissant les guerres de toute l'étendue de la terre, rompant les arcs, brisant les armes, jetant au feu les boucliers, et se faisant reconnoître à ces traits comme un Dieu (1); tantôt ils le peignent sous la figure d'un agneau qui se laisse tran-

(1) Auferens bella usque ad finem terræ. Arcum conteret, et confringet arma, et scuta comburet igni. Vacate, et videte quoniam ego sum Deus. *Psalm.* XLV, 10 *et* 11.

quillement conduire à la mort, et qui se tait sous la main qui le tond (1). Ici ils l'appellent le prince de la paix, sous l'empire duquel la paix n'aura pas de fin (2); là ils le montrent, ne faisant pas entendre sa voix au dehors, ne voulant pas briser le roseau fêlé, ni éteindre la mêche fumante (3). L'ancien testament est plein de semblables images; et le nouveau les fait voir constamment réalisées dans Jesus-Christ. En butte pendant tout le cours de sa carrière, à la persécution la plus injuste, il ne dément pas un seul moment son caractère de modération; il se défend sans aigreur, et se justifie sans récrimination. Il couronne la douceur de sa vie, par l'incroyable patience de sa mort. Accablé d'injures, ayant un si beau champ pour en rendre, il ne lui échappe pas une plainte. Au milieu des plus cruelles souffrances, maître d'écraser ses ennemis,

---

(1) Sicut ovis ad occisionem ducetur, et quasi agnus coràm tondente se obmutescet, et non aperiet os suum. *Isa.* LIII, 7.

(2) Parvulus enim natus est nobis.... et vocabitur nomen ejus.... princeps pacis. Multiplicabitur ejus imperium, et pacis non erit finis. *Isa.* IX, 6 *et* 7.

(3) Nec audietur vox ejus foris. Calamum quassatum non conteret, et linum fumigans non extinguet. *Isa.* XLII, 2 *et* 3.

il ne se permet pas une menace. Il se livre sans résistance, sans murmure aux hommes injustes qui étant ses persécuteurs, se font en même temps ses juges (1).

Alors une multitude de peuple étendit aussi ses habits sur le chemin; d'autres coupoient des branches d'arbres, et les jetoient sur son passage; et tous ensemble, soit ceux qui marchoient devant lui, soit ceux qui le suivoient, crioient : Hosanna au Fils de David : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur : Hosanna au plus haut des cieux. Il y avoit plus de trois ans que Jesus-Christ parcouroit la Judée, laissant par-tout des traces de sa toute-puissance et de son inépuisable bienfaisance. La multitude de miracles qu'il avoit faits, avoit excité une admiration universelle. Les guérisons sans nombre qu'il avoit opérées, avoient fait naître dans beaucoup de cœurs une vive reconnoissance. Tandis que les chefs de la synagogue le poursuivoient avec rage, et s'efforçoient de le faire passer pour un imposteur, un cri plus fort que leurs

(1) Qui cùm malediceretur, non maledicebat : cùm pateretur, non comminabatur : tradebat autem judicanti se injustè. 1. *Petr.* II, 23.

calomnies, élevé de toutes les parties de la contrée, le proclamoit prophète et envoyé du Seigneur. Lorsqu'il se rendoit à Jérusalem pour célébrer sa dernière Pâque, un grand concours de juifs s'y trouvoit rassemblé à l'occasion de cette solennité. Beaucoup d'entr'eux avoient été témoins de ses prodiges ; plusieurs peut-être en avoient été les objets ; tous au moins avoient entendu parler de ses merveilles ; tous étoient empressés de connoître cet Homme extraordinaire qui faisoit de grandes choses, et qui en disoit de si parfaites. L'état où se trouvoit à ce moment la ville de Jérusalem, présente un contraste bien étonnant. D'un côté les prêtres, les docteurs de la loi, ceux qui avoient la clef de la science, qui expliquoient tous les jours les prophéties dont l'application à Jesus étoit si naturelle, qui avoient observé avec attention ses miracles, qui n'avoient jamais pu réussir à le surprendre dans quelque faute, ces hommes que tant de rayons de lumière devoient éclairer, sont ceux qui s'aveuglent. Ils méconnoissent le Libérateur qu'ils désirent si ardemment, qu'ils attendent si impatiemment. Rassemblés entr'eux, ils ourdissent contre lui leurs trames, et combinent dans leur concilia-

bule, les moyens de le faire périr. D'un autre côté, au moment même, le simple peuple, les hommes sans talens, sans instruction, sans connoissance, éclairés des seules lumières d'une raison droite, reconnoissent l'Envoyé céleste, et courent au-devant de lui. Il est donc vrai que les qualités les plus brillantes de l'esprit, que la science la plus étendue, que tout ce que les hommes estiment et désirent en ce genre, quand il n'est pas joint à la droiture du cœur, à la pureté de l'intention, ne sert qu'à égarer et à perdre. Nous en voyons dans cette circonstance un exemple frappant; et ne le trouvons-nous pas renouvelé dans les autres occasions? Ouvrez les fastes de l'église, vous verrez les novateurs, qui dans la suite des siècles l'ont déchirée par leurs hérésies ou par leurs schismes, être des hommes distingués par leurs talens et leur science; et parmi ceux qui, de nos jours, élèvent à la ruine de toute religion des chaires d'incrédulité, ne voyons-nous pas aussi des esprits éclairés, et faits pour être les apôtres d'une meilleure doctrine? Parcourez, si vous l'aimez mieux, les annales des empires; regardez quels ont été les artisans des révolutions, des ravages, de tous les malheurs de l'humanité, vous trou-

verez constamment les hommes les plus célèbres par l'étendue de leur génie. Insensés que nous sommes ! et voilà à quoi nous prostituons notre admiration. A nos yeux fascinés, le crime cesse d'être criminel quand il devient heureux. Il n'est personne qui ose avouer qu'il préfère le vice brillant à la vertu simple et obscure; et il n'est presque personne qui, dans le secret de son cœur, ne lui donne la préférence. Ce n'est pas sur leurs talens qu'il faut juger les hommes, c'est sur l'usage qu'ils en font. Ce n'est pas à l'éclat, c'est au bien qu'ils ont répandu, que nous devons nos hommages.

La pompe qui environne aujourd'hui Jesus-Christ, est d'un genre bien extraordinaire et bien différent des pompes mondaines. Une troupe confuse d'hommes, de femmes, d'enfans, tous de la classe du peuple, accourant au-devant de lui, bénissant à haute voix le Fils de David, celui qui vient au nom du Seigneur; quelques pauvres habits étendus sur son chemin, des branches d'arbres jetées sur son passage, lui-même au milieu de ce pauvre et bruyant cortége, monté sur un âne; voilà tout l'appareil de cette marche triomphante, qui, dans les idées humaines, paroîtroit faite plutôt par dérision

que par honneur. Mais les pensées divines sont absolument différentes. Plus cette fête est simple, plus elle convient au divin Sauveur. Un faste mondain, une magnificence humaine eussent trop contrasté avec le reste de sa conduite. Il conserve jusqu'à la fin de sa vie, le caractère qu'il avoit pris en y entrant ; et il fait ressortir son humilité, même dans les honneurs qu'il reçoit. La simplicité de cette réception y ajoute encore à ses yeux un nouveau mérite, c'est celui de la sincérité. Il n'y a point eu de préparatifs pour la disposer, point d'accord pour la concerter. C'est un mouvement subit, un sentiment général qui pousse vers lui à la fois tous les cœurs empressés d'épancher leur amour. C'est l'admiration dans les uns, dans les autres la reconnoissance, qui éclatent soudainement. O combien sont préférables ces effusions vraies et naturelles de la sensibilité, aux hommages apprêtés dont les grands sont sans cesse entourés ! Combien sont petites, auprès de ces démonstrations simples de l'attachement et de l'estime, ces fêtes brillantes que donne l'adulation au rang et à la puissance, et dont le motif est l'intérêt, dont le but est la séduction !

Au milieu des acclamations et des

transports de ce peuple, quelles étoient les pensées qui occupoient le divin Sauveur? La principale, celle qui ne le quittoit jamais, parce qu'elle étoit le but de sa mission, le terme de son ministère, étoit la pensée de sa mort alors très-prochaine. Il marche actuellement au Calvaire; il vient à Jérusalem pour y être immolé. Aujourd'hui il y est reçu en triomphe; dans cinq jours il sera traîné à la croix: voilà ce qu'à travers les honneurs qu'on lui rend, Jesus-Christ contemple. A ses yeux, le triomphe qu'on lui décerne est une pompe funèbre anticipée. Grands de la terre, c'est ici pour vous un grand exemple. Les hommages flatteurs dont on vous environne, sont une fumée d'une odeur agréable, que vous respirez avec force, et dont l'effet ordinaire est de vous étourdir. Enivrés de ce dangereux encens, vous oubliez ce que vous deviendrez; vous ne pensez qu'à ce qu'on dit que vous êtes. Entièrement occupés du point de gloire où vous vous trouvez, vous ne considérez pas le point de terreur vers lequel vous vous avancez. C'est alors, au contraire, c'est quand tout conspire à éloigner de vous l'idée de la mort, que vous devez l'avoir plus vivement présente. C'est au milieu de la joie

et

et de l'éclat des grandeurs, qu'il faut se rappeler le temps ténébreux et les jours éternels, qui, comme dit l'ecclésiastique, lorsqu'ils seront arrivés, manifesteront la vanité des jours qui les ont précédés (1). Cette redoutable, mais salutaire pensée sera le contre-poids des adulations dont on cherche à vous repaître. Vous ne pourrez pas placer dans vos esprits le sentiment de l'orgueil, à côté du souvenir de la mort; et la contemplation de cette faux épouvantable, suspendue sur vos têtes, vous empêchera de les élever. Munis de cette grande considération, quelle prise donnerez-vous à la flatterie? Il lui sera impossible de vous corrompre, tant que vous aurez devant les yeux le terme et l'effet de sa corruption.

Une autre pensée douloureuse affectoit aussi Notre-Seigneur Jesus-Christ, au milieu de son triomphe. Il lisoit dans les cœurs de tous ceux qui l'environnoient; il en voyoit la sincérité : il voyoit que leurs louanges étoient l'expression de l'admiration; leurs acclamations, l'effusion de l'amour. Il approuvoit leurs sen-

(1) Si annis multis vixerit homo, et in his omnibus lætatus fuerit, meminisse debet tenebrosi temporis, et dierum multorum; qui cùm venerint, vanitatis arguentur præterita. *Eccl.* XI, 8.

timens; il en étoit touché: mais avec la vérité de leurs transports, il en découvroit la légèreté. Il savoit que tout vif qu'ils étoient, ils ne seroient pas de longue durée. Il prévoyoit avec certitude ce qui arriva si peu de temps après, que ce peuple, qui lui témoignoit un si vif attachement, l'abandonneroit lâchement à ses ennemis. En effet, un petit nombre de jours est à peine écoulé, que tous ces hommes, aujourd'hui si ardens, sont devenus de glace. De toute cette multitude qui le comble de bénédictions, il ne s'élèvera pas une voix en sa faveur; pas une qui prenne sa défense; pas une qui rende témoignage à ses miracles, à ses instructions, à ses vertus dont on est en ce moment si émerveillé. Peut-être même dans cette foule empressée à l'honorer, aperçoit-il des hommes qui se réuniront à ses persécuteurs. Peut-être parmi ceux qui crient aujourd'hui autour de lui: Hosanna, en voit-il qui dans cinq jours crieront contre lui: Qu'on le crucifie. Il y a cependant non-seulement du zèle, mais quelque courage dans les honneurs qu'ils lui rendent. Ils n'ignorent pas la haine des chefs de la synagogue contre lui; et ils ne peuvent douter qu'en lui rendant hommage, ils s'exposent à la partager. Mais

le danger éloigné est communément regardé comme nul. Tous ces hommes qui ne voient que de loin le risque de se compromettre, lorsque Jesus-Christ sera entre les mains de ses ennemis, devenus tremblans pour eux-mêmes, et indifférens pour lui, l'abandonneront honteusement. Dans les disciples mêmes, qui assistent à son triomphe, qui en font partie, qui en partagent la gloire, qui en ont toute la joie; dans ses disciples choisis, qu'il honore de sa familiarité, qu'il destine à porter un jour son nom avec intrépidité devant les nations et leurs rois, Jesus-Christ n'aperçoit pas dans le moment présent plus de tenue, de constance et de fermeté. Sans parler de Judas, dans qui il découvre des pensées de trahison, il voit saint Thomas, qui, soupçonnant que son Maître couroit quelque danger, avoit dit : Allons, nous autres, et mourons avec lui; s'abandonnant à la frayeur au moment de la passion, s'enfuir avec tous les autres; et ensuite livré à l'incrédulité, refuser de croire sa résurrection. Il voit le chef de ses apôtres, le plus ardent de tous, après lui avoir promis que, dût-il mourir, il ne le renieroit jamais, le renier dans la même nuit trois fois de suite, à la voix d'une simple servante.

Hélas ! ce que du milieu de son triomphe, le divin Sauveur démêloit dans ceux qui l'environnoient, ne l'aperçoit-il pas encore, du haut de son autel, dans ceux qui en approchent? Nous allons tous dans le cours de cette sainte quinzaine être admis à l'honneur de le recevoir ; il sait les dispositions que nous y apporterons. Il reconnoît des Judas, qui viendront à lui pour le livrer à son ennemi. Il voit la multitude de chrétiens, tièdes, qui s'approchent de son sacrement avec un cœur, non pas précisément livré au vice, mais pas adonné à la vertu ; qui désirent le bien, mais pas assez fortement pour le faire ; qui sentent quelqu'attachement pour lui, au moment où ils montent à sa table sainte, mais qui le perdront peu de temps après qu'ils en seront descendus ; qui se trompent sur leurs sentimens, prenant leurs velléités pour des résolutions, leurs foibles tentatives pour des efforts, les élans passagers d'affection, pour un amour solide, dont les protestations seront oubliées à la première tentation, et les promesses violées au premier obstacle, qui en un mot, comme les juifs de cet évangile, après un petit nombre de jours, l'auront abandonné, peut-être même trahi.

Cette conduite si foible et si lâche des juifs du temps de Jesus-Christ, et de tant de chrétiens du nôtre, nous montre une vérité : c'est la différence qu'il faut faire entre une vertu éprouvée et celle qui ne l'est pas. Les épreuves auxquelles la vertu est soumise, produisent deux effets salutaires, elles en font connoître l'étendue et la solidité ; elles l'augmentent encore, et la fortifient. L'Esprit saint nous dit, par la voix de l'ecclésiastique : l'homme qui n'a pas été éprouvé, que sait-il (1)? et par celle de l'apôtre : la vertu se perfectionne dans les épreuves (2). Celui qui n'a pas une occasion de mesurer ses forces, ne peut pas les connoître : c'est l'enfant que la présomption entraîne à tenter les choses qui lui sont impossibles, et qui le moment d'après n'ose par timidité essayer ce qui lui seroit très-facile. Il en est de l'homme, comme de toutes les autres choses de l'univers. Au moral, comme au physique, ce n'est qu'à l'essai qu'on peut connoître sa portée. Il est également vrai que l'ame, de même que le corps, s'énerve et s'affoiblit dans un continuel repos ;

(1) Qui non est tentatus, quid scit ? *Eccli.* XXXIV, 9.

(2) Virtus in infirmitate perficitur. 2. *Cor.* XII, 9.

qu'au contraire elle s'anime et se fortifie par un exercice soutenu. Comparez ces deux hommes, dont l'un a été souvent exercé par des travaux pénibles, et l'autre a été constamment exempt de toutes fatigues; et voyez quel est le robuste. Il en est ainsi du chrétien, qui a souvent triomphé des tentations, et long-temps lutté contre des revers, comparé à celui qui, éloigné de toutes occasions, exempt de toutes adversités, a vu couler ses jours dans un calme non interrompu. Qu'ils se trouvent tous les deux dans les circonstances, qui ne sont pas rares, où il faut résister avec force à une tentation, recevoir avec résignation un malheur, soutenir avec patience de douloureuses infirmités; lequel pensez-vous qui y sera le plus propre? lequel trouvera dans son ame plus de ressources pour se tirer des dangers, et pour se faire des moyens de salut, de ce qui étoit des provocations au péché?

Il ne faut cependant pas croire qu'un homme, quelles que soient les épreuves qu'il a subies jusque-là, et qu'il a surmontées avec gloire, puisse aller imprudemment se jeter dans de nouveaux périls, avec la confiance qu'il en ressortira de même; ce seroit une présomption cou-

pable, et qui ne manqueroit pas de lui devenir funeste. Il y a entre les travaux du corps et ceux de l'ame, une différence essentielle. On connoît avec assez de justesse les forces de son corps, les résistances qu'on aura à vaincre, les secours dont on pourra s'aider. Ainsi, on est raisonnablement assuré que ce qu'on a pu faire dans l'ordre physique, on le pourra encore. Mais dans l'ordre moral, rien de tout cela n'est connu suffisamment pour autoriser la confiance: les forces de l'ame n'étant pas sensibles comme celles du corps, ne peuvent pas être appréciées de même. Il est impossible de calculer les obstacles qu'une multitude de circonstances peut faire varier. L'espoir légitime de la grâce qui fait triompher, est bien différent de la présomption qui fait braver le danger sans nécessité. Ce qui est véritable à cet égard, c'est que ceux dont la vertu a résisté à plusieurs épreuves, peuvent, selon les règles de la prudence, se livrer à des ministères de charité, dont doivent se tenir éloignés ceux qui ne les ont pas subies. Il leur est permis, par exemple, d'accepter des ministères qui les chargent du salut de leurs frères, de croire que c'est Dieu qui les y appelle, et d'espérer que les grâces qu'ils ont re-

çues de lui, sont des gages de celles qu'il continuera de leur accorder. Mais vous qui, soit par la foiblesse de votre âge, soit par des circonstances particulières de votre vie, n'avez été mis à aucunes épreuves, gardez-vous de vous ingérer à des fonctions dont vous n'avez nulle raison de vous croire capables. Ne vous permettez pas de solliciter, craignez même d'accepter, si on vous les offre, ces ministères élevés qui dévouent au salut du prochain. Bornez-vous à travailler au vôtre, et fuyez, autant qu'il vous sera possible, les occasions qui sont pour vous d'autant plus dangereuses, que vous n'en avez pas encore reconnu tout le danger.

Ce seroit un bien grand bonheur pour ceux qui sont élevés en dignités et revêtus de puissance, s'ils pouvoient, comme Jesus-Christ, lire dans les cœurs de ceux qui les flattent, et connoître la vraie valeur des louanges qu'on leur prodigue. Combien ils verroient d'éloges que le cœur dément au moment même où la bouche les prononce! combien de protestations mensongères d'un attachement qui n'est nullement senti! combien d'autres exagérées! combien de légères, et qui vont être oubliées presque aussitôt qu'elles sont faites! Mais ce qu'ils ne peuvent

pas savoir avec une entière certitude, ils peuvent au moins facilement le conjecturer. Qu'ils se rappellent ce qu'ils ont vu constamment arriver à ceux qui étoient dans la même position qu'eux. N'ont-ils pas toujours entendu le langage des donneurs de louanges, changer avec l'intérêt qui l'avoit fait tenir ? n'ont-ils pas vu habituellement les grands comblés d'éloges en face, et en arrière poursuivis par les médisances des mêmes personnes ? n'ont-ils pas vu régulièrement la foule qui s'empresse auprès de l'homme en faveur, s'écouler, et le laisser seul lorsque sa faveur est finie ? Comment donc, au milieu de tant d'exemples, après tant de preuves de la duplicité des flatteurs, peut-on encore être abusé par eux ? C'est beaucoup moins par eux qu'on est trompé, que par soi-même. Quand un revers est venu désabuser, et montrer la fausseté des attachemens sur lesquels on avoit compté, on se plaint de la fausseté des protestations auxquelles on avoit ajouté foi. On ne veut pas voir que c'est de sa propre vanité qu'il faudroit se plaindre. C'est elle qui est la vraie cause de l'erreur. C'est ce dangereux complice de la flatterie qui lui a ouvert la porte du cœur, et qui l'en a rendue maîtresse. On étoit

suffisamment instruit de la valeur de tous ces témoignages d'estime et d'affection que l'intérêt fait donner un jour, que l'intérêt contraire fait rétracter le lendemain. On étoit surabondamment averti par une multitude d'exemples, de n'y donner aucune confiance. Mais on a mieux aimé écouter l'amour-propre qui, flatté des éloges, engageoit à les recevoir, que la raison et l'expérience qui conseilloient de s'en défier. La sagesse humaine est presque toujours insuffisante contre les séductions de l'adulation. La religion seule présente un préservatif certain; c'est l'humilité. Il ne sera jamais dupe des éloges qu'on lui donnera, celui qui a l'intime conviction de n'en mériter aucun, et qui, persuadé que de lui-même il n'a rien que de mal, ne pense à ce qu'il peut posséder de bonnes qualités, que pour reconnoître qu'il les tient de la bonté divine.

Nous lisons dans la suite de l'histoire évangélique, que ce triomphe du divin Sauveur, quelque simple, quelque modeste qu'il fût, affligea les princes des prêtres et les docteurs, et les aigrit de plus en plus contre lui. Les acclamations des enfans, qui continuoient de crier dans le temple: Hosanna au Fils de David,

excitent leur colère. Ils reprochent à Jésus-Christ les hommages qu'il se laisse rendre (1). L'homme haineux, semblable aux animaux venimeux, porte au dedans de lui un poison dont il s'efforce d'infecter les autres par ses morsures. La passion qui l'agite est aussi funeste pour lui que pour le prochain. En tourmentant celui qui en est l'objet, elle n'est pas un moindre supplice pour celui qui la ressent : elle est sa première punition, par les chagrins qu'elle lui fait éprouver. L'homme livré à cette affreuse passion, s'affecte douloureusement de tout ce qui arrive d'heureux à l'objet de son aversion. Les éloges qu'il entend faire de lui, les honneurs qu'il lui voit rendre, le désolent à la fois, et l'irritent ; le désolent, parce que c'est un bien pour celui qu'il voudroit voir en proie à tous les maux ; l'irritent, parce qu'il sent que ce sont des censures, faites par le public, de son antipathie. Sa passion, en l'emportant, l'aveugle : elle produit le double effet de blesser son cœur

(1) Videntes autem principes sacerdotum, et scribæ mirabilia, quæ fecit, et pueros clamantes in templo, et dicentes : Hosanna Filio David, indignati sunt, et dixerunt ei : Audis quid isti dicunt ? *Matth.* XXI, 15 *et* 16.

et d'offusquer sa raison. C'est une humeur âcre et sombre qui ne lui laisse voir les objets que sous la couleur qu'elle leur prête. A ses yeux ternis, toutes les vertus prennent la teinte des vices : la noblesse des sentimens devient orgueil ; leur humilité, bassesse ; l'économie, avarice ; la générosité, prodigalité ; le courage, témérité ; la prudence, poltronnerie ; la réserve, fausseté ; la franchise, indiscrétion ; la dignité, hauteur ; la modestie, platitude ; le zèle, fanatisme ; la piété, superstition ou hypocrisie. Il n'y a point d'action si vertueuse, qu'il ne la décrie ; point d'intention si pure, qu'il ne l'empoisonne. L'exemple le plus frappant des détestables effets de la haine, est celui que nous présente la vie du divin Maître. Son extrême bonté ne le garantit pas de la haine des chefs de la synagogue ; ses infinies persécutions ne le mettent pas à couvert de leurs calomnies ; ses leçons ne les éclairent pas ; ses vertus ne les touchent pas ; ses bienfaits ne les ramènent pas ; ses miracles ne les frappent pas. Qui pourra donc s'étonner de se voir en butte aux traits de la haine ? Qui aura raison de se plaindre d'avoir ce point de conformité avec le divin Modèle ?

Les princes des prêtres et les docteurs

ne peuvent souffrir que celui qu'ils abhorrent, et dont ils machinent la mort, reçoive de la part du peuple et des enfans quelques honneurs bien simples et bien légers. Et considérons à quoi la passion réduit ces hommes orgueilleux. Ils se rabaissent jusqu'à demander à Jesus-Christ lui-même, de faire taire ses disciples (1). Mais l'envie dont ils sont dévorés, ne fera pas la loi au Maître suprême. Il n'avoit pas mérité leur haine; il ne la craint pas. Il avoit voulu recevoir des hommages naïfs; il n'en sera pas détourné, parce qu'ils déplaisent à des ennemis prévenus et furieux. Cet homme si modeste, que nous voyons dans un si grand nombre d'autres occasions répondre avec une entière humilité, reprend en ce moment la dignité qui lui convient. Et moi, je vous dis, repart-il, que si ceux-ci se taisent, les pierres crieront (2). Et bravant la fureur de tous ces hommes conjurés contre lui, il les laisse continuer leurs trames infernales. Ainsi, à l'exem-

(1) Et quidam pharisæorum de turbis, dixerunt ad illum : Magister, increpa discipulos tuos. *Luc.* XIX, 39.

(2) Quibus ipsæ ait : Dico vobis, quia si hi tacuerint, lapides clamabunt. *Ibid.* 40.

ple du Juste par excellence, se conduisent ceux qui le suivent dans les voies de la justice. Ils évitent autant qu'ils le peuvent, de donner occasion à la haine et à l'envie; mais si elles s'élèvent contre eux, elles ne les irritent point, et ils poursuivent leur marche à travers leurs clameurs et leurs complots.

ÉVANGILE

Du saint jour de Pâques.

Résurrection de Notre-Seigneur Jesus-Christ.

LE jour du sabbat étant passé, Marie-Magdelène, Marie, mère de Jacques, et Salomé achetèrent des parfums pour aller embaumer Jesus. Et le premier jour après le sabbat, étant parties de grand matin, elles arrivèrent au sépulcre, au lever du soleil. Et elles se disoient entr'elles: Qui nous ôtera la pierre qui est à l'entrée du sépulcre? car elle étoit fort grande. Mais en y regardant, elles virent qu'elle avoit été ôtée. Puis, entrant dans le sépulcre, elles virent assis du côté droit, un jeune homme, vêtu d'une robe blanche; et

elles en furent effrayées. Mais il leur dit : Ne craignez point : vous cherchez Jesus de Nazareth, qui a été crucifié ; il est ressuscité, il n'est point ici : voilà le lieu où on l'avoit mis. Mais allez dire à ses disciples et à Pierre, qu'il sera avant vous en Galilée : c'est là que vous le verrez comme il vous l'a dit. (*Marc.* XVI. 1. 7).

EXPLICATION.

Le jour du sabbat étant passé, Marie-Magdelène, Marie, mère de Jacques, et Salomé achetèrent des parfums pour aller embaumer Jesus. Et le premier jour après le sabbat, étant parties de grand matin, elles arrivèrent au sépulcre, au lever du soleil. Et elles se disoient entr'elles : Qui nous ôtera la pierre qui est à l'entrée du sépulcre ? car elle étoit fort grande. Mais en y regardant, elles virent qu'elle avoit été ôtée. Puis, entrant dans le sépulcre, elles virent assis du côté droit, un jeune homme, vêtu d'une robe blanche ; et elles en furent effrayées. Le troisième jour étoit déjà commencé, depuis que Jesus-Christ avoit expiré sur la croix. Une garde

choisie par ses ennemis, veilloit autour de son tombeau, que fermoit une pierre énorme, et que munissoient encore les sceaux qu'ils avoient apposés. Pharisiens, docteurs, prêtres, tous ceux qui l'avoient immolé, triomphant du succès de leur rage, s'applaudissoient de s'être enfin délivrés de celui qui humilioit leur orgueil, démasquoit leur hypocrisie, confondoit leur vaine science. Le peuple long-temps partagé et incertain, se livroit à toute la haine qu'on avoit fini par lui inspirer. Tous se flattoient qu'avec Jesus, ils avoient tué et enterré le parti qui commençoit à se former en sa faveur. D'un autre côté, ses apôtres éplorés, consternés, tremblant pour eux-mêmes, et s'attendant continuellement à voir la fureur qui avoit fait périr leur Maître, s'étendre sur eux, étoient retenus par la terreur dans le cénacle, où ils avoient reçu les derniers témoignages de son amour. Leur foi étoit abattue, et leur espérance éteinte. Tandis que ces choses se passoient à Jerusalem, et que ces diverses pensées y occupoient les esprits, dans le ciel se préparoit l'événement le plus étonnant, le plus admirable, que la terre eût vu depuis sa création. La face des choses va être entièrement chan-

gée; toutes les idées humaines vont être réformées. Tout mort qu'il est, Jesus-Christ après avoir délivré dans les limbes les ames justes qui y étoient détenues, va délivrer sa propre personne; et par un effort jusque-là inconnu de la toute-puissance, se rendre à lui-même la vie. Dans ce grand jour, dans ce jour fait par le Seigneur, partageons l'alégresse de son église (1). Unissons-nous à son esprit, et que le prodige merveilleux, dont Dieu a fait le fondement de la foi, opère la confirmation et l'appui de la nôtre.

Les premiers témoins de ce mémorable événement, sont les pieuses femmes, qui, dans tout le cours de la carrière du divin Sauveur, l'avoient constamment suivi, l'assistant de leurs facultés et de leurs soins; qui dans sa passion ne l'avoient pas quitté; qui l'avoient accompagné jusqu'au pied de sa croix. Sa mort même n'affoiblissoit pas leur inaltérable attachement. Tandis que les apôtres épouvantés n'osoient faire éclater les sentimens qu'ils conservoient encore pour lui, des femmes foibles et timides, de-

(1) Hæc est dies, quam fecit Dominus : exultemus, et lætemur in eâ. *Psalm.* CXVII, 24.

venues supérieures à toutes les considérations de la frayeur, bravant la haine des furieux qui avoient immolé leur Maître, venoient rendre les derniers devoirs de la pitié à ce corps, à qui, pendant sa vie, elles avoient rendu tant de soins. Jesus-Christ récompense l'inviolable fidélité de leur amour, en les admettant, avant qui que ce soit, à connoître le grand bienfait qu'il accorde au genre humain. Le bonheur, dont l'universalité des nations jouira incessamment, elles sont les premières à le goûter; et les apôtres, qui le publieront par toute la terre, en auront reçu d'elles la première nouvelle.

Mais il leur dit : Ne craignez point : vous cherchez Jesus de Nazareth, qui a été crucifié; il est ressuscité, il n'est point ici : voilà le lieu où on l'avoit mis. Mais allez dire à ses disciples et à Pierre, qu'il sera avant vous en Galilée : c'est là que vous le verrez comme il vous l'a dit. La voilà proférée pour la première fois, cette grande, cette importante parole, qui, répétée dans la suite par les apôtres et par leurs successeurs, retentira dans tous les pays et dans tous les siècles. Jesus est ressuscité. Il est ressuscité : ses promesses sont acquittées, ses prophéties accomplies. Il est ressus-

cité : il est véritablement ce qu'il a dit être, le Fils unique de Dieu, égal à son Père. Il est ressuscité : les dogmes qu'il a enseignés, doivent être crus comme les oracles de la véracité suprême; et les préceptes qu'il a dictés, observés comme les lois de la sagesse éternelle. Il est ressuscité : l'édifice de sa religion est fondé sur une base inébranlable, contre laquelle le torrent des âges coulera sans jamais l'altérer, et sur laquelle viendront se briser les efforts impuissans de l'enfer. Ils ont bien senti, les ennemis du christianisme de tous les temps, que la résurrection de son Auteur en étoit le point essentiel. C'est de ce côté qu'ils ont tourné leurs attaques; c'est le seul des miracles du Sauveur, qu'ils aient constamment nié. Les apôtres de leur côté eussent pu se contenter de recourir aux autres prodiges, dont leur divin Maître avoit rempli sa carrière, qui prouvoient évidemment la divinité de sa mission, et que leurs adversaires ne contestoient pas; mais ils ont dédaigné ce genre de défense. C'est le point qu'attaquoient leurs ennemis, qu'ils ont le plus fortement défendu. C'est en attestant au dépens de leur vie le prodige de la résurrection, qu'ils ont opéré dans le monde

la grande révolution qui subsiste encore. Lisez dans les actes des apôtres les prédications de saint Pierre et de ses collègues : vous les verrez insister principalement et presqu'uniquement sur ce que leur Maître est ressuscité. Ecoutez saint Paul faire un aveu plus fort encore : Si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine, votre foi est sans fondement, et nous ne sommes que des faux témoins (1).

Suivons la route que nous ont tracée nos pères et nos maîtres dans la foi. Oublions pour un moment, Jesus-Christ nous le pardonnera, tous ses autres prodiges, quelqu'éclatans, quelque démonstratifs qu'ils soient, pour ne nous occuper que du plus éclatant et du plus démonstratif de tous; et confirmons la foi chancelante de notre siècle, par la démonstration du fait qui l'a établie dans son origine. Considérons, et ceux qui ont attesté la résurrection de Jesus-Christ, et ceux qui l'ont contestée. Examinons de quelle autorité est le témoignage des

(1) Si autem Christus non resurrexit, inanis est ergo prædicatio nostra, inanis est et fides vestra : invenimur autem et falsi testes Dei. 1. *Cor.* XV, *14 et 15.*

uns, de quel poids est la réclamation des autres. Notre foi sera solidement appuyée, quand elle aura le double fondement, et de ce qu'ont fait ceux-là pour l'établir, et de ce qu'ont dit ceux-ci pour la combattre.

Les témoins de la résurrection ont été les apôtres et les disciples, qui ont annoncé hautement qu'ils avoient vu Jesus-Christ sorti vivant de son tombeau. Leur témoignage ne peut être infirmé que de deux manières : ou en prétendant qu'ils ont été trompés, ou en soutenant qu'ils ont été trompeurs. Il ne peut me rester aucun doute sur un fait, quand je suis assuré que ceux qui le rapportent n'ont pas pu être induits en erreur, et n'ont pas voulu m'y induire; qu'ils l'ont bien su, et qu'ils racontent exactement ce qu'ils ont su. Que les incrédules choisissent entre ces deux hypothèses celle qu'ils croiront leur être la plus favorable. Qu'ils déclarent s'ils veulent regarder les témoins de la résurrection, comme des hommes abusés, ou comme des imposteurs. Mais il est nécessaire qu'ils choisissent. Il leur est impossible de soutenir à-la-fois les deux assertions. La bonne, ou la mauvaise foi des témoins sont deux choses essentiellement opposées : s'ils ont

été trompés, ils n'ont pas voulu tromper les autres ; si leur intention a été de tromper, ils n'étoient donc pas trompés eux-mêmes. Ils ont nécessairement, ou cru sincèrement ce qu'ils rapportoient, ou connu pleinement leur mensonge.

L'incrédule veut-il s'arrêter à la première de ces assertions, et dire que les témoins ont raconté sincèrement ce qu'ils croyoient, mais qu'ils ont été dans l'erreur? Qu'il articule quelle est cette erreur où ils ont été induits. Elle ne peut avoir été que de deux sortes : les témoins croyant voir Jesus-Christ ressuscité, ou n'auroient rien vu du tout, ou auroient vu quelque chose qui lui ressembloit. De ces deux suppositions, il est difficile de décider quelle est la plus déraisonnable.

Pour sentir l'absurdité de l'une et de l'autre, observons que dès qu'on suppose les apôtres sincères, mais trompés, on doit ajouter foi à leur récit, sur les choses sur lesquelles ils n'ont pas pu être abusés. On doit croire ce qu'ils disent d'eux-mêmes, de leurs dispositions, des diverses circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés. On n'ira pas sans doute jusqu'à prétendre qu'ils se sont aussi trompés sur ce qu'ils ont pensé, sur ce qu'ils ont dit, sur ce qu'ils ont fait, sur les lieux

où ils ont été. Pour leur imputer une succession aussi continue de bévues aussi graves, il faudroit soutenir qu'ils avoient l'esprit absolument aliéné. S'ils eussent été de ces insensés que la police renferme, quelqu'un s'en seroit aperçu; leurs ennemis si nombreux, si acharnés le leur auroient reproché. S'ils eussent été des insensés, comment auroient-ils pu convertir tant de personnes? S'ils eussent été des insensés, on en verroit des traces dans leurs discours et dans leurs écrits; on ne verroit pas sortir d'eux la morale la plus parfaite. S'ils eussent été des insensés, leur conduite eût-elle pu être aussi suivie, aussi soutenue, sans se démentir un seul moment? S'ils eussent été des insensés, l'eussent-ils été de la même manière, sur le même objet? Qu'on aille dans un hôpital de foux, et que l'on en trouve deux qui aient le même genre de déraison. Le silence de leurs adversaires, leurs succès, leurs discours, leurs actions, leur concert, tout détruit victorieusement l'imputation de démence qu'on essayeroit de leur faire. Dès qu'il est d'une part prouvé qu'ils jouissoient de leurs sens, et de l'autre supposé qu'ils étoient de bonne foi dans leurs récits, on ne peut pas s'empêcher de leur ajouter foi sur les choses

où ils n'ont pas pu se tromper. La question se réduit à savoir si la résurrection de Jesus-Christ est de ce genre, ou si sur ce fait ils ont pu être induits en erreur. Quelques principes incontestables l'auront bientôt décidée.

Il est possible qu'un homme se fasse illusion ; qu'il croie voir ce qu'en effet il ne voit pas, ou qu'il prenne un objet pour un autre. Mais qu'un grand nombre d'hommes se trompent tous ensemble, tous de la même manière; et que dans cette multitude il ne s'en trouve pas un qui, avec des yeux meilleurs ou un jugement plus sain, découvre l'erreur, et la fasse apercevoir aux autres : cela n'est pas imaginable.

Il est possible que l'on se méprenne sur une personne que l'on voit une seule fois, en passant de loin, sur-tout si on la connoissoit peu, et si on l'a vue rarement. Mais la méprise répugne au sens commun, si c'est une personne dont on a une parfaite connoissance; si on la voit à plusieurs reprises, de très-près, face à face, et si on vit continuellement avec elle.

Il est possible qu'un seul sens soit trompé, et que l'on croie voir ce qu'en effet on ne voit pas. Mais que tous les sens

sens s'égarent en même temps et de la même manière, sans que l'un redresse l'erreur des autres; que tout-à-la-fois on croie voir, entendre, toucher, ce qu'en effet on ne voit, on ne touche, ni on n'entend; le prétendre est une absurdité dangereuse, qui détruiroit parmi les hommes la certitude physique, fondée principalement sur le rapport conforme de plusieurs sens.

Ces principes, dont nous ne croyons pas qu'aucun incrédule essaye d'ébranler la certitude, d'obscurcir l'évidence, étant établis; appliquons-les au récit des évangélistes, dont en ce moment nos adversaires reconnoissent la sincérité.

Ils rapportent que Jesus-Christ qu'ils connoissent pleinement, ayant passé trois ans à sa suite, sans le quitter, dans sa familiarité, a apparu, non pas à un disciple, mais à un grand nombre, tantôt aux uns, tantôt aux autres, à Magdelène, à d'autres femmes, à Pierre, à deux disciples, à tous les apôtres, à plus de cinq cents personnes réunies. Ils citent les lieux différens où se sont passées ces apparitions, dans un jardin, sur le chemin d'Emmaüs, dans le cénacle, sur le bord du lac de Génésareth, sur une montagne de Galilée. Ils disent que pendant qua-

rante jours consécutifs il s'est montré vivant à ses apôtres, et qu'il les a entretenus du royaume de Dieu. Ils rapportent les discours qu'il leur a tenus en diverses occasions, la mission qu'il leur a donnée, les pouvoirs qu'il leur a conférés. Ils racontent qu'ils l'ont vu manger, et qu'ils ont mangé avec lui ; qu'il s'est fait toucher par eux, et leur a fait sentir sa chair et ses os ; qu'il leur a fait voir les plaies de son côté, de ses mains, de ses pieds, et leur y a fait mettre les doigts ; et qu'il l'ont vu remonter dans le ciel. Un concours aussi varié, aussi suivi de circonstances, peut-il laisser lieu à l'illusion? Un esprit raisonnable peut-il imaginer que tant d'hommes se trompent en même temps, se trompent de la même manière, sur une telle multitude de faits qui sont autant à leur portée ? qu'ils s'imaginent tous, et à tant de reprises, voir ce qui n'est pas sous leurs yeux, entendre ce qui ne frappe pas leurs oreilles, toucher ce qui est loin de leurs mains?

On prétend que les apôtres, ignorans et préoccupés de la future résurrection de leur Maître, ont dû être faciles à abuser.

Ils étoient ignorans, à la bonne heure ; mais étoient-ils aveugles ? étoient-ils

sourds ? Sur un fait simple et palpable, un ignorant est un témoin aussi sûr qu'un philosophe. L'incrédule veut-il que l'on ferme les tribunaux qui jugent tous les jours, et qui ne peuvent juger la plupart des faits, que sur la déposition d'hommes grossiers et sans lumières ?

Ils étoient persuadés que leur Maître devoit ressusciter ! Dira-t-on aussi qu'ils étoient préoccupés de toutes les circonstances, de la continuité de paroles et d'actions qu'ils rapportent ; entichés de l'idée que Jesus-Christ apparoîtroit à ceux-ci dans un lieu, à ceux-là dans un autre ; et que dans ces diverses apparitions il leur tiendroit tels et tels discours ? Mais d'ailleurs toute la conduite des disciples prouve la fausseté de l'assertion. Ils n'étoient prévenus de la future résurrection de Jesus-Christ, ni Joseph, Nicodème et les saintes femmes qui embaumoient son corps ; ni Magdelène, qui, le voyant, ne le reconnoît pas d'abord ; ni les disciples d'Emmaüs, qui avoient espéré, disent-ils, avoir en lui le libérateur d'Israël ; ni les apôtres, qui refusoient de croire les premiers témoins du fait ; ni St. Thomas, qui, avant de se rendre à la conviction, vouloit voir et toucher ses plaies. La lenteur avec laquelle les témoins de ce grand

prodige l'ont cru, la circonspection qu'ils ont apportée à l'examiner, les preuves qu'ils en ont exigées, montrent évidemment que loin d'être persuadés de la future résurrection de leur Maître, ils n'en avoient pas même la pensée. Ce qu'on nous donne comme une preuve qu'ils ont pu être aisément abusés, démontre de plus en plus l'impossibilité qu'ils le fussent.

Les disciples de Jesus-Christ n'ont pas pu être trompés sur le fait de sa résurrection; ont-ils été trompeurs? Ils ont su parfaitement ce qui en étoit; ont-ils dit ce qu'ils savoient être faux? Trois propositions vont résoudre cette seconde question: ils n'ont pas voulu en imposer; l'eussent-ils voulu, ils ne l'auroient pas osé; l'eussent-ils osé, ils ne l'auroient pas pu.

En premier lieu, et le caractère moral des hommes apostoliques, et la manière dont ils ont rendu leur témoignage, repoussent loin d'eux la supposition de mauvaise foi. Nous sommes accoutumés à les révérer comme des saints; mais transportons-nous dans l'hypothèse contraire. Que seroient des hommes déterminés à mentir, et au monde, et à leur propre conscience; à mentir pour abolir toutes les religions professées sur la terre;

à mentir pour faire adorer comme un Dieu, un homme qu'ils auroient su être un imposteur ; à mentir au nom de Dieu, et à joindre l'hypocrisie à la fausseté ? De tels hommes seroient certainement de grands et de profonds scélérats. Mais que voit-on dans les apôtres, qui autorise une telle inculpation ? Ils apportent au monde la morale la plus sainte que le monde eût jamais entendue. Il n'y a pas une vertu qu'ils ne prêchent, pas un vice qu'ils ne combattent. Ils prescrivent les vertus les plus austères, imposent les devoirs les plus pénibles, exigent les sacrifices les plus onéreux. Est-ce là le système religieux qu'auroient imaginé des hommes sans conscience ? Voulant faire adopter au monde une doctrine de leur invention, ne lui en auroient-ils pas présenté une qui lui fût agréable ? Le ton même de leurs écrits annonce leur vertu. Ils disent les choses les plus merveilleuses, avec une simplicité qui ne se trouve dans aucun autre auteur. Ils suppriment toutes réflexions, lors même qu'elles pourroient paroître les plus utiles pour établir la vérité des faits ; pour en faire sentir l'importance ; pour en faire ressortir ce qu'ils ont d'admirable ; pour en faire apercevoir les conséquences. Dans tous les pays

qu'ils ont parcourus, ils ont trouvé des ennemis violens qui n'ont cessé de les persécuter, et qui ont fini par les égorger. Que l'on nous en cite un seul qui les ait attaqués du côté des mœurs et de la probité. L'attestation la plus forte en leur faveur, est le silence universel de tant d'hommes intéressés à les accuser. Au milieu des plus cruelles persécutions, ils ne se permettent, ni une plainte, ni une parole de ressentiment. On les traite de fourbes; et ils sont sincères, même à leur désavantage. Ils racontent avec une ingénuité qui ne se trouve nulle part ailleurs, leurs propres défauts et leurs fautes, leur grosièreté et leur peu d'intelligence, leur ambition et leurs divisions, leur lâcheté dans la passion après leur présomption et leurs bravades, le reniement honteux de l'un d'entr'eux. A chaque pas on voit éclater dans eux les vertus qu'ils commandent. On les voit pratiquer, sans jamais s'en écarter, la sublime morale qu'ils prêchent.

Ainsi se montrent dans toute leur conduite personnelle, ces hommes que l'on accuse de s'être joués de la crédulité publique. La marche qu'ils tiennent dans leur prédication, montre également qu'ils n'ont pas eu cette criminelle intention.

Le premier soin d'un imposteur, est de faire perdre la trace de la fraude. Les faits qu'il invente, il les place soit à une époque éloignée, afin de n'être pas démenti par les contemporains; soit dans une région lointaine, pour que les témoins ne le contredisent pas. Il les sème dans l'obscurité, afin qu'ils ayent commencé à germer et acquis de la consistance, avant de se produire au grand jour. Et parce que c'est la route ordinaire des faussaires, les apôtres suivront la route diamétralement opposée. Tout ce que des imposteurs auroient évité, ils le recherchent; tout ce que des imposteurs auroient recherché, ils l'évitent. Ils choisissent toutes les circonstances les plus propres à faire découvrir une fourberie. Circonstance du lieu : c'est dans la ville même où Jesus-Christ a vécu et a été crucifié, à la face de ceux qui l'ont vu, de ceux qui ont demandé, ordonné, exécuté son supplice, qu'ils annoncent ses miracles. Circonstance du temps : c'est cinquante jours après l'événement, qu'ils le publient, lorsque tout le monde parloit encore de la vie et de la mort de Jesus-Christ, lorsque tout le monde avoit en main de quoi les contredire, s'ils eussent menti. Circonstance de la publicité : c'est

lorsqu'une fête solennelle attire à Jérusalem une nombreuse affluence, qu'ils ouvrent leur prédication. Il semble qu'ils ayent attendu le moment où il y auroit le plus de monde à portée de les contredire.

En second lieu, en supposant, contre toute raison, que les hommes apostoliques eussent eu la volonté de tromper le genre humain, ils n'en auroient pas eu le courage. Prêcher Jesus-Christ ressuscité, c'étoit déclarer à toute la nation juive, à ses chefs, au gouverneur romain, qu'ils avoient fait périr leur Dieu, c'étoit les accuser solennellement du crime le plus énorme que l'imagination puisse concevoir; c'étoit se livrer hardiment à toute leur rage, dont les disciples venoient de voir dans la personne de leur Maître un si terrible exemple. Ils le savoient parfaitement; car ils rapportent que Jesus-Christ leur avoit prédit plusieurs fois les vexations, les persécutions, les tortures que leur feroit éprouver leur témoignage. Et quels sont les hommes à qui on suppose une audace aussi extraordinaire, disons, avec plus de vérité, aussi extravagante? Ce sont des pauvres pêcheurs, foibles, pusillanimes, qui ont lâchement abandonné leur Maître dans le danger; qui, lorsqu'ils l'ont vu mort,

tremblant pour eux-mêmes, se tenoient renfermés, et n'osoient se présenter aux regards des juifs. Qu'est-ce donc qui les a fait passer de cette si grande terreur, dans cette excessive témérité? Quand leur Maître vivoit, quand à sa suite ils se berçoient des plus flatteuses espérances, ils étoient lâches et timides. Quand ils le voient mort, quand ils ne peuvent plus rien en espérer, ils deviennent tout-à-coup d'une intrépidité sans exemple. C'est au moment où ils reconnoissent qu'il n'étoit qu'un imposteur, que leur zèle pour lui prend une vigueur qu'il n'avoit pas encore eue. Pour s'exposer à un grand danger, pour se dévouer à de grands maux, il faut un grand intérêt. Tous les intérêts de cette vie s'opposoient au projet criminel dont on accuse les témoins de la résurrection. Ils ne pouvoient être mus que par l'intérêt de la vie future, et celui-là n'inspire pas le mensonge.

En troisième lieu, supposons que tout ce que nous venons de prouver n'est pas véritable; que les disciples de Jesus-Christ ayent eu, et la volonté, et l'audace d'en imposer sur le fait de la résurrection. Dans ce cas là ils n'en auroient pas eu la possibilité. Pour tromper conjointement, il faut s'être concerté; et un accord entre

les témoins de la résurrection, est une absurdité révoltante: c'est une absurdité, soit dans sa formation, soit dans son exécution. Il est impossible, et que les disciples ayent tenté cet accord, et qu'ils l'ayent réalisé.

Considérons le nombre de personnes qui auroient pris part à cette imposture. Saint Paul rapporte que Jesus-Christ ressuscité, est apparu à plus de cinq cents d'entre les frères (1). Son témoignage, tout apôtre qu'il est, est ici du plus grand poids. Lorsqu'il affirmoit ce fait, un grand nombre de ces témoins vivoit encore. Auroit-il osé produire une assertion qu'il eût été si facile de démentir? Quand il l'a avancée au milieu de tant d'ennemis intéressés à la combattre, s'en est-il trouvé quelqu'un qui l'ait contredite? Par cela seul qu'ils ne la nient pas, tous les anciens adversaires du christianisme la confirment. Il faut donc imaginer que plus de cinq cents hommes se soient réunis, et ayent formé entr'eux tous le détestable et périlleux complot de donner au monde une fausse religion; qu'ils ayent été tous

(1) Deindè visus est plusquàm quingentis fratribus simul; ex quibus multi manent usque adhuc, quidam autem dormierunt. 1. *Corinth.* XV, 6.

assez sûrs les uns des autres, pour ne pas craindre de se confier une aussi criminelle pensée; que dans cette nombreuse multitude il ne se soit pas trouvé un seul homme révolté par l'horreur d'un si grand crime, arrêté par la terreur des suites; pas un à qui il soit entré dans l'esprit que s'ils avoient tous la connoissance que Jesus Christ n'étoit pas ressuscité, d'autres pouvoient l'avoir, révéler leur secret et les confondre; pas un qui ait considéré que leurs ennemis, dont ils alloient encore aigrir la rage par leur accusation, avoient en main toutes les facilités pour découvrir la fourberie, toute l'autorité pour la punir; pas un qui, par tous ces motifs si puissans, se soit opposé à la conspiration, ou s'en soit retiré. Il faut encore considérer que dans ce secret seroient entrées plusieurs femmes; qu'elles en seroient même les premiers mobiles, puisque ce sont elles qui ont rapporté les premières apparitions. Il faut leur supposer la même scélératesse, la même intrépidité qu'aux hommes.

Le complot formé, il faut le soutenir. Il faut que de tous ceux qui y sont entrés, aucun n'ait un moment de repentir. Il faut qu'aucun ne soit effrayé des dangers qu'il court, rebuté des maux qu'il éprouve,

tenté par l'espoir des récompenses que lui feroit espérer la révélation. Il faut qu'ils ayent si parfaitement concerté, non-seulement le fait principal, mais les plus minutieuses circonstances, qu'ils ne se coupent jamais eux-mêmes; que jamais ils ne se contredisent entr'eux. Il faut qu'ils ayent prévu si exactement toutes les interrogations si variées qu'on ne manquera pas de leur faire, que dans les diverses régions où ils se répandent, ils répondent tous constamment de la même manière. Il faut que l'intérêt qui les unit ne change jamais; qu'il ne survienne entre eux ni dissentions, ni jalousies, ni disputes, dont les hommes les plus honnêtes ne sont pas exempts, qui sont si ordinaires entre les scélérats, et qui doivent nécessairement les diviser, soit qu'ils restent tels, soit qu'ils se corrigent. Que de toutes ces choses si communes une seule manque, leur secret passe entre les mains de leurs ennemis, et les voilà livrés au mépris et aux supplices qu'ils méritent.

Ce n'est pas tout : et voici ce qui rend plus impossible encore l'exécution de ce crime commun. Combien de criminels à qui la vue, et sur-tout l'épreuve des tortures, fait avouer leurs forfaits! Ceux qui résistent aux tourmens, c'est qu'ils

espèrent à force de constance, conserver leur vie. Ici c'est tout le contraire. Livrés aux plus cruels supplices, les disciples savent que persister dans leur témoignage, est les aggraver encore et s'assurer la mort; ils savent que se rétracter, est se délivrer de tous les maux, se conserver la vie, se procurer des récompenses et des honneurs : et parmi eux tous il ne s'en trouve pas un seul qui avoue le complot criminel. Quel inconcevable mélange de fausseté pour former le projet, de bonne foi pour le suivre! Comment peut-on regarder les mêmes hommes tout-à-la-fois comme des monstres de scélératesse, et des héros de fidélité? Comment cette fidélité à toute épreuve, qui seroit inimaginable dans une société d'honnêtes gens, peut-on la supposer uniformément dans une troupe aussi nombreuse d'imposteurs?

A toutes ces preuves de l'impossibilité du crime, dont on accuse les hommes apostoliques, nous en ajouterons une autre très-forte; et ce sont leurs ennemis eux-mêmes qui nous la fournissent. Ce qu'ils objectent pour réfuter la réalité de la résurrection, achève de la confirmer. Les juifs ont prétendu que pendant la nuit, et tandis que les gardes dor-

moient, les disciples de Jesus-Christ sont venus dérober dans le tombeau, le corps de leur Maître. Saint Matthieu qui rapporte cette allégation, ajoute qu'elle étoit répandue de son temps parmi le peuple (1). Son récit, quand il seroit isolé, mériteroit encore croyance. C'étoit six ou huit ans après l'événement, qu'il écrivoit son évangile. Auroit-il osé imputer à ses ennemis une assertion qu'ils n'auroient pas faite? Quelqu'un d'eux ne l'auroit-il pas démenti? Les chefs de la nation ne l'auroient-ils pas puni de leur imputer à tort cette ridicule défaite? Il n'a point été contredit par ceux qui y avoient intérêt; ainsi il a dit la vérité. Et non-seulement il n'a pas été contredit, mais son rapport est confirmé par ses adversaires eux-mêmes. Les ennemis du christianisme de son temps ont transmis à ceux qui les

(1) Ecce quidam de custodibus venerunt in civitatem, et nuntiaverunt principibus sacerdotum omnia, quæ facta fuerant. Et congregati cum senioribus consilio accepto, pecuniam copiosam dederunt militibus, dicentes: Dicite quia discipuli ejus nocte venerunt, et furati sunt eum, vobis dormientibus; et si hoc auditum fuerit à præside, nos suadebimus ei, et securos vos faciemus. At illi acceptâ pecuniâ, fecerunt sicut erant edocti. Et divulgatum est verbum istud apud judæos, usque in hodiernam diem. *Matth.* XXVIII, 11 *et* 15.

ont suivis, cette accusation intentée aux apôtres, de l'enlèvement du corps pendant le sommeil des gardes. Elle a passé de bouche en bouche aux incrédules des siècles suivans. Celse, Porphyre, Julien n'ont pas eu autre chose à opposer au témoignage des apôtres. Plusieurs déistes de nos jours réchauffent encore la même inculpation, d'après leurs devanciers.

De ce que dans le temps de la résurrection et dans les temps qui l'ont suivie, ceux qui ont voulu la contester, n'y ont opposé que l'histoire de l'enlèvement, résultent deux conséquences importantes.

1.° Il est maintenant impossible d'en objecter une autre, et les déistes sont obligés de soutenir la vérité de celle-là. Si quelqu'un d'eux imaginoit aujourd'hui de présenter une nouvelle histoire, nous lui dirions avec fondement : D'où la savez-vous? comment après un si long temps pouvez-vous alléguer ce dont aucun de vos prédécesseurs n'a parlé? Si ce que vous dites étoit vrai, les premier ennemis de la religion l'auroient-ils ignoré? s'ils l'avoient su, l'auroient-ils tu?

2.° Le récit des apôtres réuni à celui des gardes, prouve une vérité : c'est que

le corps de Jesus-Christ, placé dans le tombeau le vendredi après midi, et qui y étoit encore lorsqu'on plaça les gardes, et qu'on scella le tombeau, n'y étoit plus le dimanche au matin. Le rapport des évangélistes, et celui de leurs adversaires, s'accordant en ce point, le rendent incontestable. Chrétiens et juifs, tout le monde en est convenu dans le temps. Qui pourroit le révoquer en doute aujourd'hui? Le point où l'on diffère, est que les apôtres assurent que Jesus-Christ est sorti du tombeau en ressuscitant, et que les gardes racontent qu'il en a été tiré pendant leur sommeil. C'est donc entre ces deux relations que roule toute la discussion. La question consiste à savoir laquelle des deux est véritable. Ces deux assertions, parce que les deux partis s'y sont fermement arrêtés, et n'en ont pas produit d'autres, sont devenues comme deux propositions contradictoires, dont il faut reconnoître l'une vraie, dès que l'autre est démontrée fausse. Ainsi, en prouvant que l'enlèvement raconté par les juifs est une fable absurde, nous aurons ajouté un nouveau motif de certitude à la résurrection rapportée par les évangélistes.

Il falloit une audace inconcevable pour

venir au milieu des soldats, enlever le corps qu'ils étoient chargés de garder. Il falloit pour former ce projet, être sûr de les trouver tous endormis. Et comment pouvoit-on l'imaginer? Qu'un seul des gardes ne dormît pas, le crime étoit découvert; et sur le champ les coupables arrêtés, et envoyés au supplice. Ce sont des hommes aussi timides que l'étoient les apôtres, que l'on suppose capables de s'exposer à un danger aussi grand et aussi certain. Voici une dispute d'un genre étrange. Les apôtres conviennent de leur lâcheté; et on s'opiniâtre à leur attribuer une témérité qui va jusqu'à l'extravagance.

En admettant que les apôtres étoient sûrs de trouver les gardes endormis, il faut soutenir aussi qu'ils étoient certains de ne pas les réveiller; qu'ils comptoient arriver, rompre les sceaux, rouler l'énorme pierre qui fermoit le tombeau, enlever le corps, et s'en aller; le tout si doucement si légèrement que de tous les gardes répandus autour du tombeau, aucun ne fût retiré de son sommeil. Il faut prétendre que cette idée absurde a été réalisée, et qu'en effet les gardes dormoient tous si profondément, qu'aucun d'eux n'a été réveillé par le bruit néces-

sairement très-grand, qu'a dû faire cette opération.

Supposons encore que les apôtres aient été assez scélérats pour désirer cet enlèvement, assez insensés pour en former le projet, assez téméraires pour l'exécuter; il faut leur donner un intérêt proportionné au danger dans lequel ils se jettent. Quel bien pouvoient-ils espérer de ce corps mort? Celui qui n'avoit pu se sauver lui-même, de quel secours pouvoit-il leur être? Du côté du ciel, ils n'avoient à attendre que des anathèmes et une condamnation terrible; du côté de la terre, que des contradictions, des affronts, des persécutions, des supplices.

Les apôtres que l'on suppose assez habiles pour exécuter avec une dextérité incroyable, un coup aussi difficile; combien en même temps on les montre maladroits! On veut qu'après avoir tiré le corps du tombeau, au lieu de s'éloigner sur-le-champ, comme ils devoient en être très-pressés, et d'emporter le corps enveloppé de ses linges, ils se soient amusés à déployer les linges, et aient perdu à cette opération, un temps qui devoit leur être bien précieux.

C'étoient les juifs, et cette considération est importante, qui avoient choisi

les gardes du tombeau. Ils les avoient placés, prévoyant qu'on pourroit venir enlever le corps de Jesus, pour annoncer ensuite sa résurrection. On peut juger s'ils avoient eu soin de prendre les plus incorruptibles, les plus vigilans, les plus attachés à leur parti, les plus propres en un mot à empêcher la fraude qu'ils craignoient. On peut juger s'ils avoient donné les ordres les plus positifs, la consigne la plus sévère. La mission de ces soldats étoit très-courte ; ils ne devoient garder le tombeau que jusqu'au troisième jour. C'étoit sur-tout la nuit qu'ils devoient être sur leurs gardes, puisque c'étoit le temps où l'enlèvement étoit le plus facile, le seul temps où il fût possible. Et ces hommes que tant d'intérêts engageoient à être fidèles, c'est dès la première ou tout au plus dès la seconde nuit qu'ils se sont endormis; qu'ils se sont endormis tous; qu'ils se sont endormis si profondément, que rien n'a pu les réveiller.

C'est, disent les gardes, pendant leur sommeil que les apôtres sont venus dérober le corps de leur Maître. S'ils dormoient, comment l'ont-ils su? Comment peuvent-ils articuler un fait arrivé pendant leur sommeil? Comment se permet-

tent-ils d'en nommer les auteurs qu'ils n'ont pas vus? Tels sont les seuls témoins que puissent produire les incrédules anciens et modernes : des hommes qui conviennent qu'ils étoient endormis.

Les soldats conviennent qu'ils étoient endormis; et leur fonction étoit de veiller: ils conviennent qu'ils ont laissé enlever le corps de Jesus-Christ; et leur consigne étoit de le garder : ils sont donc de leur propre aveu très-coupables. On sait combien sont sévères les peines contre les militaires qui manquent à leur consigne. Pourquoi donc ceux-là ne sont-ils pas punis? Comment se fait-il que le sanhédrin ne leur inflige pas la plus légère correction; ne leur adresse pas la moindre réprimande? Nous voyons, très-peu de temps après, Hérode envoyer au supplice des soldats à qui il avoit confié la garde de saint Pierre; parce que cet apôtre s'étoit échappé miraculeusement de leurs mains (1). L'enlèvement du corps de Jesus-Christ étoit d'une bien autre conséquence; les circonstances du délit de ses gardes, bien plus graves; l'intérêt des

(1) Herodes autem cùm requisisset eum, et non invenisset, inquisitione factâ de custodibus, jussit eos duci. *Act.* XII, 19.

princes des prêtres à les punir, bien plus grand : et cependant ils n'osent rien leur faire.

Et les apôtres qui ont commis ce grand crime, on ne les recherche point; on ne les cite point; on ne les juge point; on ne les punit point. On s'étoit donné tant de soins, on avoit pris tant de précautions pour prévenir leur forfait; et quand ils l'ont commis on ne leur dit rien. Mais voici qui est plus fort encore. Quelques semaines après, lorsque les apôtres annoncent hautement la résurrection de leur Maître, lorsque le succès de leur prédication commence à effrayer le sanhédrin, lorsque de nombreuses conversions rangent déjà de leur côté, une multitude de personnes, le grand conseil des chefs de la nation, les mande enfin ? Et sur quoi va-t-il les interroger ? Est-ce sur le crime dont il les a accusés dans le public, d'avoir enlevé le corps de leur Maître ? Non : il ne sera plus question de ce prétendu attentat. On leur reproche d'annoncer la résurrection de Jesus; on leur défend de parler, et d'enseigner désormais en son nom (1); on ne leur dit

(1) Et vocantes eos, denuntiaverunt ne omninò loquerentur, neque docerent in nomine Jesu. *Act.* IV, 18.

pas un seul mot de ce qui auroit été bien plus criminel. Pourquoi ce silence sur l'enlèvement du corps, quand il auroit été si utile au sanhédrin de le relever; quand, en convaincant les apôtres de ce fait si grave, on faisoit tomber leur prédication, et on anéantissoit de ce seul coup, leur parti ? Il ne peut y avoir qu'une seule raison qui ait empêché l'information sur ce fait essentiel. Le sanhédrin ne l'a pas faite, parce qu'il n'a pas osé la faire; parce qu'il savoit avec certitude, qu'au lieu d'inculper les apôtres, elle tourneroit contre lui-même. Que nos adversaires nous indiquent un autre motif qui ait pu engager les chefs de la synagogue, à ne pas intenter un procès aux apôtres, sur un crime aussi capital, et qu'il étoit si important de ne pas laisser impuni.

Revenons maintenant sur nos pas, et résumons-nous. Les témoins de la résurrection n'étoient ni des visionnaires et des insensés, ni des fourbes et des scélérats. Ce n'étoit pas sur des oui-dire qu'ils parloient: ce qu'ils prêchoient, ils l'avoient vu, entendu, touché plusieurs fois. Ils étoient en grand nombre; et jamais ils ne se sont contredits, ni sur le fait, ni sur les circonstances. Ils publient la résurrec-

tion dans le temps même, et sur le lieu où elle vient de s'opérer; au milieu d'une multitude nombreuse; à la face de tous ceux qui y avoient intérêt, et qui auroient pu avoir les moyens de les contredire. Il est impossible d'imaginer que tant d'hommes se soient concertés pour un mensonge, sur-tout pour un mensonge auquel ils n'avoient pas d'intérêt; plus impossible encore qu'ils l'aient soutenu constamment et uniformément; qu'ils l'aient soutenu au milieu des contradictions, des persécutions, des tortures, sachant qu'en l'avouant ils se délivreroient de tous leurs maux, et se procureroient de grands biens. Le crime dont on les accuse pour détruire leur relation, n'a d'autres témoins que des hommes qui conviennent qu'ils étoient endormis. Jamais les apôtres n'auroient osé le tenter; et quand ils en auroient eu l'absurde témérité, ils n'auroient pas pu l'effectuer. Leurs ennemis, qui étoient en même temps leurs juges, n'ont jamais osé punir, ni eux de l'avoir commis, ni les soldats de l'avoir laissé commettre. Quel fait dans l'histoire des siècles, réunit autant de motifs d'évidence? y en a-t-il un seul, même des plus indubitables, dont on puisse comparer la certitude à celle de la résurrection?

Terminons, et confirmons les preuves de la résurrection du divin Sauveur, par l'examen de la principale difficulté qu'élèvent contre ce fait essentiel, les incrédules; qu'ils répètent sans cesse avec une confiance entière, et avec laquelle ils prétendent anéantir nos démonstrations. Pourquoi, disent-ils, Jesus-Christ ressuscité ne s'est-il manifesté qu'à ses disciples? Pourquoi ne s'est-il pas offert aux regards de la multitude qui l'avoit vu expirer? S'il avoit donné à sa résurrection la même publicité qu'à sa mort, il auroit été impossible de douter de l'une plus que de l'autre. Le but de ses apparitions est de montrer qu'il a été rendu à la vie. Il le manque en se faisant voir à si peu de personnes, tandis qu'il pouvoit aisément l'atteindre en se montrant à toute la Judée. La multitude des témoins auroit imposé silence aux contradicteurs. Les princes des prêtres, confondus par l'éclat de ce miracle, auroient été forcés de reconnoître avec tous les autres, l'Envoyé céleste. Mais pour opérer leur conviction, celle des juifs et de tout le genre humain, il auroit fallu une résurrection bien publique; une résurrection secrète ne suffisoit pas.

Une résurrection secrète! peut-on appeler

peler ainsi celle qui a été vue par plus de cinq cents personnes? La résurrection de Jesus-Christ a eu le degré de publicité que donnent à un fait cinq cents témoins oculaires. La difficulté des déistes se réduit à demander pourquoi elle n'en a pas eu davantage.

On dit que la résurrection du Sauveur, rendue aussi publique que l'avoit été sa mort, auroit imposé silence aux contradicteurs. De quels contradicteurs parle-t-on? Est-ce de ceux d'alors, des chefs de la synagogue? Mais ils avoient été témoins de tous les miracles, que pendant trois ans Jesus-Christ n'avoit cessé d'opérer avec la plus grande solennité. Les morts ressuscités, les malades guéris par lui, étoient au milieu d'eux; et cependant ils refusoient de croire en lui. Ils ne pouvoient pas nier la vérité des faits; ils en contestoient la conséquence. La notoriété de ces miracles étoit si publique, que les apôtres rappeloient ceux à qui ils la prêchoient, à la connoissance qu'eux-mêmes en avoient (1). Elle étoit si incon-

(1) Viri Israelitæ, audite verba hæc : Jesum Nazarenum, virum approbatum à Deo in vobis, virtutibus, et prodigiis, et signis, quæ fecit Deus per illum in medio vestri, sicut et vos scitis. *Act.* II, 22.

Vos scitis quod factum est verbum per universam

testable, que les ennemis du christianisme, dans les premiers siècles, n'osoient pas la révoquer en doute. Et on nous dit que la résurrection, vue par eux, auroit opéré leur conviction. Ce n'eût été qu'un miracle de plus ajouté à une multitude d'autres. Fait-on voir un homme qui ferme volontairement les yeux, en augmentant autour de lui la lumière?

Sont-ce les contradicteurs actuels, c'est-à-dire, eux-mêmes, que les incrédules disent qui seroient forcés de se taire, si la résurrection de Jesus-Christ eût été aussi publique que sa mort? Mais peut-on croire cette assertion sérieuse, quand on les voit se refuser à toute preuve de tout miracle? on les entend, les uns prétendre que le miracle en lui-même est impossible; les autres se moquer de tout témoignage humain, et rejeter la certitude morale; les autres soutenir que cette certitude fondée sur le témoignage des hommes, suffisante dans l'ordre ordinaire, ne l'est pas pour persuader les faits miracu-

---

Judæam; incipiens enim à Galilæâ, post baptismum, quod prædicavit Joannes, Jesum à Nazareth: quomodò unxit eum Deus Spiritu sancto, et virtute, qui pertransiit benefaciendo, et sanando omnes oppressos à diabolo. *Act.* x, 37 *et* 38.

leux. Qu'ils s'accordent donc avec eux-mêmes. Qu'ils ne disent plus d'une part, que les miracles ne peuvent être prouvés par des témoins; et de l'autre, qu'ils croiroient le miracle de la résurrection, s'il avoit eu un plus grand nombre de témoins.

Abandonnons-les à leurs inconséquences, et examinons leur raisonnement en lui-même. Demandons-leur seulement de ne pas raisonner sur la religion, comme ils auroient honte de raisonner sur tout autre objet. Quand une vérité leur est démontrée, s'avisent-ils de la rejeter sous prétexte qu'elle n'a pas tel genre ou tel degré de preuves? Quelle est cette logique de prétendre qu'un fait n'est pas suffisamment démontré, parce qu'une preuve qu'on imagine lui manque? Qu'importe que la résurrection ne soit pas prouvée de telle manière, pourvu qu'elle le soit démonstrativement? Plus publique, dit-on, elle seroit mieux prouvée. Mais elle ne seroit pas pour cela plus certaine, puisque les preuves qui en existent donnent une certitude pleine et entière. Prétendra-t-on que Dieu soit tenu de donner à ses miracles, les preuves les plus palpables qui puissent exister? Que l'on nous donne les raisons de cette étrange

assertion. Il seroit le maître de nous donner la persuasion de sa religion, sans aucun moyen extérieur, sans aucun raisonnement, et par une simple inspiration; il en a incontestablement la puissance. S'ensuit-il qu'il en ait l'obligation? Libre de se servir ou de ne pas se servir des motifs de crédibilité, il l'est également de leur donner le degré de force qu'il lui plaît. Ne suffit-il pas qu'ils soient tels que tout esprit raisonnable doive y ajouter foi? De tous les faits que croient les déistes, il n'y en a pas qui soit plus complètement démontré que la résurrection de Jesus-Christ. Que leur faut-il de plus pour en être persuadés?

Qu'ils cessent donc de nous dire: Pourquoi Jesus-Christ n'a-t-il pas donné une solennité plus grande à sa résurrection? A cette indiscrète question nous répondrons d'abord: Il ne l'a pas voulu. Prétend-on l'astreindre à rendre compte de toutes ses raisons? Nous ne sommes pas en droit de nier un fait, parce que nous en ignorons le motif; nous le pouvons bien moins encore, quand il est l'œuvre de celui dont les pensées sont incompréhensibles et les voies impénétrables (1).

(1) Quàm incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus! *Ad Rom.* XI, 33.

Nous répondrons ensuite que ce n'est pas ici un mystère. Et que les incrédules eux-mêmes nous indiquent le motif qui a engagé Jesus-Christ à ne pas donner à sa résurrection la publicité qu'avoit eue sa mort. Tout le monde, disent-ils, auroit été forcé de la croire : et c'est-là précisément ce que Dieu ne vouloit pas. Il a voulu que nous fussions obligés de croire sa résurrection; il n'a pas voulu que nous y fussions contraints. Il nous a fait de la croyance un devoir; et pour que nous le remplissions, il l'a fondé sur des preuves non-seulement suffisantes, mais surabondantes. Il ne nous en a pas fait une nécessité; et en conséquence il ne l'a pas munie de preuves tellement subjugantes, que nous fussions forcés d'y céder. Son intention a été que nous crussions; mais que nous crussions volontairement, et que notre foi fût tout-à-la-fois motivée et méritoire. Sans motifs, nous n'aurions pas cru; sur des motifs qui forceroient notre assentiment, nous n'aurions pas cru librement. Il connoît, dans sa sagesse infinie, le degré de lumière nécessaire pour imposer l'obligation de croire; le degré convenable pour qu'il reste à la foi un mérite. Les preuves qu'il donne à ses vérités religieuses, il les proportionne

d'une part à notre intelligence, de l'autre au mérite qu'il veut que nous acquérions. Et c'est encore dans lui une infinie miséricorde de nous faire de la foi une vertu méritoire, en la rendant si facile par les preuves évidentes dont il l'environne.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

Des Evangiles expliqués dans ce volume.

ÉVANGILE DU CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE. page

Parabole de la semence du bon grain et de l'ivraie, 1

EVANGILE DU SIXIÈME DIMANCHE APRÈS L'EPIPHANIE.

Parabole du grain de sénevé et du levain, 29

EVANGILE DE LA SEPTUAGÉSIME.

Parabole des ouvriers envoyés pour travailler à la vigne, 63

EVANGILE DE LA SEXAGÉSIME.

Parabole de la semence tombée sur différens terrains, 101

EVANGILE DE LA QUINQUAGÉSIME.

Jesus-Christ prédit sa passion et sa résurrection, et guérit un aveugle auprès de Jéricho, 128

EVANGILE DU PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

Tentation de Notre-Seigneur Jesus-Christ, 154

EVANGILE DU DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÈME.

Transfiguration de Notre-Seigneur Jesus-Christ, 180

EVANGILE DU TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Jesus-Christ guérit un possédé muet, répond aux critiques des Pharisiens, et propose les paraboles du fort armé et du retour de l'esprit impur, 208

EVANGILE DU QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÈME.

Jesus-Christ nourrit cinq mille personnes avec cinq pains et deux poissons, 234

EVANGILE DU DIMANCHE DE LA PASSION.

Jesus-Christ défie les juifs de lui trouver un péché. Animosité des juifs contre lui. Ses réponses, 263

EVANGILE DU DIMANCHE DES RAMEAUX.

Entrée de Notre-Seigneur Jesus-Christ dans Jérusalem, 290

EVANGILE DU SAINT JOUR DE PAQUES.

Résurrection de Notre-Seigneur Jesus-Christ, 326

Fin de la table.

583844